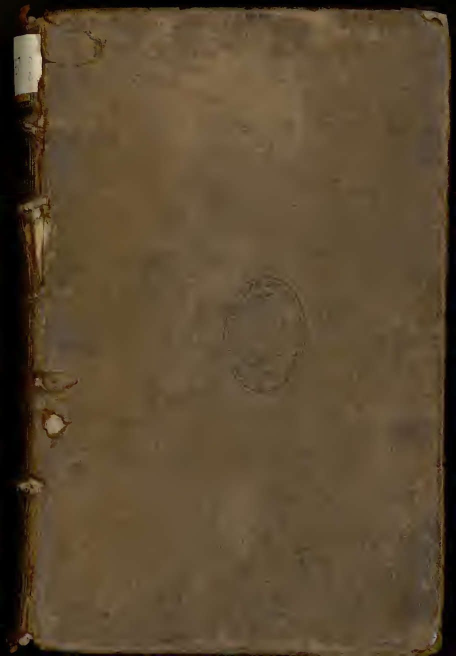



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

TRAITÉ DE LA LONGUE VIE;

DANS LEQUEL,

PAR DES PRINCIPES nouveaux de Médecine, on donne des moyens certains pour conserver long-tems la Vie.

A ZOÏPHILE.

Disce ubi sit longiturnitas vitæ & victus.
Baruch 3.

A ROUEN.
A PARIS,
Chez NICOLAS COUTEROT, rue S. Jacques, aux Cicognes.

M. DC. XCVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



AU DIEU
DE L'UNIVERS.

SOURCE inépuiſable de vie, mon Dieu, par qui vit tout ce qui vit; proſterné aux pieds de Vôtre Auguſte Majeſté, j'avoüe à la face du Ciel & de la Terre que vous êtes le Principe de ma vie, & je viens pour vous en rendre tout l'hommage qui vous en eſt dû. Mais, mon Seigneur, j'ay été aſſez malheureux pour abuſer de cette vie, je m'en ſuis ſervy contre vôtre gloire; & par une ingratitude extrême, vôtre don a été employé à vous outrager. Mal-aviſé que je ſuis, je devois bien conſiderer que qui s'éloigne du principe de ſon

être, s'éloigne de ce qui influë à sa subsistance. La Rose n'a pas été si-tôt cueïllie du Rosier, qu'elle commence à perdre sa beauté, à se faner & à périr. Le Rosier n'a pas été si-tôt tiré de la terre, son principe, qu'il commence à secher, à languir & à mourir: Des qu'une ame s'est separée de vous, ô mon Dieu, dés le même moment elle tombe dans la disgrace, dans la déformité & dans la mort. O mon ame, qu'as-tu fait? que tu as été insensée d'offenser ton Dieu; retourne à lui, malheureuse, & ne t'en separe jamais. Oüy, mon Dieu, dés aujourd'huy je veux me réunir à vous; la larme à l'œil, & le cœur tout brisé d'une vive douleur, je vous demande trés-humblement pardon de mes infidelitez passées, & je vous consacre de toute mon ame les restes

de la vie que vous m'avez donnée; je ne veux plus vivre que pour vous. Mais, mon Seigneur, je suis dans la derniere confusion de ne vous en consacrer que de miserables restes, lorsque le tout vous en étoit dû. Ce n'est point pour en alonger le cours que je reviens à vous : Je proteste devant Vôtre Majesté infinie qu'ayant merité mille & mille fois la mort, je n'en veux pas un seul moment au dela de ce que vous avez déterminé de m'en donner : mais c'est pour vous dire qu'etant vôtre par une infinité de titres, je veux enfin me ranger à mon devoir, & ne cesser jamais d'être à celuy auquel je dois toûjours être. Souffrez seulement, adorable Majesté, je vous en prie, qu'avec un profond respect, outre les restes d'une vie trés-indigne de vous, je

vous fasse encor offrande du petit Traité de la longue Vie : Il vous appartient à plus juste titre qu'à personne ; c'est vous qui avez la longue Vie, puisque la vôtre, qui n'a jamais commencé, ne finira jamais ; c'est vous qui la donnez, & s'il y a quelque chose de bon dans cet Ouvrage, c'est vous qui me l'avez inspiré ; les défauts qui s'y rencontrent, viennent de moy seul ; il est donc juste que ce qui est à vous vous revienne. Je vous prie seulement, ô mon Dieu, de répandre vôtre benediction sur les pages qui le composent ; que le cœur des Lecteurs en soit touché ; qu'au lieu de suivre le penchant de la nature corrompuë, ils évitent les desordres dont je me suis soüillé, & que dégagez du monde & d'eux-mêmes, ils tendent à vous de toutes les puis-

ſances de leurs ames, pour parvenir à la veritable vie : Ce ſont les vœux ardens que pouſſe aſſiduëment vers Vous,

MON DIEU, mon unique vie,

Vôtre pauvre, chétive, vile & mépriſable creature ; indigne d'être dite vôtre, pour le nombre infiny de ſes miſeres, A. D.

LE SECRET DE LA LONGUE VIE.

Conserve l'homoïose, & la grace ici bas ;
C'est le plus sûr moyen d'éloigner ton trépas.
Si tu gardes avec soin l'homoïose & la grace,
Tu passeras les ans des plus vieux de ta race.

EXPLICATION.

LA Vertu homoïotique ou assimilative, est une vertu de la nature répanduë en l'homme, par laquelle chaque partie du corps ayant attiré à soy une partie de l'aliment, se la rend semblable, pour se maintenir, ce que l'on appelle homoïose ou assimilation. Dans les Vers ci-dessus, l'effet est mis pour la cause.

La dissimilation est le contraire de l'assimilation. Elle arrive quand la vertu assimilative étant empêchée, ou manquant tout-à-fait, l'assimilation des alimens ne se fait plus.

AU LECTEUR.

JE ne te veux pas dire beaucoup de choſes ; je craindrois de t'être ennuyeux ; je craindrois même de te donner lieu de me reprocher que pour un petit édifice je ferois une trop grande porte. Je te diray donc ſeulement que j'ay lû dans le trente-huitiéme Chapitre de l'Eccleſiaſtique, que le Tres-Haut a créé la Médecine de la terre, & qu'en ce peu de paroles je découvre l'Inventeur, le Createur & l'Auteur de la Médecine : J'y découvre le premier des Médecins ; j'y découvre l'Ordonnance & la Médecine pour le malade. L'Inventeur, le Createur & l'Auteur de la Médecine, c'eſt Dieu ; le premier des Médecins, le même Dieu ; le ſujet de la Médecine, l'homme, duquel, comme de ſa creature & de ſon ouvrage, Dieu a une connoiſſance trés-parfaite. Ce Dieu, qui par ſa Providence infinie

Ipſe cognovit ſigmentum noſtrum. Pſal. 102

prévoyoit que cet homme pouvoit tomber malade, luy fit une Ordonnance, & pour le garantir il luy ordonna la manducation du Fruit de Vie ; voila l'Ordonnance & la Médecine. Il ne luy ordonna pas la ſaignée : Dieu qui par la Nature, ſon inſtrument, fait du ſang, n'en veut pas la perte ; l'ame, c'eſt à dire la vie de l'homme, eſt dans le ſang : * *Anima enim omnis carnis in ſanguine eſt.* a Quelle aparence que le ſang ſoit la cauſe de la maladie, vû que la nature, qui eſt conduite de la main de Dieu même, travaille ſans ceſſe à produire du ſang pour donner la vie ? Il n'a pas ordonné des laxatifs : b mais il a ordonné la manducation d'un Fruit, & d'un Fruit de Vie, c'eſt à dire, d'un aliment tres-propre & trés-accommodé pour entretenir la vie. Cette Ordonnance n'eſt pas fondée ſur la maxime qui dit que les contraires ſont gueris par les contraires ; bien loin de cela, il eſt bien facile de conce-

L'homme avec la grace originelle, ſans l'uſage du fruit de Vie pouvoit tomber malade dans le Paradis terreſtre, & mourir. *Cette matiere eſt traitée au Chap. 9.*

* Levitiq. 17.

a *Quibus autem moderatior fit ſanguinis profuſio, his corpora quaſi tabida liqueſcunt & cruditates, cachexia, hydropes, ejuſque claſſis morbi emergunt.* Fernel. *Spiritus, & nativus color in ſanguine ſedem & pabulum habent.* Idem.

b *Cathartica inter venena computamus.* Van Helmond.

voir, & pour peu qu'on y faſſe de réflexion, on verra clairement qu'elle eſt fondée ſur cette autre maxime, qui aſſure que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables; puiſqu'il eſt certain que les alimens, bien loin d'être contraires à la choſe que l'on veut alimenter, ils y doivent être ſemblables. Ce Fruit, qui avoit du rapport avec l'ame & avec le corps, alloit chercher la Nature juſqu'au centre de l'homme, où elle fait ſon principal ſiege, il lui rendoit ſa premiere vigueur; & de ce centre, où elle domine comme une Reine dans le milieu de ſes Etats, aidée par ce Fruit, elle pouſſoit au dehors par tranſpiration tout ce qui pouvoit rendre l'homme malade, & c'eſt en cela qu'on peut dire que ce Fruit étoit remede, puiſqu'il chaſſoit au loin tout ce qui pouvoit cauſer la maladie. Dans ce peu que je viens de dire, je voi quel doit être le Médecin, quelle doit être ſa conduite, quelle doit être l'Ordonnance, & quelle doit être la Médecine: * car ce qui eſt le premier en chaque genre, ſelon les Philoſophes, eſt la regle

* *Primum in unoquoque genere menſura eſt cæterorum.*

des autres. Dieu doit être imité ; ne vouloir pas imiter Dieu dans sa sage conduite, c'est l'effet d'une présomption insupportable : c'est vouloir le reprendre ; c'est le démentir ; c'est le condamner ; c'est dire qu'il n'a pas bien fait ; c'est enfin vouloir être plus sage que la Sagesse même ; mais s'il y a de tels extravagans dans le monde, qu'ils sçachent qu'eux-mêmes meritent d'être corrigez, démentis & condamnez ; & qu'ils pensent que vouloir corriger Dieu, c'est tomber dans le comble de la folie. Je trouve même dans le peu que j'ay dit, des principes pour un seul & unique remede : Dieu avoit ordonné le Fruit de Vie seulement, & ce Fruit avoit du rapport à la substance moyenne, puisqu'il la réparoit ; & celuy qui veut prolonger la vie des autres, doit ordonner un autre Fruit, qui est le Succedanée ou Lieutenant du Fruit de vie, & cé Fruit doit avoir du rapport à celuy dont il est Succedanée, & à la substance moyenne : Voila pourquoy dans ce petit Ouvrage nous avons par-

Succedanée est un remede dont on se sert au défaut d'un autre, parce qu'il a les mêmes pro-

lé de l'un & de l'autre. La ſubſtance moyenne eſt le lien de l'ame & du corps, & c'eſt aſſez de dire que la ſubſtance moyenne eſt le lien de l'ame & du corps, pour faire concevoir que ce qui aide à la faire ſubſiſter eſt le ſecret de la longue vie. Tu avoüeras avec moy qu'il eſt plus glorieux à un Médecin de conſerver toûjours l'homme dans la ſanté, que de le tirer de la maladie quand il y eſt tombé. Dieu qui tend toûjours au plus parfait, a eu cette vûë; quand il a créé le Fruit de Vie, il a voulu par ſon moyen maintenir l'homme dans une ſanté perpetuelle, & conſerver toûjours ſon corps dans l'état le plus parfait de la vie où la nature l'auroit pû faire monter, pourvû qu'il ne donnât en ſon ame aucune entrée au péché : à cette condition il n'y auroit eu ni maladie à craindre, ni mort à apprehender. Je me propoſe le même but : Par le Lieutenant du fruit de vie je prétens, autant qu'il eſt poſſible, de conſerver la ſanté de l'homme, & le maintenir

prietez que celuy qui manque, ou qu'il en approche fort.

Nota. On s'eſt ſervy du mot de Succedanée, parce qu'il eſt en uſage dans les Auteurs de Médecine : mais parce que ce mot eſt rude & peu françois, on l'a changé partout ailleurs dans l'Ouvrage en celuy de Lieutenant.

long-tems dans l'état le plus parfait de la vie où la nature l'aura fait parvenir, & je le croy propre pour cet effet: mais comme aprés que le péché a ouvert la porte à toutes les maladies; il est trés-difficile qu'il n'y tombe pas, j'espere qu'il s'en pourra tirer par ce même remede, tant que la nature sera susceptible de son effet. Tu trouveras de plus, que dans le petit nombre de pages qui comprennent ce petit Traité, j'ay renfermé quatre choses considerables. 1°. La véritable cause de la longue vie. 2°. Quel doit être le remede qui fera subsister cette cause & son effet. 3°. Une idée, en petit, des véritables principes de la Médecine. 4°. La réfutation d'une erreur qui passe pour une maxime de consequence dans la Médecine ordinaire. Je ne te donne ce petit Ouvrage que pour experimenter quel sera ton goût à son égard; & si je remarque que tu luy fasse un accueil, je t'en pourray donner trois autres sur le même sujet: sçavoir; Le moyen de vivre long-tems;

l'Abregé de la Médecine, ou le Phœnix des Remedes ; & les Principes de la Médecine pour un seul & unique remede ; & dans tous ces Ouvrages, aussi-bien que dans celui-cy, la nouveauté, qui excite si fort la curiosité publique, & qui ne manque jamais de plaire, ne manquera point de se rencontrer : Mes principes me sont assez particuliers ; ils n'ont quasi rien de conforme à ceux du commun ; je n'en ay jamais rien vû dans les Auteurs, & je tiens un chemin qui, comme je pense, n'a encor été battu de personne. Je puis, pour cette raison, m'appliquer avec assez de justice les Vers que le Poëte Manile disoit autresfois de lui-même & de son Ouvrage.

Nostra loquar ; nulli vatum debebimus ora ;
Nec furtum, sed opus veniet, soloque volamus
In cœlum curru ; propria rate pellimus undas.

Mais afin que tu puisse voir d'un coup d'œil quel est le plan de cet Ouvrage, lis ce qui suit avec attention.



ARGU-

ARGUMENT
DU TRAITÉ
DE LA LONGUE VIE.

Le Fruit de Vie étoit remede ; c'étoit un remede alimenteux ; un remede accommodé ; familier ; & semblable à la Nature ; mais éminemment semblable. La Nature tend à l'assimilation ; le Fruit de Vie appliqué à la Nature ; avançoit l'assimilation. Remede ; c'est ce qui chasse la maladie : le Fruit de Vie la chassoit ; & partant il étoit remede. Le principe de toute maladie est la dissimilation ; il est certain & infaillible au contraire que la santé provient de l'assimilation ; & pour dire quelque chose de plus fort, l'assimilation (je parle de la complete) est la santé même. La vie vient aussi de l'assimilation, & la mort de la dissimilation. L'assimilation qui se fait d'une chose dans une autre chose, qui est vi-

vante ; est l'acheminement à la vie , & la cause de la vie , car elle conduit à la vie. La dissimilation est l'acheminement à la mort & la cause de la mort , car elle conduit à la mort. Rien n'a la vie s'il n'est assimilé selon l'intention de la Nature ; rien ne meurt que par la dissimilation. Par l'assimilation une chose s'avance vers la vie ; par la dissimilation elle s'en éloigne. Par l'assimilation la substance de l'aliment , de non vivante qu'elle est , devient vivante ; par la dissimilation la substance du corps vivant devient morte. Tant que la vertu assimilative , qui n'est point empêchée , est vigoureuse , & qu'elle rétablit & répare les parties de la chose vivante par l'assimilation , autant de tems la vie & la santé ont de la durée : mais quand elle vient à manquer , tout aussi-tôt les parties assimilées vivantes & saines penchent du coté de la dissimilation , de la maladie & de la mort , qui font cesser la santé & la vie. Il y a dans l'assimilation un certain degré dans lequel la chose assimilée devient necessairement vivante , bien que l'assimilation passe peut-être un peu au delà ; Il y a

dans la dissimilation un certain degré dans lequel la chose dissimilée devient necessairement morte, bien que la dissimilation passe bien au delà. La conception de la chose assimilée dans ce degré de vie, comprend necessairement la vie; car on conçoit qu'en iceluy la chose assimilée a la Vie: La conception de la chose dissimilée, dans ce degré mortel, comprend necessairement la mort; car on conçoit qu'en iceluy la chose dissimilée est morte. Le Fruit de Vie, un aliment d'assimilation ou un aliment assimilatif, chassoit toute dissimilation, & les semences de toutes les maladies, il chassoit par consequent toute sorte de maladie, & la mort même: Il assimiloit en l'homme tout ce qui étoit dissemblable à sa nature; & il avoit, selon le Docteur Angelique Saint Thomas, cela de propre, qu'il fortifioit la vertu de l'espece contre la débilité qui provient pour le mélange d'un suc étranger, c'est à dire d'un suc qui provient des alimens qui sont étrangers au respect de l'homme. Il est donc évident par ce que je viens de dire, que la dissimilation est la cause de la maladie & de la mort, & l'assimilation

la cause de la santé & de la vie ; & il est encor évident que le Fruit de Vie n'étoit le fruit de l'immortalité, que parce qu'il chassoit la dissimilation, qu'il ramenoit à l'assimilation, & qu'il faisoit subsister la vertu assimilative ; & pour operer ces effets il faloit qu'il fût remede alimenteux, assimilatif & trés-semblable à la nature de l'homme ; comme remede il chassoit la maladie, qui dans sa cause n'est rien que dissimilation, & par consequent il éloignoit la mort qui en est l'effet ; comme aliment assimilatif il ramenoit à l'assimilation, & conservoit la vertu assimilative, & par consequent il conservoit la vie & la santé ; & pour faire tout cela il faloit qu'il fût éminemment semblable à la nature de l'homme ; un remede dissemblable étant dissimilatif, il ne peut rien faire que dissimiler, nuire, faire du mal, &c. ainsi il est impossible qu'il soit assimilatif, s'il est dissemblable. Maintenant que nous sommes privez de ce merveilleux Fruit, il ne nous restè point d'autre moyen pour avoir la longue vie, que de chercher entre les alimens que nous avons un autre fruit dans lequel nous puissions re-

trouver autant qu'il est possible ce qui étoit dans le Fruit de Vie ; & ce Fruit, que je nomme le Lieutenant du Fruit de Vie, étant semblable au Fruit de Vie, il luy sera aussi semblable pour les effets dont je viens de parler, & quand on aura trouvé un tel Fruit, il faut s'en servir comme du plus excellent de tous les remedes.

Ce que dessus étant reconnu pour veritable & constant, comme il l'est en effet, il faut demeurer d'acord que de tous les systêmes de Médecine qui ont paru, on n'en a point vû de si succinct que celui-cy. La cause de la santé & de la vie, la cause de la maladie & de la mort, & le remede, tout y est réduit à un. La cause de la santé & de la vie, l'assimilation : la cause de la maladie & de la mort, la dissimilation : un seul & unique remede assimilatif, le Lieutenant du Fruit de Vie. Dieu agit par des voyes fort simples ; la Nature qui reçoit toutes ses impressions de Dieu, fait de même : & s'il est vray que les voyes les plus simples, & qui imitent le mieux celles de Dieu & de la Nature sont les meilleures, on peut dire que la maniere de

guerir les maladies & de conserver la santé, dont je parle dans le Traité suivant, sont assurément les meilleures, puisqu'elles sont toutes fort simples. Les Médecins d'aujourd'huy, tant Galenistes que Chimistes, à force de raisonner & de rafiner sur la Nature, se sont souvent éloignez des voyes & de la conduite toute simple de la Nature, & c'est pour cela qu'ils réüssissent peu. Ils se sont extrêmement embarassez dans la connoissance de la nature de l'homme, dans la connoissance de ses maladies, & ensuite à trouver des remedes qui les peuvent guerir; mais tout cela avec bien de la peine & peu de succez, puis qu'ils conviennent de peu de chose, qu'ils sont la plûpart du tems divisez dans leurs opinions, & que la contrarieté de leurs sentimens aide à faire connoître l'incertitude & l'ignorance dans laquelle ils sont de beaucoup de choses, & qu'il est trés-difficile, pour ne pas dire impossible, de connoître la Nature à fond. Je la suppose telle qu'elle est; & sans m'embarasser de toutes ces questions, je ne me suis occupé qu'à la suivre pas à

pas, à ſçavoir ce qui lui plaît, ce qui la peut aider, ce qui la peut plûtôt faire venir à ſa fin, luy donner, & aprés cela je la laiſſe faire, je luy laiſſe l'application de ce que je luy ay donné; en tout cela j'ay ſeulement égard à la ſorte de diſſimilation qui cauſe l'infirmité, & c'eſt en cela que ce ſiſtême eſt ſuccinct, & que je prétends mieux réüſſir que les autres. Il eſt encor ſuccinct, en ce que je ne veux qu'un remede tout ſimple, mais puiſſant dans ſa ſimplicité; & j'oſe aſſurer que celuy qui en connoîtra bien l'uſage, ſera le maître de la diſpoſition de ſon corps; il pourra l'échauffer ou le rafraîchir, l'humecter ou le deſſecher, rendre ſes humeurs plus fluides ou plus épaiſſes, & les adoucir à ſon gré, & cela avec tant de certitude, qu'il faudroit démentir ſes ſens & entr'autres ſa langue qui en aura des témoignages trés-aſſurez par le moyen de la ſalive pour n'en demeurer pas d'accord. Voila avec l'Argument ſur le Traité de la longue vie, une partie de ce qui a été dit de cet Ouvrage dans le Journal des Sçavans, & ce que l'on a trouvé à pro-

pos de redire icy. Maintenant qu'il est en tes mains, tu peux le lire à loisir, voir s'il est curieux, & examiner si le jugement avantageux que plusieurs personnes d'un merite distingué en ont fait est légitime. Je croy que si tu considéres attentivement la clarté, l'évidence & la liaison étroite qui se rencontre dans les principes dont il est appuyé, tu auras de la peine à luy refuser ton acquiescement & ton approbation. C'est ce que j'avois à te dire touchant le discours suivant ; J'ay tâché d'y faire voir ce que je viens d'avancer icy ; & c'est où tu dois tendre, si tu és Zoïphile, c'est à dire, si tu aime la vie.



TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS
dans le Traité de la longue Vie.

Fin de la Table.

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

JUGEMENT

DE MONSIEUR BOURDELOT Médecin, touchant le Traité de la longue Vie.

J'AY lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier *le Traité de la longue Vie.* Si on le conſidére dans le ſens moral & allegorique, on en jugera avantageuſement ; puiſqu'il eſt vray que la pureté des mœurs, à laquelle l'Auteur exhorte, eſt le plus ſûr moyen pour arriver à une belle vieilleſſe : Mais ſi on l'examine en Phyſicien, on en jugera tout autrement ; car il condamne les maximes de la Médecine les mieux établies, rejette la ſaignée & les purgatifs, & n'admet contre les maladies qu'un ſeul & unique remede, qu'il appelle Succedanée, ou Subſtitut du Fruit de Vie, qu'il promet de découvrir dans un autre Ouvrage, en cas que celui-cy ſoit bien reçû. A Verſailles, le premier Mars 1697.

Signé, BOURDELOT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Baillifs, Senechaux, Prevôts, leurs Lieutenans, & à tous autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra; SALUT. Nôtre amé JACQUES BESONGNE nôtre Imprimeur à Roüen, Nous a fait remontrer qu'il desireroit imprimer & donner au Public un Livre intitulé, *Traité de la longue Vie*, ce qu'il ne peut faire sans nôtre Permission: Pourquoy il a recours à Nous, & Nous a trés-humblement fait supplier de luy vouloir accorder nos Lettres de Permission sur ce necessaires. A CES CAUSES, desirant favorablement traiter l'Exposant, Nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de nôtre Royaume ledit Livre, en telle marge, caractere & volume, & autant de fois que bon luy semblera, durant le tems de dix années consécutives, à compter du jour qu'il sera achevé d'im-

primer pour la premiere fois; pendant lequel tems Nous faisons trés-expresses défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer ledit Livre, sous prétexte d'augmentation, correction, changement de Titre, fausses marques ou autrement, en quelque maniere que ce soit, & à tous Marchands étrangers d'en apporter ni distribuer en ce Royaume d'autres Impressions que de celles qui auront été faites du consentement de l'Exposant, à peine de quinze cens livres d'amende, payable par chacun des contrevenans, & applicable, un tiers à Nous, un tiers à l'Hôpital general de nôtre bonne Ville de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, ou à ceux qui auront droit de luy, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interêts; à condition qu'il sera mis deux Exemplaires dudit Livre dans nôtre Biblioteque publique, un en celle du Cabinet de nos Livres en nôtre Château du Louvre, & un en celle de nôtre trés-cher & feal le Sieur BOUCHERAT Chevalier, Chancelier de France, avant que de l'exposer en vente; à la charge aussi que l'Impression en sera faite dans le Royaume, & que ledit Livre sera imprimé sur de beau & bon papier, & de belle impression; & ce suivant ce qui-

eſt porté par les Réglemens faits pour la Librairie & Imprimerie les années mil ſix cens dix-huit & mil ſix cens quatre-vingt-ſix, enregiſtrez en nôtre Cour de Parlement de Paris, à peine de nullité des Preſentes, leſquelles ſeront regiſtrées dans le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de nôtre bonne Ville de Paris. SI VOUS MANDONS ET ENJOIGNONS, que du contenu en icelles vous faſſiez joüir pleinement & paiſiblement l'Expoſant, ou ceux qui auront droit de luy, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun empêchement. VOULONS auſſi qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre une Copie des Preſentes, ou Extrait d'icelles, elles ſoient tenuës pour bien & dûëment ſignifiées, & que foy y ſoit ajoûtée, & aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, comme à l'Original. COMMANDONS au premier Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'execution d'icelles tous Exploits, Saiſies & Actes neceſſaires, ſans demander autre permiſſion; nonobſtant toutes oppoſitions, Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR TEL EST NÔTRE PLAISIR. DONNE' à Paris le vingt-cinquiéme jour de Septembre, l'an

de Grace mil six cens quatre-vingt dix-sept, & de nôtre Régne le cinquante-cinquiéme. *Signé*, PAR LE ROY en son Conseil. DUGONO.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 21 Octobre 1697.

P. AUBOUIN Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le premier Octobre 1698.

Les Exemplaires ont été fournis.

ERRATA.

DAns l'Avis au Lecteur, *Page 6. ligne* 24. fasse un accueïl, *lisez* fasse un bon accueïl. Dans le corps de l'Ouvrage, *P. 6. l.* 17. est Dieu, est sa Vie, *l.* est Dieu; Dieu est sa Vie. *P.* 129. *l.* 17. dans sa partie d'operer, *l.* dans sa vertu d'operer. *P.* 183. *l.* 2. & 3. cuchimes, *l.* euchimes. *P.* 236. *l.* 18. arrivez, *l.* avivez. *P.* 284. *l.* 13. à la maladie ? Mais, *l.* à la maladie passe ? Mais. *P.* 297. *l.* 1. inutiles, *l.* nuisibles. *P.* 352. *l.* 14. fluctus, *l.* fluxus. *P.* 365. *l.* 12. à une vûë stable, *l.* à une vie stable.

TRAITE'



TRAITÉ DE LA LONGUE VIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'excellence de la Vie.

COMME il n'eſt point de Pere ſans enfans, de Maître ſans ſerviteurs, & de Roy ſans ſujets : de même il n'eſt point de Createur ſans creatures. Sur ce fondement il eſt vray de dire qu'encor qu'un homme ſoit dans le pouvoir d'en-

gendrer, on ne peut pas l'apeller Père pour cela, avant qu'il ait engendré : encor que Dieu ait toûjours eu la puiſſance de créer, on n'a pas pû luy donner le titre de Createur, avant la creation, parce qu'il n'avoit point de creatures, & il a été ſans ce titre une Eternité toute entiere. Pendant cette durée infinie, Dieu tout ſeul avoit l'exiſtence : Dieu tout ſeul, renfermé en luy-même, ſe connoiſſoit. Dieu tout ſeul s'aimoit : Dieu tout ſeul ſe glorifioit : Dieu tout ſeul faiſoit tout ſon bonheur, & bien qu'il fut dans la ſolitude de toutes choſes, les richeſſes de ſes perfections infinies, & la plenitude de ſon Etre le rendoient de tout point hûreux, & il ne manquoit de rien. O que ce Dieu de perfection eſt bien different

des hommes de ce ſiecle ! s'ils ont quelque avantage, ſoit de corps ou d'eſprit ; ſi la ſcience les diſtingue des autres ; ſi une dignité les met au deſſus du commun ; s'ils ſont avantagez des biens de fortune, ils ſont dans une inquietude perpetuelle, juſques à tant que ce qu'ils ont, ſoit connu ; & ils croiroient n'avoir rien, ſi, par un pompeux étalage, ils n'en faiſoient pas montre à tous, pour faire voir que c'eſt eux, & ſe rendre conſiderables par cette conduite ; & lors qu'un Dieu, d'une perfection infinie, leur donne un exemple admirable de cacher & de renfermer en eux les bonnes qualitez qu'ils peuvent avoir, ils veulent, pour ſatisfaire à leur orgueïl, les expoſer à la vûë de tous les hommes, ſans ſe mettre

en peine d'imiter leur Dieu.

Quoique Dieu ait été ſans creatures, & par conſequent ſans être Createur une éternité toute entiere, ce n'eſt pourtant pas qu'il ne fût puiſſamment ſollicité au dedans, de ſortir au dehors de luy-même, par la production de tout ce que nous voyons icy-bas; ſon Amour le preſſoit de faire des creatures, auſquelles il pût ſe faire ſentir; ſa Toute-puiſſance l'excitoit à tirer du neant des êtres, qui participaſſent à la plenitude du ſien; l'Infinité de ſes perfections le pouſſoient à donner à ces êtres quelques parcelles de ces perfections qu'il voyoit en luy d'une étenduë ſans bornes; & ſa Bonté l'exhortoit à ſe répandre au dehors de luy-même, pour avoir à qui ſe communiquer; ſa Gloire, qui s'in-

tereſſoit à tout cela, prenoit party avec ſon Amour, ſa Toute-puiſſance, ſes Perfections, & ſa Bonté, tout cela étoit juſte : cependant il ne fait rien que le moment déterminé par ſa Providence éternelle ne ſoit venu, & quand il fut arrivé, ce fut lorſque ce Dieu, qui avoit toûjours été renfermé en luy-même, ſe répandit au dehors par la creation, & en ce faiſant, il fit voir trois choſes extrémement admirables, ſa Puiſſance, ſa Sageſſe, & ſa Bonté. En tirant les creatures du profond abîme du neant, il fit voir une Puiſſance infinie : en mettant entr'elles un ſi bel ordre, & de ſi juſtes accords, il fit éclater ſa Sageſſe : & il ſignala ſa Bonté & ſon Amour, par les perfections qu'il a mis en chacune d'elles : mais entre ces perfe-

ctions, il n'y en a point de ſi conſiderables que celle de la Vie qu'il a donné à quelques-unes.

Dieu, qui a la plenitude de l'Etre, a auſſi la plenitude de la Vie; & non ſeulement il a la Vie, mais il eſt la Vie par eſſence, & il parle de ſa Vie, comme d'un de ſes plus conſiderables attributs; & pour montrer combien ſa Vie luy eſt conſiderable, il jure par elle. *Vivo ego:* Je vis, dit-il, & la Vie que j'ay eſt ſans défaut; je ne la tiens de perſonne. Quand Dieu jure par ſa Vie, il jure par luy-même : tout ce qui eſt en Dieu, à raiſon de la ſimplicité de ſa Nature, eſt Dieu; eſt ſa Vie, & la Vie de Dieu eſt Dieu.

Dans la creation Dieu s'eſt peint en mille manieres, à quelques-unes de ſes creatures il a donné l'ê-

tre, ſans la vie ; à d'autres il a donné l'être & la vie, ſans le ſentiment; à celles-cy il a donné l'être, la vie, & le ſentiment, ſans la raiſon ; à l'homme il a donné l'être, la vie, le ſentiment, & la raiſon ; & à cette vie, qui eſt la naturelle, il veut bien (pourvû qu'il ne s'en rende pas indigne) ajoûter la vie de la Grace, & celle de la Gloire, dont la naturelle eſt la baze & le fondement. Cet homme ne voit rien au deſſus de luy que l'Ange, de la nature & des perfections duquel il aproche par ſon ame, & ſon Dieu, à l'image & à la ſemblance duquel il a été fait. Dieu aime infiniment ſa vie : l'homme, l'image de ſon Dieu, doit beaucoup aimer la ſienne, & il trouve dans ſa Nature le fond de cet amour. Il doit aimer ſa vie, par-

ce qu'étant un don de Dieu, elle est une émanation & un écoulement de la plenitude de sa Vie; elle en découle comme de son principe. L'homme l'aime effectivement, & cet amour a été si fortement & si puissamment imprimé dans son ame, qu'il ne s'en peut déprendre, & bien souvent il va pour elle jusqu'à des extrémitez étranges. Qui veut sçavoir combien la vie est d'un grand prix, il faut qu'il la mesure par l'amour & par l'estime que l'on a pour elle : mais qui veut mesurer la grandeur de cet amour & de cette estime, qu'il les mesure par ce que l'un & l'autre fait faire aux hommes, & par l'apprehension qu'ils ont de la perdre. Toutes les actions que fait l'homme, publient son amour & son estime pour la

Apud te est fons vitæ.... Psalm. 35.

vie, ſes occupations, ſes exercices, ſes métiers, ſes emplois, ſes arts, ſes dignitez, ſes ſciences, ſes vertus mêmes, tout cela ſe fait par raport à la vie, & montre l'amour qu'il a pour elle. La préference que l'homme fait de la vie, aux biens de fortune, aux plaiſirs, aux dignitez, & aux honneurs, montre hautement l'eſtime qu'il en fait; & l'aprehenſion qu'il a de la perdre, dans les perils où il tombe, fait clairement voir combien eſt grande l'horreur qu'il a de la mort. Quels efforts ne fait-il point pour conſerver cette vie? A quels combats ne s'expoſe-t-il point pour la défendre? Que ne donneroit-il pas pour la racheter? Il met tout en uſage pour ſe garantir d'une ſentence criminelle, par laquelle il court riſque de la

perdre. Quelles prieres, quelles ſollicitations ne fait-il point auprés d'un Juge, poür éviter une pareille ſentence ? Il n'épargne ni biens, ni honneurs, ni plaiſirs, il ſacrifie tout pour la vie. Si une maladie le met en danger, quels remedes ne met-il point en uſage ? Quels Medecins ne va-t-il point chercher ? Quels vœux ne fait-il point à Dieu & aux Saints pour le recouvrement de ſa

Louis XI. ſanté ? Un de nos Rois, aprés s'être fait aporter de tous côtez une grande quantité de Reliques pour échaper d'une maladie, par l'interceſſion des Saints, auſquels elles apartenoient, non content de cela,

S. François de Paule. fit venir d'Italie un Saint encor vivant, dans l'eſperance d'obtenir, par ſon moyen, ce que la Medecine ne pouvoit pas luy donner;

tout cela fut inutile à ſon deſſein: mais ce qui fut inutile pour la ſanté de ce Prince, ne l'eſt pas pour montrer le grand attachement qu'il avoit pour la vie. Ce qui eſt du plus étonnant, c'eſt que cet homme eſt aſſez inſenſé pour ſacrifier la vie de la Grace & de la Gloire à celle de la nature, & il ne ſe trouve que trop de ces malhûreux, qui dans les dangers de perdre la derniere, ou par la maladie ou par les armes, craignent la mort à un tel point, que pour l'éviter, ils s'expôſent à la perdre éternellement: ces inconſiderez diſent en eux-mêmes d'une maniere effroyablement impie, ce que le Poëte fait dire dans le ſeptiéme de l'Eneide à une Deeſſe du Paganiſme, tranſportée de colere, & enragée du deſir de ſe venger:



Virgil. *Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo.*

Ils s'engagent sans hesiter au Demon, ils font des traitez avec luy, au grand mépris de Dieu, & pour conserver un peu de vie, ils contractent avec le plus grand ennemy de la vie. Laissons-là ces impies, & disons pour faire concevoir l'excellence & les utilitez de la vie, que pendant qu'un homme est vivant, il peut être utile à la societé civile, en mille manieres differentes; qu'il est capable des Arts & des Sciences; qu'il peut enseigner les Peuples; annoncer l'Evangile; travailler au salut du prochain, & glorifier son Dieu. Ajoûtons à tout cela qu'elle est le fondement de tous les autres biens, & disons qu'on ne joüit point des biens de fortune sans la vie;

qu'on ne goûte point les plaiſirs ſans la vie; qu'on n'eſt point ſenſible aux honneurs ſans la vie ; que les Arts, les Sciences, les Dignitez, & les Vertus ſont inutiles ſans la vie : Que la grace de Dieu ; la gloire des bienhûreux ; la poſſeſſion de Dieu même ; toutes ces choſes ſupoſent la vie, & n'en ſont que des acceſſoires. Dieu eſt le plus grand de tous les biens, on ne le peut pas nier ; cependant tout grand qu'il eſt, j'oſe dire qu'il ne ſeroit pas un bien pour l'homme , s'il n'avoit pas la vie. Tout ce que je viens d'avancer fait voir que la vie eſt le bien de tous les biens ; elle eſt même un bien au deſſus de tous les biens, ſi on la conſidere en Dieu, qui, comme nous avons dit, eſt la vie par excellence, & Dieu même. Mais il eſt bon de

remarquer icy avant que de finir ce Chapitre, que s'il se trouve des gens assez mal-avisez pour sacrifier la vie de la Grace, & celle de la Gloire à la vie naturelle, il y a des Sages, qui corrigeant une erreur si grossiere, & une faute si énorme, sacrifient tous les jours la vie naturelle à celle de la Grace & de la Gloire, & qui se vont hûreusement perdre dans le sein de la Divinité, pour y vivre à tout jamais. O l'hûreuse perte: plût à Dieu que tous les hommes fussent bien déterminez à se perdre de la sorte; cette perte est préferable à la plus hûreuse de toutes les vies de ce monde. Voyons dans le Chapitre suivant, que bien que l'homme perde une si bonne chose, il peut pourtant la conserver long-tems.

CHAPITRE II.

Que la perte de la vie eſt causée par le peché ; Que nonobſtant le peché il ſemble que l'homme ne devroit point mourir ; Raiſons qui le font voir ; Réponſes à ces raiſons ; Pourquoy il eſt ſujet à la mort : Quoy qu'il y ſoit ſujet, il peut vivre long-tems : Catalogue de quelques perſonnes, depuis le déluge, qui ont long-tems vécu.

QUoique la vie de l'homme ſoit auſſi excellente que nous venons de la décrire ; & quoique ſa perte luy cauſe une extréme horreur ; il ſe voit pourtant dans la neceſſité de la perdre, & cette neceſſité, ſi nous en croyons les Theologiens, luy vient de ſon peché. Ce malhûreux avoit été créé avec la

juſtice originelle dans l'amitié & la grace de ſon Dieu, à l'image duquel il avoit été fait, & cette juſtice, cette amitié & cette grace donnoient un luſtre & un éclat à cet Image qui le faiſoient facilement reconnoître pour le Maître de l'Univers, & luy attiroient le reſpect des autres creatures. Son empire s'étendoit encor davantage ſur ſes puiſſances ſenſitives; ſes ſens, ſes paſſions, ſes apetits étoient ſoûmis à ſon ame; elle les gouvernoit comme une maîtreſſe abſoluë, ſelon la Loy de Dieu, & les lumieres de ſa raiſon; ils ne luy faiſoiént pas ſentir le moindre mouvement de revolte, ainſi elle vivoit dans une paix profonde. Elle faiſoit même paſſer cette paix juſques dans les Elemens, dont ſa chair eſt compoſée, & par le moyen

moyen de l'aſſimilation, qui ſe faiſoit parfaitement, elle empêchoit le déchaînement de leurs qualitez, & les retenoit liées dans l'unité du temperament. C'eſt ainſi que par elle la vie de l'homme ſoûtenuë du fruit de vie, étoit aſſûrée à perpetuité, & elle pouvoit cela, dautant qu'elle n'avoit point été affoiblie par le peché. Depuis ſa chûte ce ne fut plus de même, elle perdit les avantages dont nous venons de parler en tout ou en partie. Par le péché, qui eſt diſſimilatif, elle devint diſſemblable à ſon Dieu. Voicy le premier deſordre : ce premier en cauſa un ſecond. Pour cette diſſemblance elle perdit le pouvoir d'aſſimiler parfaitement les alimens à la ſubſtance de ſon corps, pour le faire toûjours vivre, parce qu'elle fut privée du

fruit de vie, l'aliment de l'assimilation. Ce second desordre fut suivi d'un troisiéme; elle perdit encor, pour s'être desunie d'avec son Dieu, le pouvoir de retenir les qualitez des Elemens unies & liées pour toûjours dans l'unité du temperament ; elles se déchaînent malgré qu'elle en ait, & elles se font une guerre intestine, dont les secousses violentes, causées par la dissimilation, la contraignent de quitter son domicile, & précipitent le corps dans le tombeau. Nous pouvons, suivant ce que nous venons de dire, considerer l'homme en deux états bien differens, sçavoir dans l'état d'innocence & dans l'état du peché; dans le premier (suposé qu'il eut duré) si l'homme en naissant eut aporté du ventre maternel des dispositions pour vivre cent

ans, auparavant que ce long eſpace de tems eut été terminé, il eut mangé du fruit de vie, & par cette manducation, cette diſpoſition eut été prolongée pour autres cent ans (je mets icy un tems certain pour un incertain,) pendant ce ſecond centenaire, & avant qu'il eut fini, il eut encor mangé du fruit de vie, & cette ſeconde manducation eut encor prolongé cette diſpoſition pour autres cent années, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce qu'il eut plû au Seigneur le faire paſſer de ce monde icy dans l'Empyrée : mais dans l'état de peché, ſi un homme en venant au monde, aporte du ventre maternel des diſpoſitions pour vivre quatre-vingts ans, il luy eſt impoſſible d'aller au-delà, encor n'eſt-il pas certain qu'il y parvien-

ne, dautant qu'il arrive icy-bas une infinité d'accidens, qui font finir la vie avant le tems, aprés lequel elle auroit encor pû durer. Il semble pourtant que neanmoins son peché il devroit encor être immortel, soit qu'on le considere eu égard à Dieu, ou eu égard à son ame, ou eu égard à son corps. 1°. Dieu a fait l'homme immortel; donc il doit toûjours vivre. 2°. Dieu a fait l'homme à son image & semblance; donc l'homme doit être immortel, comme Dieu, dont il est l'image & la semblance, est immortel. 3°. Dieu n'a point fait la mort, dit l'Ecriture, & ce passage fait voir que si la mort arrive à l'homme, c'est contre son intention. 4°. L'homme a été fait immortel, non par sa nature, autrement il le seroit encor,

Deus fecit hominem inexterminabilem. Sap. 2. Genes. 1.

Sap. 1.

puiſque le péché n'a point alteré ce qui eſt de la nature ; mais par la grace : ſi donc l'homme a été fait immortel par la grace, encor bien qu'il la perde par le péché, & par conſequent ſon immortalité ; lors qu'il ſort du péché, & qu'il revient à la grace, doit-il pas auſſi revenir à ſon immortalité ?

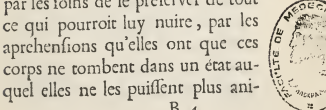
Quant à l'ame, je dis. 1°. Qu'elle a été faite pour animer. 2°. Qu'elle peut toûjours animer. 3°. Qu'elle veut toûjours animer. Elle eſt faite pour animer : animer eſt une fonction qui luy eſt propre ; Elle eſt la forme du corps : informer eſt ſon office ; Elle eſt l'acte, c'eſt à dire la perfection du corps organiſé, auquel elle a puiſſance de donner la vie, & par conſequent elle la doit donner ; elle doit animer ; elle doit

informer. Elle peut toûjours animer. D'un commun consentement des hommes l'ame est immuable, & immortelle de sa nature, & elle a toûjours sans cesse l'inclination d'animer : or, selon les Philosophes, quand une chose est toûjours la même sans aucun changement, elle fait toûjours la même chose : donc si l'ame est immuable & immortelle, elle est toûjours la même par la nature, & la nature luy inspire toûjours la volonté, l'inclination, & le pouvoir pour animer, elle doit toûjours animer. Comme l'ame est faite pour animer, tant qu'elle trouve dans la matiére qu'elle anime les dispositions qu'elle y desire, elle ne cesse jamais d'animer : il est donc certain que si elle rencontroit toûjours ces sortes de dispositions, elle

Idem manens idem semper operatur idem.

animeroit toûjours, & elle ne quitteroit point un lieu, dont la demeure luy eſt agreable, tant que ce lieu ſeroit propre pour luy faire trouver une habitation commode & plaiſante : Il n'y a donc que les ruines de ſon corps, je veux dire ſes indiſpoſitions, qui ſoient capables de le luy faire abandonner. Diſons plus, & diſons que comme les ames aiment fortement les corps qu'elles animent, elles ne les quittent jamais qu'à regret & le plûtard qu'elles peuvent. Cela ſe voit par les fortes inclinations qu'elles ont de conſerver leur individu par la nutrition, par les ſoins de le préſerver de tout ce qui pourroit luy nuire, par les aprehenſions qu'elles ont que ces corps ne tombent dans un état auquel elles ne les puiſſent plus ani-

Les ames ſont Philoſomates, c'eſt à dire, qu'elles aiment leurs corps.



mer, faute des dispositions qui les retiennent, & par les inquietudes de les garder de peril, lors qu'ils y tombent. C'est pour cela qu'elles craignent si fort les indispositions de ces corps, & c'est pour cela que si ces corps, qu'elles aiment, sont attaquez, elles font tout leur possible pour empêcher qu'ils ne perdent pas des dispositions qui leur sont si cheres, & pour les tirer de peril. Si elles se trouvent dans des corps indisposez, elles ne les quittent pas pour ces indispositions, elles tâchent à reparer ces sortes de ruines, & si elles sont irreparables pour elles, elles les souffrent jusqu'à ce qu'elles aillent à un tel point, qu'elles ne puissent plus compatir avec elles. Ainsi voit-on quelquefois un homme loger dans une mai-

ſon, dont une partie eſt inhabitable, pour ſes ruines, qui ne laiſſe pas d'habiter dans une autre partie de cette même maiſon, où il peut encor habiter aſſez commodément. On voit quelquefois un arbre, dont quelques branches ſont ſéches & inanimées, dont le reſte eſt vif, animé & verdoyant. On verra ſouvent un homme dont les yeux débilitez ont beſoin du ſecours des lunettes pour voir. Voila un commencement d'indiſpoſition & d'infirmité, ſes yeux ſont pourtant animez: mais pour n'avoir pas toutes les diſpoſitions que l'ame demande, pour les rendre clair-voyans, ils ſont moins animez, ils ont moins de vûë, & l'ame commence à s'en détacher. Vous en verrez un autre qui a perdu ſes dents, cela luy eſt arrivé con-

tre l'intention de l'ame, qui les ayant données, avoit intention de les conſerver : c'eſt donc contre ſon gré qu'elles ſont tombées, & pour manquer des diſpoſitions convenables, pour continuer à les animer, elle s'eſt vûë dans la neceſſité de les abandonner. Celuy-cy eſt un manchot; cet autre eſt un boiteux; voicy un paralytique. Tous ces défauts ſont arrivez, parce que l'ame, qui travaille toûjours à la conſervation integrale de ſon individu, ne trouvant pas moyen de défendre & de conſerver ces parties défectueuſes, laiſſe ce qu'elle ne peut conſerver, pour vivifier toûjours le principal, qu'elle ne quitte jamais qu'à regret, & le plûtard qu'elle peut. Cette conduite de l'ame montre évidemment ce que j'ay avancé, c'eſt à dire, qu'el-

le aime ſon corps, & qu'elle ne l'abandonne jamais à la mort, & à la pourriture, que quand par une ruine totale, & une indiſpoſition trop grande, à laquelle elle ne peut remedier, elle eſt contrainte de ſe ſeparer, de ce qu'elle ne peut ceſſer d'aimer. Cette affection de l'ame pour ſon corps n'eſt pas terminée par la mort, elle paſſe au-delà du tombeau, & cette inclination d'animer eſt ſi forte, ſelon les Theologiens, qu'encor & combien que l'ame ſoit bienhûreuſe de la Beatitude, que l'Ecole appelle objective, c'eſt à dire, qu'elle joüiſſe de la Divinité, tant qu'elle eſt ſeparée de ſon corps, auquel elle veut faire part de ſon bonheur, il luy manque quelque choſe; & quoy qu'on ne puiſſe pas dire, qu'étant reünie à luy, ſon

bonheur croiſſe du côté de l'objet Beatifique, puis qu'elle ne poſſede pas ſon Dieu d'une maniere plus intenſe & plus parfaite, & qu'elle n'acquiert pas de nouveaux degrez de gloire, par le moyen deſquels elle devienne plus hûreuſe, on peut pourtant aſſûrer qu'il croit en extenſion, en ce qu'étant reünie à ce qu'elle aime, & luy communiquant ſa Beatitude, en la façon qu'il eſt capable de la goûter; ce qu'elle deſiroit ardemment, ce deſir, ſans l'accompliſſement duquel elle ne pouvoit pas être de tout point contente, étant rempli, il ne luy reſte plus rien à ſouhaiter.

Quant au corps on peut dire qu'il n'a rien que de paſſif à l'égard de ſon ame, comme elle eſt au deſſus de luy par l'excellence de ſa nature,

elle doit faire en luy tout ce qu'elle veut. C'eſt pour cette raiſon que quelques-uns ont dit qu'elle n'eſt pas plûtôt infuſée dans la matiere de ſon corps, qu'elle travaille à l'organiſer, & à ſe bâtir une demeure commode.

Reprenons ce que nous venons de dire. Si Dieu a fait l'homme inexterminable, comme ſon Image: s'il n'a point fait la mort: s'il a dit luy-même qu'il ne vouloit point la mort du pecheur, mais ſa converſion: ſi l'ame eſt faite pour animer: ſi elle doit toûjours animer: ſi elle peut toûjours animer: ſi elle veut toûjours animer: ſi le corps n'a rien que de paſſif à l'égard de ſon ame: s'il ne reſiſte point à ſes operations, par leſquelles elle tend à animer: ſi elle peut bien organiſer ſon corps:

ſi elle a bien pû introduire en luy les diſpoſitions qu'elle demande pour bien animer : ſi elle peut bien quelquefois le remettre en ſanté, quand il l'a perduë ; pourquoy ne pourra-t-elle pas entretenir ces diſpoſitions une fois reçûës, pour animer toûjours? Par toutes ces raiſons il ſemble que l'homme devroit toûjours vivre, ſoit qu'on le conſidere eu égard à ſon Dieu, ou eu égard à ſon ame, ou eu égard à ſon corps: cependant il meurt, ni Dieu, ni ſon ame, ne le garantiſſent pas ; & ce grand deſir qu'il a d'une vie immortelle, qui eſt né avec luy, n'a ſon effet dans aucun des hommes ; quoique, ſelon les Philoſophes, quand la nature fait deſirer quelque choſe, par un deſir qui vient d'elle & de ſon fond, il doit avoir de l'effet dans

quelques individus de l'eſpece au moins, vû qu'elle ne porte point à des choſes impoſſibles; cependant il meurt, & pas un n'en échape: d'où vient cela?

Pour reſoudre ces difficultez appuyées ſur l'Ecriture, il faut dire au premier argument à l'égard de Dieu, qu'il a fait l'homme immortel, à condition qu'il s'abſtiendroit de l'offenſer, ce qu'il n'a pas fait. Au 2ᵉ. Que l'Image de Dieu eſt en l'ame de l'homme, & non pas dans le corps, & qu'encor qu'il meure, cet Image n'eſt pas ruiné pour cela, il ſubſiſte toûjours dans l'ame, dans laquelle il a été imprimé. Au 3ᵉ. Qu'il eſt vray que Dieu n'a point fait la mort, & que c'eſt contre ſon intention qu'elle arrive: mais il ne faut pas conclure delà qu'elle ne doit

point arriver ; tant que l'homme a conſervé la Juſtice de ſon origine, cette Juſtice l'a mis à couvert des inſultes de la mort : en la perdant par le peché, il luy a ôté cet obſtacle, il luy a ouvert la porte, il l'a introduit dans le monde contre luy-même, & elle l'eſt venu aſſaillir en une infinité de manieres.

A l'égard de l'ame, il faut dire qu'étant immortelle, elle eſt faite pour animer, qu'elle veut toûjours animer : mais qu'elle ne peut animer qu'autant qu'il plaît à Dieu, qui concourt à cette animation, & par la volonté de ce Dieu, qui eſt la premiere vie. Or Dieu a voulu que l'ame avec ſon concours animât toûjours tant qu'elle ſeroit attachée à ſa volonté, & animée de ſa grace : mais que ſi pour complai-

re à ſon corps, elle ſe détachoit de cette volonté, en laquelle ſe trouve la vie, que comme elle gâte en elle l'Image de Dieu, qui donne la vie à tout ce qui vit, ce Dieu, pour la punir, ne veut plus qu'elle luy reſſemble en cela, & qu'elle puiſſe donner la vie à ſon corps pour toûjours, ſelon ſon premier deſſein : mais qu'elle anime un tems ſeulement, plus ou moins long, ſelon le bon plaiſir de cette volonté.

Vita in voluntate ejus. Pſalm. 29.

De ce que nous venons de dire, on peut conclure quatre choſes. 1°. Qu'il a été au pouvoir de l'homme de ne point mourir. 2°. Qu'il eſt devenu mortel d'immortel qu'il étoit par ſa faute, par ſon péché. 3°. Que cela étant ainſi, il eſt cauſe de ſa mort, & non pas Dieu ; c'eſt pour cela qu'il eſt dit que Dieu n'a

point fait la mort, qu'elle est entrée dans le monde par le péché, dont Dieu n'est point l'auteur. C'est donc l'homme qui s'est tué luy-même en péchant. Il n'étoit pas juste que son corps ne mourût point, puisque son ame, par laquelle il vit, étoit morte; il n'étoit pas à propos, qu'une ame, qui n'est plus animée de la Grace, qui est sa vie, puisse elle-même animer son corps, & luy donner la vie qu'elle n'a pas. 4°. Il est constant, par ce que dessus, que l'homme avoit été créé immortel, non par nature; car comme la nature est toûjours la même dans l'espece, s'il avoit été immortel par nature, il le seroit encor; mais par la Grace: la perte de la Grace luy a causé la privation du fruit de vie, & la privation du fruit de vie luy cause la mort.

A l'objection cy-dessus, sçavoir, que puisque du péché il y a du retour à la Grace, de même de la mortalité il doit y avoir du retour à l'immortalité, vû que le péché est la cause de la mort, & que la Grace est la cause de la vie, selon ce que nous avons dit.

Il faut répondre qu'encor que la Grace originelle, & celle que Dieu donne à l'homme par le moyen des Sacremens, soient de même nature, que cependant la derniere n'est point d'une égale efficace. Je veux dire qu'elle n'est point si puissante que la premiere, vû qu'elle ne s'étend point *ad amissæ immortalitatis effectum*, comme parle saint Thomas; c'est à dire, qu'elle ne peut point faire revenir l'homme à l'état de l'immortalité, dont il est déchû.

Amplior gratia collata fuit ante peccatum, quam post. S. Thom. 1.q.95. 4.c.

J'ajoûte au ſentiment de ce ſaint Docteur, que quand bien cette ſeconde Grace, qui revient à l'homme par la Penitence, ſeroit d'une égale efficace, & qu'elle s'étendroit *ad amiſſæ immortalitatis effectum*, comme la premiere, il ſeroit encor neceſſaire, pour reparer le déchet de la ſubſtance, que nous avons nommé moyenne, ou humide conjoignant, que Dieu redonnât à l'homme l'uſage du fruit de vie, au moyen duquel l'harmonie, qui ſe doit rencontrer entre l'ame & le corps, fût rétablie & conſervée, & que la premiere pût toûjours animer le dernier.

Mais je dis qu'encor que depuis le péché du premier homme, les autres hommes, ſes deſcendans, ſe trouvent dans la neceſſité de mou-

rir, il ne leur eſt pourtant pas défendu d'aſpirer à une longue vie. Je dis plus, puiſque je dis que Dieu l'a promiſe aux fidéles obſervateurs de ſes Commandemens, & qu'ils l'auront ſans doute, ſi reglans leurs mœurs ſelon ſa volonté ils ont connoiſſance du ſuccedanée du fruit de vie, & s'ils en uſent ſelon leurs beſoins. La crainte du Seigneur ajoûtera des jours aux jours de la vie des gens-de-bien, dit le S. Eſprit au dixiéme des Proverbes : Le nombre des années des impies ſera diminué. Le Roy Ezechias eſt une preuve du premier. Ce pieux Prince tomba malade, & Dieu voulant récompenſer ſa vertu & ſes bonnes œuvres, luy fit dire par le Prophete Iſaïe, qu'il eut à donner ordre à ſes affaires, parce qu'il n'en échaperoit pas.

Timor Domini adjiciet dies, anni impiorum breviabuntur. Prov. 10.

4. Regum. 20.

A cette trifte nouvelle il pria Dieu à chaudes larmes, à ce qu'il luy plût luy redonner la vie; & la ferveur de fa priere eut tant de force, qu'elle fit revoquer l'arreft. Le Prophete qui n'étoit pas encor forti du logis, eut ordre de retourner, & de dire au Roy de la part de Dieu, qu'il avoit vû fes larmes, & qu'il avoit exaucé fa priere; qu'il gueriroit, & que dans trois jours il iroit au Temple pour luy rendre graces de fa fanté; qu'en outre, il luy accordoit encor quinze ans de vie. L'Empereur Anaftafe Dicore, ou à double Prunelle, eft une preuve du fecond. Ce Prince qui avoit vécu en impie, fut, en punition de fes dereglemens, frapé du tonnerre; & pendant qu'il étoit au lit du coup, un Spectre luy aparut dans fon fommeil, avec un

Livre en ſa main, qui luy dit : Voila que je retranche de ce Livre quatorze années de ta vie, pour ton impieté.

Il n'eſt pas difficile de trouver dans l'Hiſtoire Sainte un aſſez grand nombre de perſonnes qui ont longtems vécu, tant que le premier âge du monde a duré ; c'eſt à dire, depuis la creation juſqu'au deluge : mais cela n'eſt pas ſi commun ni ſi ordinaire dans les âges ſuivans, ceux mêmes qui ont beaucoup vécu, ne ſont point parvenus à un ſi grand nombre d'années, dautant que Dieu voyant que l'homme abuſoit d'une vie auſſi longue, que celle des premiers de ſa race, la borna à ſix vingts ans, afin que ſes péchez euſſent des bornes : & nous voyons dans le ſiecle où nous ſommes, que

pour la multiplication des crimes, à peine peut-on parvenir à la moitié de ce terme. Voicy pourtant une liste de ceux dont la vie a été considerable pour sa longueur, telle que je l'ay pû recueïllir dans les Ouvrages de ceux qui ont écrit, & je l'ay faite exprés, pour montrer que les hommes d'aujourd'huy ne doivent pas desesperer de vivre un tems assez long, s'ils craignent Dieu, s'ils s'abstiennent de l'offenser, s'ils évitent les débauches, & s'ils vivent d'une maniere reglée.

Noé vécut 950 ans; Sem son fils 600 ans; Arphaxad fils de Sem 338 ans; Salé fils d'Arphaxad 430 ans; Heber fils de Salé 464 ans; Phaleg 239 ans; Rheu 239 ans; Sarug 230 ans; Nachor 148 ans; Thare pere d'Abraham 160 ans;

Abraham 175 ans ; Isaac 185 ans; Jacob 165 ans ; Moyse 120 ans; Aaron 123 ans; Sara 127 ans; Judith 105 ans ; Saint Simeon fils de Cleophas Evêque de Jerusalem, dont la fête est celebrée le 18. de Février, souffrit le martyre à l'âge de 120 ans; Saint Hilarion vécut 84 ans ; Saint Paphnuce & Saint Macaire 90 ans; Saint Jacques l'Hermite 104 ans; Saint Antoine & Saint Simeon Stilite 109 ans, Saint Arsene & Saint Romuald 120 ans; Saint Remond Jacobin 100 ans ; Saint Theodore Abbé 105 ans; Le venerable Bede 92 ans. Outre ceux-cy en voicy d'autres dont les Histoires prophanes font mention ; Artephius Grec, *in turba Philosophorum*, se vante qu'au moyen de sa quinte-essence, il a déja vécu 900 ans : Je croy que c'est

une fable. Remond Lulle étant proche de sa mort comme il paroissoit, fit l'or potable, dont il se revivifia : Il vécut jusqu'à 140 ans, & mourut d'une mort violente dans une des Isles Baleares, où il est reveré comme un saint Martyr. Jean des Tems en 1140. mourut âgé de 460 ans, du tems de l'Empereur Conrad ; il avoit servi l'Empereur Charlemagne dans ses guerres. Nestor, selon l'opinion commune, vécut 300 ans. Arganton ou Argentonius, Roy de l'Andalousie, apellé autrefois Turdelanie, ou Calismalis, vécut 150 ans. Strabon, le Poëte Silius, & autres disent 300 ans.

Ter denos decies emensus Belliger annos.

Bapt Mant. in Alphonso il regna 80 ans ; Marcus Valerius Corvinus

vécut 100 ans ; Stephanus Romain vécut long-temps ; Terencia femme de Ciceron vécut 117 ans ; Samura Romaine 110 ans : Valeria Capriola danſa deux fois aux Jeux ſéculaires, qui ne ſe faiſoient que de cent ans en cent ans. Pline raporte, qu'aux Rôles faits par les Empereurs Tite & Veſpaſian, on trouva à Parme trois hommes âgez de 120 ans, deux de cent trente, & une femme de 132 ans. En la Romanie on trouva 54 hommes de chacun 100 ans, 57 de 110 ans, 4 de 130. & autres quatre en avoient chacun 115. Dans les mêmes Rôles il eſt encor dit qu'on en trouva 4 qui avoient chacun 140 ans. Gorgias Leontin vécut plus de 100 ans en bonne diſpoſition. Seneque Philoſophe de Cordoüe vécut 140 ans. Appollo-

nius de Tianée 100 ans. Democrite 109 ans. Galien 140 ans. Attila Roy des Gots 140. Macinissa Roy de Guinée 94.

Antoine de Torquemade, en la dixiéme journée de ses Discours, dit que Velasque de Tarente in Philone, fait mention d'une Abbesse du Monastere de Monviedre, âgée d'environ 110 ans, qui devint jeune, comme à l'âge de 30 ans; ses dents luy revinrent; ses cheveux prirent la couleur noire; ses rides s'en allerent; & son sein luy vint comme à une personne de l'âge susdit. Il dit encor qu'en la Ville de Tarente demeuroit un Vieillard qui étoit rajeuni à l'âge de cent ans, il vécut cinquante ans en cet état, puis il vieillit derechef. Le même Sieur de Torquemade raporte que l'A-

miral Fadrique, paſſant à Rioia, vit un homme qui ne paroiſſoit âgé que de cinquante ans, qui luy dit qu'il avoit été Laquais chez ſon grand Pere ; ce que l'Amiral ne pouvoit croire : il le crût pourtant, lorſque le bon homme luy dit qu'étant parvenu à l'âge de cent ans, il étoit rajeuni, ce qui luy fut averé par les habitans du lieu, auſquels il s'informa de la choſe. Il dit en outre que Fernand Lopes de Caſtanaga, au Livre 8. de ſes Chroniques, raconte que du tems que Nonio de Cugnes étoit Viceroy des Indes, on luy amena un homme, âgé de 340 ans, qui affirma qu'il étoit rajeuny quatre fois, ce qui fut confirmé par ceux de ſa connoiſſance; il étoit natif de Bengala, il avoit eu ſoixante-dix femmes, & a vécu

370 ans, il vivoit en l'an 1536. Le même Auteur ajoûte encor, que dans le même tems vivoit à Bengala un More Mahometan, nommé Xequepir natif d'une Province nommée Xeque, lequel avoit 300 ans.

André Benedict raconte d'une femme, qui s'apelloit Victoire, qu'étant âgée de 80 ans, les dents & les cheveux qu'elle avoit perdus, luy revinrent.

Plusieurs personnes ont lû, aussi-bien que moy, une Gazette de Hollande publiée environ le mois de Decembre 1688. dans laquelle le Gazetier parloit, comme d'une chose extraordinaire en nôtre siecle, de la mort d'un homme qui avoit vécu 130 ans: Un Medecin de nos jours assûre dans ses Ouvrages

qu'il a traité un homme, qui eſt mort âgé de 150 ans. Je pourrois groſſir ce Chapitre de beaucoup d'autres, dont la vie a été fort longue. Je les trouve au premier Livre des Officines de Textor, au Chapitre qui a pour titre, *Qui diu vixerunt* : mais je m'en abſtiens pour n'être point trop long; j'y renvoye le curieux Lecteur : il me ſuffit d'avoir montré que l'on peut vivre long-tems, ce que je m'étois propoſé. Il faut voir dans le Chapitre ſuivant par quoy l'on vit.

Lucien a auſſi fait un Catalogue de ceux qui ont long-tems vécu.



CHAPITRE III.

Que les corps vivans ne vivent pas par eux-mêmes, mais par quelque chose de spirituel, qui est leur ame.

QUelque rêveurs de Philosophes ont voulu que le monde étoit un animal, & qu'il vivoit en son tout, & en ses parties, ainsi selon eux la terre, les pierres, les marbres, les metaux, &c. sont animez & vivants. Si cette opinion est véritable, le monde est un miserable animal, les uns le déchirent de tous côtez, en labourant la terre : les autres creusent jusques dans ses entrailles, pour en tirer l'eau, la marne, les pierres & les metaux. Quand cette opinion ridicule ; que les plus grossiers

groſſiers des hommes mêmes ne croyent pas, ſeroit admiſe, il faudroit toûjours en revenir là, que de tous les corps vivans, il n'y en a pas un qui vive par luy-même. Si le monde étoit un animal, il vivroit parce qu'il ſeroit animé, & il ſeroit animé, parce qu'il auroit une ame; ce qui n'eſt point: ou bien il faudroit dire, que le corps de cet animal ſeroit vivant & animé, ſans avoir une ame, ce qui ſeroit impertinent & contradictoire; il eſt autant de l'eſſence de l'animal, pour être animal, d'avoir une ame, qu'il eſt de l'eſſence de l'homme, pour être homme, d'être raiſonnable. Si les corps inanimez étoient vivans, ils vivroient ou à cauſe qu'ils ſont corps, ou à cauſe de la matiere dont ils ſont compoſez, ou à cauſe de leur

forme corporelle, & ils donneroient des marques de leur vie par le mouvement. Or je dis qu'ils ne peuvent pas vivre par aucune de ces raisons. Ils ne vivent pas parce qu'ils sont corps : si cette raison avoit lieu, tout corps devroit vivre par luy-même; personne pourtant n'admet à l'heure qu'il est, que les marbres, qui sont corps, vivent; & s'il s'en trouvoit un seul qui vécut, par la raison qu'il seroit corps, on auroit lieu de demander, vû la grande quantité de corps qu'il y a dans l'Univers, ausquels on n'attribuë point la vie, pourquoy celuy-là vivroit, & les autres, non. Ils ne vivent pas à cause de la matiere dont ils sont composez : la matiere est un assemblage d'élemens unis ensemble, où la terre domine pour l'ordinaire

avec l'eau qui en lie les parties : or tous ces élemens, à cause de leurs qualitez, repugnent à la vie, qui demande une humidité jointe à une chaleur temperée : le feu est trop chaud & trop sec, l'air semble mieux disposé, & plus propre pour la vie; cependant on ne voit pas qu'il la donne : & s'il ne l'a pas luy-même, comment la pourroit-il donner à une matiere plus grossiere, & moins propre à la vie que luy? L'eau qui lie les parties de la terre, pour en faire un corps, a trop de froideur avec son humidité. De tous les élemens, la terre, à cause de ses qualitez, est la plus éloignée de la vie; elle a la froideur & la sécheresse, qui sont les semences & les causes de la mort; elle a la pesanteur, par laquelle elle a le mouvement naturel, pour ten-

dre au centre des choſes peſantes: mais cette peſanteur repugne extrémement au mouvement qui marque la vie. Outre cela, elle a l'opacité & la tenebroſité qui la rendent, ſelon l'Ecriture, la region de l'ombre de la mort. Les corps ne vivent pas non plus par leur forme corporelle. Dieu avoit formé le corps de l'homme, du limon de la terre, avant qu'il fut vivant, pour le faire vivre; il mit en luy un ſouffle de vie, c'eſt à dire, qu'il crea en luy ſon ame, & dés le moment il fut animé & vivant. Si les corps vivoient au moyen de leur forme corporelle, ils devroient encor vivre aprés qu'ils ne vivent plus, vû que ces formes ſubſiſtent dans les plantes, dans les animaux, & dans l'homme, aprés qu'ils ſont morts. Les corps inanimez par

la mort, ne donnent aucune marque de vie par le mouvement ; ils n'ont que le mouvement naturel, par lequel ils tendent en bas, & ce mouvement qui reste aprés la mort, n'est nullement vital. Si donc tous les corps inanimez ne vivent pas, si ceux qui vivent ne vivent pas à cause qu'ils sont corps, ni à cause de la matiere qui les compose, ni à cause de leur forme corporelle, c'est une necessité de dire qu'ils vivent à cause de quelqu'autre chose, & ce quelqu'autre chose, c'est ce que nous apellons ame ; & c'est ce qui donne aux plantes le mouvement par lequel elles croissent & se multiplient, & aux animaux, le mouvement progressif par lequel ils vont où l'apetit les porte, outre celuy d'accroissement & de multiplication.

C'eſt une choſe familiere aux Philoſophes, aux Medecins, & aux Peres de l'Egliſe même, de nommer le corps l'inſtrument de l'ame; ils ont raiſon, il l'eſt en effet. Cette dénomination me fournit encor une raiſon, pour confirmer que les corps ne vivent point par eux-mêmes. Voyez un inſtrument dans la boutique d'un Artiſan, il eſt ſans mouvement; & ſi l'ouvrier qui l'a deſtiné pour certains uſages, à quoy il l'employe, ne le remuë, il demeure en une place, ſans mouvement; & lors qu'il eſt uſé, inutile, & qu'il ne peut plus ſervir, il le laiſſe abſolument ſans aucun uſage. Le corps eſt l'inſtrument de l'ame, il ne peut ſe remuer que par ſon moyen; elle l'employe à ſes fonctions; elle s'en ſert à ſes uſages; & quand pour être

Corps organiſé, c'eſt à dire inſtrumenté, ou plein d'inſtrumens.

ufé, il n'eft propre à rien, elle le laiffe fans mouvement, & fans vie, & elle l'abandonne à la pourriture. Ce que nous venons de dire fait affez voir que fi les corps vivans ont la vie, ils ne l'ont pas d'eux-mêmes, & qu'ils la tiennent d'une autre chofe, que nous avons nommé ame: mais nous ne fommes pas encor arrivez à nôtre but, qui eft de montrer que le corps vit par quelque chofe de fpirituel; pour cela il eft à propos de faire voir que l'ame eft fpirituelle non feulement dans l'homme, mais que même dans les animaux & dans les plantes, ce qui les anime eft en quelque façon fpirituel.

Le mouvement eft la marque de la vie, nous l'avons dit. Les corps pour la pefanteur de la matiere dont

ils ſont compoſez, ſont mal propres pour le mouvement; les ſubſtances ſpirituelles au contraire y ſont fort propres pour leur legereté. Ainſi plus une ame eſt dégagée de toute materialité, plus la vie qu'elle communique à ſon corps, eſt excellente, & plus elle a de facilité & de diſpoſition à le mouvoir. L'ame des plantes, quoy qu'un peu ſpirituelle, ce qui fait qu'on ne la voit point quand elle expire, eſt fort embroüillée dans la matiere; pour cela elle ne donne aucun mouvement, que celuy de l'accroiſſement. Celle des animaux a moins de materialité; elle n'en eſt pourtant pas tout à fait dégagée, & pour cela elle cauſe en eux un mouvement plus parfait, qui eſt le local: mais tant celle des plantes, que celle des animaux ſans rai-

ſon, pour n'être pas dématerialiſées, ne peuvent ſubſiſter vivantes hors le corps qu'elles animent. On ne peut pas aſſûrer que les ames des plantes & des animaux ſans raiſon ſoient ſpirituelles, vû qu'elles viennent de ſemences qui ſont materielles, & qu'elles meurent avec le corps: on peut dire neanmoins que dans ces ſemences il ſe trouve un grand amas d'eſprits, qui étant un peu dévelopez de leur matiere, deviennent les ames des individus, dont elles ſont partie; qu'étant ames & eſprits, quoy qu'avec beaucoup de materialité, elles ſont legeres & agiles; & pour leur legereté & agilité, elles ſont capables de ſurmonter la peſanteur du corps qu'elles animent, & de luy donner le mouvement d'accroiſſement, ſi elles ſont plantes; &

le progreſſif, ou local, joint à celuy de l'accroiſſement, ſi elles ſont animaux, & de faire en leur corps les fonctions qui ſont de la nature vegetative, ou de la ſenſitive. Quant à l'ame de l'homme, elle a embaraſſé tous les Philoſophes anciens qui n'ont point connu nos Myſteres; ils en ont parlé differemment, & l'ignorance où ils étoient de ſa nature, leur a fait dire mille choſes impertinentes. Je ſortirois de la reſolution que j'ay priſe, d'être bref & ſuccint, ſi je voulois m'amuſer à décrire leurs differentes opinions ſur cette matiere; ce qui me ſemble digne de remarque en cette occaſion, c'eſt qu'encor qu'ils cruſſent qu'elle étoit de quelque matiere, ils ſont comme convenus en cela, que cette matiere étoit tenuë, ſubtile &

déliée, comme de l'air ou du feu, ce qui montre le penchant qu'ils ont eu à l'aprocher de la ſpiritualité. Le Philoſophe pleureux (j'entens parler d'Heraclite) m'a contenté plus que les autres, lors qu'il a avoüé ingenûment, au raport de Diogene Laerce qui a écrit ſa vie, que ſa nature ne pouvoit être découverte, qu'elle avoit des raiſons profondes & cachées; & que quelques voyages que l'on fit pour s'en informer, elle ſeroit toûjours inconnuë.

Dicitur & id de anima ſenſiſſe natura, nunquam illam reperiri poſſe quantalibet quis via conficiat ſpatia adeo profundam ejus eſſe rationem. Diogen. Laerce in vita Heracliti.

Ce qui a donné tant de peine à l'ancienne Philoſophie, graces à Dieu, ne nous en donne plus; nous ſçavons, par le moyen de nôtre foy, qu'elle eſt purement ſpirituelle, & que pour cette raiſon elle peut ſubſiſter hors de ſon corps; ce qui n'arrive point ni à celle des plantes, ni

à celle des brutes. Quoique nous ayons dit que l'ame de l'homme eſt purement ſpirituelle, c'eſt à dire, qu'elle eſt ſans mélange de materialité, elle n'a pas pour cela toute la ſpiritualité des eſprits, le dernier du neuviéme ordre des Anges en a plus qu'elle : celuy-cy, qui eſt le premier en montant, en a moins que le ſecond qui le ſuit immédiatement ; le troiſiéme devance ces deux icy ; le quatriéme a une meilleure part à cette pureté ſpirituelle : mais il le cede au cinquiéme, comme le cinquiéme fait au ſixiéme, & ainſi de ſuite; cela va toûjours en augmentant de degré en degré juſqu'au premier des Seraphims ; il n'y en a pas deux de ſemblables, ſelon ſaint Thomas, & chacun encherit ſur celuy qui eſt au deſſous de luy. Ces bienhûreux

eſprits, qui ſont preſque infinis en nombre, ſont diſtinguez l'un de l'autre par ces differens degrez de pureté; & c'eſt ce qui a fait penſer à ce ſaint Docteur, que dans la nature Angelique, chaque ſingulier conſtituë une eſpece à part; & plus ces degrez de perfection ſont haut élevez dans la ſpiritualité, plus ces ſublimes intelligences ſont avantagez des dons & des prérogatives de la vie, parce qu'ils ſont plus proche de la ſource des eſprits & de la vie, qui eſt Dieu.

Cela poſé, quelle penſée devons-nous avoir de ce premier des Etres, il ne voit rien au deſſus de luy, ſon être illimité eſt au comble & au féte de la plus haute élevation ſpirituelle? il eſt ſouverainement ſureminemment, & par excellence eſprit. *Deus Spiritus eſt:* Il a la plenitude de l'être, Joan. 4.

de la ſpiritualité & de la vie : & il eſt, pour parler comme les Theologiens, un acte trés-pur, qui exclud infiniment toute potentialité; c'eſt à dire, que Dieu qui eſt trés-ſimple, eſt une perfection infinie, infiniment éloignée de toute imperfection : en un mot, il eſt l'actualité de l'être, s'il eſt permis de parler ainſi, & il eſt la ſource, le principe, & le centre des eſprits. Si la vie eſt dans ce qui s'écoule du principe, y a-t-il apparence qu'elle ne ſoit pas dans le principe? Si la vie ſe trouve dans l'effet, ſe peut-il faire que la cauſe de cet effet en ſoit privée ? Si la vie ſe rencontre dans le ruiſſeau, qui pourra croire que la ſource de ce ruiſſeau en ſoit dépourvûë ? Si le Createur donne la vie à tout ce qu'il a créé de vivant, peut-on raiſonna-

blement penſer que contre la maxime, il donne à ſes creatures ce qu'il n'a pas pour luy-même ? Si une partie des choſes naturelles eſt vivante, l'Auteur de la Nature ſera-t-il de pire condition que cette partie ? Si le mouvement eſt un ſigne de vie en tout ce qui vit, celuy qui donne le mouvement à toutes les choſes vivantes, ſans le recevoir d'aucune, ſera-t-il ſans vie & ſans mouvement ? Je veux dire ſans certaines operations, comme d'entendre & de vouloir, leſquelles pour parler comme ſaint Thomas, ſont des mouvemens d'un Etre parfait, qui exiſte en acte, qui ne ſont point meſſeantes à une nature auſſi excellente que la Divine, & qui ſont ſa joye & ſes délices. Cela eſt de tout point impoſſible, & il eſt certain d'une cer-

Spiritus Creator movet ſe nec per tempus, nec per locum. Auguſtin.

S. Thom. 1. p. q. 9. a. 1. 1m. ф 18. 3. 1m.

titude immanquable, que Dieu a la vie : mais s'il eſt vray, comme on n'en peut pas douter qu'il ait la vie, il faut neceſſairement que comme ſon Etre eſt infiniment au deſſus de tous les êtres, cette vie pour y répondre ſurpaſſe de tout point ce qu'on peut s'imaginer de plus excellent ; il faut dire que c'eſt un ocean, un abîme infini de vie qu'il eſt impoſſible de meſurer : mais d'une vie infiniment délicieuſe, infiniment glorieuſe, infiniment parfaite. Ce Dieu a une plenitude & une redondance de vie, qui ſe répand à gros torrens ſur les Citoyens du Ciel, & cauſe en eux une yvreſſe de contentemens ineffables. Cette vie par eſſence, cette premiere cauſe de vie fait auſſi découler ſes influences juſques ſur la terre, & elle y fait vivre tout ce qui vit icy-bas.

Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ & torrente voluptatis tuæ potabis eos. Pſalm. 35.

Re-

Reprenons un peu ce que nous venons de dire ; les corps inanimez ſont ſans vie ; les corps des plantes, des brutes & des hommes ne vivent point par eux-mêmes : les ames des plantes & des brutes qui ſont materiellement ſpirituelles, aprés avoir vivifié leurs corps quelque tems, meurent avec eux, & cela fait voir que la mort vient au côté de la matiere. Quand l'ame de l'homme ne peut plus compatir avec les indiſpoſitions de ſon corps, elle le laiſſe ſans vie, & elle vit ſeule ſeparée de luy; elle ne meurt pas ainſi que l'ame des plantes & des brutes, parce qu'elle eſt ſans matiere : les Anges vivent d'une vie plus noble qu'elle, parce qu'ils ſont plus purs dans le genre des eſprits, & Dieu, qui eſt la pureté même, eſt la vie par eſſence, &

cela fait voir que la vie vient de quelque chose de spirituel. O homme qui lis cecy, qui que tu sois, voila une belle leçon pour toy ! Si tu aime la vie, prens garde que la mort vient du côté de la matiere : ne rampe pas comme un vil animal sur la terre, retire ton affection des choses materielles. La vie vient du côté du spirituel, éleve-toy à ton Dieu, la source & le principe des esprits & de la vie : tens à luy de tous les mouvemens de l'ame qui t'a donnée, que ta conversation soit toûjours dans les Cieux; contemple cette divine source de vie; applique-toy à le connoître; épuise tout ce que tu as de force dans la volonté à l'aimer, & tu pourras attirer de cette divine source des influences de vie, non seulement pour la vie naturelle, mais même

pour celle de la grace, & pour celle de la gloire. Cecy soit dit en passant pour le moral.

Concluons maintenant, & disons qu'il est constant par ce que nous venons de dire, que c'est par l'ame que le corps est vivant, & qu'afin qu'il vive long-tems icy-bas, il est necessaire de la retenir long-tems formellement unie à ce corps; que pour la retenir long-tems, il est besoin de connoître les dispositions qu'elle demande pour demeurer dans l'union, & pour animer, & les luy procurer autant qu'il est possible. Il faut de plus connoître un certain humide spiritueux, onctueux, plein d'une chaleur vitale, qu'elle aime, auquel elle s'attache, & qui l'attache elle-même à son corps, & par le moyen duquel elle fait en luy tout

ce qu'elle doit faire pour animer. La continuation de la vie, dit Ariſtote, dépend de cette humeur pleine de chaleur. *Vita eſt permanentia humidi in calido.* Je nomme cette chaleur humoreuſe, ou cette humeur chaloureuſe, ſubſtance moyenne, ou humide conjoignant, pour les raiſons que nous expliquerons cy-aprés. Nous parlerons premierement de ces diſpoſitions, enſuite nous parlerons de cette ſubſtance : mais voyons auparavant comme l'ame anime les parties ſolides & groſſieres, par le moyen des ſubtiles & tenuës.



CHAPITRE IV.

Que l'ame anime les parties ſolides & großieres du corps par le moyen des ſubtiles & tenuës.

SI entre les Philoſophes anciens il y a eu un ſi grand partage d'opinions touchant la nature de l'ame, ainſi que nous l'avons dit au Chapitre précedent, ceux d'entr'eux qui ont crû ſon immaterialité & ſa ſubſiſtance avant le corps, n'ont été guére moins partagez en ſentimens, touchant la maniere dont elle s'unit à luy, pour faire un tout phyſique, & leur créance a cauſé leur partage. Ils voyoient une grande diſtance entre ces deux parties de l'homme, la ſpiritualité de l'une, & la materialité

de l'autre leur faiſoit de la difficulté ; ils ne pouvoient concevoir que des choſes ſi éloignées puſſent s'unir, ſi une nature moyenne, c'eſt-à-dire, qui tint de l'une & de l'autre, & qui eut quelque choſe du ſpirituel & du corporel, devenuë mediatrice de ces deux extrémes, n'intervenoit, pour les concilier & pour en ménager l'union. Platon & ceux de ſa ſecte enſeignoient, que l'ame qui avoit été créée dés le commencement avec la connoiſſance des ſciences, libre & ſeparée de toute matiere, ſe plaiſoit en cet état de vie, & qu'elle avoit en horreur de s'allier avec le corps, comme étant une choſe indigne de ſa nobleſſe ; que neanmoins pour expier certaines offenſes dans leſquelles elle étoit tombée depuis ſa création, elle étoit contrainte contre

ſon inclination, d'entrer dans un corps dans lequel elle étoit enfermée, ainſi qu'un priſonnier dans une priſon, & d'habiter malgré elle dans ce bas étage du monde; qu'à cet effet elle étoit premierement revêtuë d'un habit éclatant, incorruptible & ſemblable à un aſtre, qu'elle ne quittoit jamais: A ce premier vêtement ils en adjoûtoient un autre moins précieux composé de la portion la plus tenuë des Elemens, & ils diſoient qu'étant ainſi acoûtrée, ces habillemens étoient comme des liens, qui l'attachent à ſon corps; d'autres vouloient que cette union fut ménagée par la lumiere, qu'ils diſoient être un corps de la nature de la quinte-eſſence: l'ame des plantes, ſelon eux, s'uniſſoit par le moyen de la lumiere du Ciel étoillé: celle des bêtes par S. Thom. 1. p. q. 76. art. 7.

la lumiere du Ciel cryſtalin ; & celle de l'homme par la lumiere du Ciel empirée. Ces rêveries philoſophiques ſont rejettées, l'ame n'eſt point créée avant le corps, ni hors du corps : Dieu n'en fait point à deux fois, ſa création & ſon infuſion dans la matiere ne ſont qu'une même choſe, ſelon S. Auguſtin. *Deus infundendo creat & creando infundit*, dit ce Pere. Le Docteur Angelique, qui eſt de ſon ſentiment, ſe raille avec raiſon de ceux qui ont une opinion contraire, & la traite de ridicule ; la lumiere n'eſt point un corps, & la quinte-eſſence qui eſt une ſubſtance au deſſus des Elemens, n'entre point, ſelon luy, dans la compoſition des choſes par elle-même, parce qu'elle eſt inalterable ; mais par ſa vertu ſeulement : qu'il ſuffit que l'ame ſoit

faite pour le corps, & le corps pour l'ame; que celle-cy ſoit la forme, & celuy-là ſa matiere : que l'une, je veux dire l'ame, veüille perfectionner en animant, & que l'autre aſpire à la perfection de l'animation; & enfin que tous les deux, par une inclination mutuelle qui leur vient de la nature même, conſpirent à s'unir, & à demeurer unis auſſi long-tems qu'ils le peuvent. J'avouë qu'entre les parties ſolides & groſſieres du corps & l'ame, il eſt beſoin, ce ſemble, d'un milieu qui les uniſſe : mais eſt-il croyable que Dieu n'ait pas pourvû à cela? Ce ſeroit luy faire injure que de le croire. Pourra-t-on bien penſer que ſa Providence qui a Sap. 11. 10.
fait tout avec poids, nombre & meſure, qui diſpoſe toutes choſes avec for- Sap. 7.
ce, mais pourtant avec ſuavité, luy ait

manqué en cette rencontre? Cela ne ſe peut pas dire, & ſi l'on conſidere, ſi l'on examine la choſe avec attention, on verra que tout de même qu'entre les êtres créez depuis le plus bas & le plus imparfait juſqu'au plus haut & au plus parfait, tous les eſpaces de l'être ſont remplies de degré en degré, en ſorte qu'il n'y a entr'eux aucune diſtance vuide: de même la nature n'anime point *per ſaltum*: je veux dire, que depuis les parties ſolides & groſſieres du corps materiel juſqu'à l'ame ſpirituelle, il ſe rencontre pluſieurs ſubſtances, qui encheriſſans l'une ſur l'autre en ſubtilité, viennent enfin aboutir & finir à l'ame, qui eſt tout à fait ſpirituelle. Le corps fait de terre eſt la baze & le fondement de tout l'édifice corporel, enſuite viennent les hu-

meurs moins groſſieres que le corps, dont la mélancolie a plus de raport avec la terre; la pituite ſymboliſe avec l'eau; le ſang a quelque choſe d'aëré; la bile pour ſa chaleur eſt comparée au feu. Aprés les humeurs qui ont moins de groſſiereté que la matiere terreſtre, ſe preſentent les eſprits qui ont plus de convenance avec l'ame; le moins ſubtil eſt celuy que l'on nomme naturel; le vital eſt plus délié que luy; l'animal ſurpaſſe les deux autres en ſubtilité & en tenuité : je penſe que s'il en avoit un peu davantage, il deviendroit tout à fait ſpirituel; ou pour dire quelque choſe de mieux, qu'il ſe diſſiperoit entierement : auſſi c'eſt à luy, pour le raport qu'il a avec l'ame, qu'elle s'unit : mais elle s'unit aux autres parties par ſon

moyen. Voila le milieu, & il n'eſt nommé animal, que parce que c'eſt par luy que l'ame commence à animer & à faire les fonctions animales. C'eſt par ces humeurs & par ces eſprits, que le corps eſt diſpoſé à l'animation ; & parce que les unes & les autres ne ſont point étrangeres au corps : mais qu'elles en font partie ; on peut dire que ces parties, ſelon le ſaint Docteur, ſont des diſpoſitions, ou pour mieux dire, des parties diſpoſantes, qui déterminent l'ame à animer ce qu'il y a de plus groſſier dans l'homme, & à demeurer unie avec la matiere de ſon corps.

CHAPITRE V.

Des dispositions que l'ame desire dans la matiere de son corps pour l'animer.

IL est certain par ce que nous avons dit cy-dessus, que tout ce qui vit est animé, & que ce qui est animé a une ame, autrement il ne seroit point animé. Cette proposition est évidente par elle-même, de cette premiere proposition j'en tire une autre qui n'est pas moins certaine; sçavoir, qu'il y a autant d'ames qu'il y a d'individus animez dans chaque espece. Cela posé, je dis que l'ame qui anime, n'auroit jamais animé le corps qu'elle anime; que cette forme ne seroit jamais venuë s'unir à sa matiere, informer, achever un com-

posé, & le rendre parfait, si auparavant elle n'avoit trouvé dans cette matiere les dispositions qu'elle desire pour animer. C'est pour cela que les Philosophes disent, que lors qu'une matiere a la derniere disposition pour la forme, alors la forme s'y trouve, & qu'elle est tirée de la puissance de la matiere pour faire un tout complet: ils en exceptent l'ame de l'homme. Je dis de plus, qu'une matiere a beau avoir les dispositions pour être animée, que cependant elle ne peut jamais être animée que d'une ame de l'espece pour laquelle elle a les dispositions. Ainsi l'ame d'un Chéne ne peut pas animer la matiere d'un Noyer; elle ne peut pas animer la matiere d'un Figuier; elle ne peut pas animer la matiere d'un Amandier; elle ne peut pas animer la matie-

re d'un Olivier ; elle ne peut pas animer la matiere d'un Poirier, d'un Pommier, &c. elle ne peut animer que le corps & la matiere d'un Chéne : ce seroit une chose surprenante, & qui paroîtroit même contradictoire ; & on peut dire que la nature se démentiroit elle-même, si l'ame d'un Chéne donnoit à l'Arbre qu'elle animeroit, les accidens, l'exterieur & l'apparence d'un Noyer, d'un Figuier, d'un Amandier, d'un Olivier, d'un Poirier ou d'un Pommier, &c. Cela ne se peut pas concevoir, de même dans les animaux l'ame d'un homme ne peut pas animer le corps d'un Cheval ; elle ne peut pas animer le corps d'un Bœuf; elle ne peut pas animer le corps d'un Lion ; elle ne peut pas animer le corps d'un Ane, &c. elle ne trouve-

roit pas dans ces corps les diſpoſitions qu'elle y deſire ; elle n'y trouveroit cet excellent temperament qu'elle demande pour s'y loger;elle n'y trouveroit pas des organes propres pour y exercer les fonctions qui ſont de ſa nature, & qui ne conviennent point aux animaux ſans raiſon; elle ne peut animer que le corps d'un homme. Ainſi par tout ce que deſſus il eſt trés-évident, que ſi la matiere n'a du raport avec ſa forme pour en être informée ; ſi le corps n'a du raport avec ſon ame par les diſpoſitions qu'elle demande pour animer, ils ne s'aſſembleront jamais.

J'adjoûte à ce que deſſus, que ce qui peut introduire dans la matiere les diſpoſitions neceſſaires, afin qu'elle ſoit animée, ce ne peut être qu'une ame ſemblable à celle qui doit

doit animer, & dont cette matiere a été produite. Cela ſe peut prouver par induction, en parcourant toutes les eſpeces parfaites, je veux dire qui ne s'engendrent point de corruption. Le Chéne par exemple ne ſeroit jamais devenu Chéne, ſi l'ame d'un autre Chéne n'avoit auparavant diſpoſé la matiere ſpiritueuſe du Gland à devenir l'ame d'un Chéne pour perpetuer l'eſpece. La ſemence du Cheval ne ſeroit jamais devenuë un autre Cheval, ſi l'ame du Cheval n'avoit travaillé ſur la matiere de cette ſemence, pour introduire dans cette matiere les diſpoſitions dont elle a beſoin pour devenir un jour un autre Cheval. La ſemence de l'homme ne ſeroit jamais un autre homme, ſi l'ame de l'homme dont elle eſt



ſemence, n'avoit agi ſur cette matiere pour y mettre les diſpoſitions neceſſaires pour recevoir un jour l'ame d'un homme, & pour devenir un autre homme, &c. Il faut donc neceſſairement que la matiere ait de la correſpondance avec la forme dont elle ſera animée, pour en être animée, autrement il n'y aura jamais d'union entr'elles.

J'adjoûte encor que l'homme, pour éclairé qu'il ſoit, ne peut pas connoître quelles ſont les diſpoſitions que demandent ces ames, dans la matiere qu'elles doivent un jour animer, par ces ames mêmes. L'homme ne connoit que par le moyen des ſens, elles ſont au deſſus des ſens : or s'il ne peut pas connoître ces ames par elles-mêmes, parce qu'elles ne tombent point ſous

les ſens, comment pourra-t-il connoître ces diſpoſitions, dont nous parlons, qui ſemblent plus éloignées ? Je dis pourtant que l'homme peut aucunement connoître les diſpoſitions que demandent ces ames, par ces diſpoſitions mêmes, quand elles ſont devenuës ſenſibles dans la matiere, dans laquelle elles ont été introduites.

Il ne ſera pas hors de propos de remarquer icy, comme cette matiere ainſi diſpoſée, eſt chere à la nature, & à l'ame de la plante ou de l'animal, comme elle la conſidere comme une production qui luy eſt précieuſe, & pour laquelle elle a beaucoup travaillé, & en cela je trouve onze choſes dignes de conſideration.

1. Dieu ayant créé au commen-

cement du monde tous les êtres vivans, plantes & animaux, pour marquer le domaine qu'il avoit ſur eux, il leur fit commandement de croître, de multiplier, & de remplir la terre. La force de ce commandement a toûjours paru depuis par l'obeïſſance, il eſt gravé au fond de l'ame de chaque individu de la nature, & il a fait en eux une impreſſion qui ne finira qu'avec le dernier des ſiecles. En execution de ce commandement, à peine les creatures animées ontelles atteint le terme de leur accroiſſement, qu'elles travaillent à la multiplication, & qu'elles preparent une matiere qui eſt deſtinée pour cela. A cette matiere l'ame applique ſa vertu d'engendrer ſon ſemblable, & elle luy imprime

ſon image pour devenir un jour un autre individu de même eſpece qu'elle.

2. Cette matiere ainſi diſpoſée vient dans les plantes à l'extrémité des branches, & cela fait voir que c'eſt la plus pure & la plus ſubtile portion de la matiere de la plante, & comme ſon preſſis, ou ſa quinteeſſence, qui contient virtuellement & en puiſſance une plante ſemblable à celle dont elle eſt produite. Cette matiere paſſe encor par le conduit d'une petite queuë, afin qu'en paſſant elle ſoit plus épurée.

3. La troiſiéme choſe que je trouve digne de conſideration, c'eſt qu'il ſemble que la nature ait peur que cette production ſoit perduë : c'eſt pour cela qu'on remarque qu'elle a tant de précaution

pour la conſerver ; icy elle l'enveloppe dans des membranes ; là dans de dures écorces : en cet endroit elle l'enferme dans des noyaux auſſi durs & auſſi ſolides que des pierres, & ſi bien fermez, qu'on a de la peine à les ouvrir ; & dans les animaux cette matiere eſt renfermée & reſſerrée dans une partie deſtinée par la nature à cet uſage, afin que par la chaleur de cette partie, elle y ſoit mieux elaborée & mieux conſervée.

4. Pour l'ordinaire ces ſemences ſont d'un ſi grand goût, qu'il paroît que la nature leur en a donné aſſez pour en diſtribuer à toute la plante, ou à l'animal qu'elles produiront dans la ſuite, & afin que ce goût étant temperé dans toute la plante, ou l'animal qu'el-

les produiront, ſoit quelque choſe d'agreable & de delicieux à l'homme pour lequel il eſt fait, & pour lequel il ſeroit deſagreable, ſi elles le communiquoient tout entier & ſans temperament.

5. Dans ces ſemences je diſtingue deux choſes, ſçavoir ce qui eſt germe, & ce qui ne l'eſt point. Saint Auguſtin au Livre *de Geneſi ad litteram*, Chapitre 5. dit que les ſemences ou graines contiennent avec diſtinction même de parties, quoique trés-ſubtiles, tout ce qu'elles doivent produire, développer, & faire voir avec plus d'étenduë & plus de perfection dans la ſuite du tems. J'ay une forte inclination à penſer, comme S. Auguſtin, & je croy que dans le germe il y a quelque choſe d'imperceptible à la vûë,

& que l'on pourroit peut-être découvrir par le secours d'un microscope, qui a toute la figure de la plante ou de l'animal qui doit être produit. Je desirerois que les curieux remarquassent cecy, & fussent excitez par ce que je dis à faire à l'imitation de Messieurs Hartsoeker & Malpighi des observations sur ces semences, afin de tâcher à découvrir les moyens secrets & cachez, dont la nature se sert, pour parvenir à ses fins. Ce germe figuré, dans lequel est enfermé un esprit etheré, prend vie, & ce qui n'est point germe dans la semence sert de nourriture à ce vivant, plante, ou animal. Sa vie est extrémement foible en son commencement, & dans sa grande foiblesse elle seroit bien-tôt éteinte, si elle ne trou-

voit pas le ſecours de cette nourriture, parfaitement appropriée & aſſimilée, pour la ſoûtenir. Sans cela il eſt certain qu'elle n'arriveroit jamais à la perfection à laquelle la nature la deſtine, elle demeureroit en chemin, en cela la providence de la nature eſt digne d'admiration.

6. Ces ſemences étant miſes en terre, ou dans leurs matrices propres, elles s'y diſſoudent pour la plûpart, & l'humide de cette diſſolution eſt l'humeur premierement engendré, duquel dans la ſuite toute la plante ou l'animal, qui eſt produit, prend ſa nourriture. Cette diſſolution, dans les ſemences des vegetables, eſt commencée, avancée & achevée par l'humidité de la terre; elles en ſont abrevées, dé-

trempées & humectées ; & cette humectation cause deux choses. 1°. La membrane, qui éveloppe ces semences, se débilite & s'affoiblit. 2°. Le germe de la semence se grossit & se fortifie, & parce que dans ce germe il se trouve deux choses fort dignes de consideration. La premiere, qu'il y a en luy une vertu elastique ou de ressort ; & la seconde, qu'étant rempli d'esprits, il tient beaucoup de la nature de l'air, & qu'il a avec luy beaucoup de rapport & de sympathie, il arrive deux choses notables. 1°. A mesure que cette membrane se débilite & s'affoiblit, & que ce germe se fortifie, & prend vie, il presse peu à peu cette membrane, & la rompt enfin par sa vertu elastique ou de ressort.

2°. Parce que ce germe eſt ſpiritueux, & de la nature de l'air il en eſt attiré, il le cherche, & ſe porte à luy, ce qui fait qu'en quelque ſituation que la ſemence ſe trouve dans la terre, la nature aërée & ſpiritueuſe de ſon germe, attiré par l'air, jointe à la vertu elaſtique ou de reſſort qui eſt en luy, fait qu'il ſe tourne toûjours du côté de l'air, qu'il y pouſſe la tige de la plante qu'il produit, & cela ne manque jamais d'arriver.

7. Dans ces ſemences ainſi diſſoutes compatiſſent deux choſes, ſçavoir une humeur ſpiritueuſe, ou un eſprit humide avec une chaleur conſiderable. Ces ſemences ayant été reçûës dans leurs matrices propres avec l'eſprit qu'elles contiennent, excitées par la chaleur de ce

lieu, par leur propre chaleur, & par celle du Soleil, le Pere des generations, qui par les esprits qu'il répand par tout l'Univers, a une grande convenance avec l'esprit de ces semences, deviennent des individus semblables en espece à ceux dont elles sont provenuës; ils s'augmentent, se perfectionnent, & paroissent quelque tems aprés pourvûës de tout ce qui leur faut pour être telles plantes ou tels animaux; s'ils sont plantes, aussi-tôt qu'ils sont formez, ils poussent leurs tiges au Ciel, vers lequel ils élevent leurs petites branches, comme autant de bras, pour l'invoquer, & luy demander la continuation de ses influences.

8. C'est ainsi que ce qui n'étoit qu'en puissance, est reduit en acte,

& que ce qui étoit occulte, devient manifeste. Cet esprit caché dans cette matiere seminale, dans laquelle l'ame du pere, j'entens la plante ou l'animal qui la produit, avoit imprimé son idée, son caractere, son sceau, son cachet, son signacle, son image, comme il vous plaira, ayant conservé cette idée, &c. se développe, s'étend & fait paroître une plante, ou un animal, tel que celuy dont elle tire son origine. Cet esprit dans tout autre corps que celuy de l'homme devient l'ame du composé, dont étant devenu l'œconome, il y gouverne & donne le mouvement & l'accroissement; enfin il opere dans ce petit monde, comme le Soleil fait dans le grand monde.

9. Tant que dure ce premier

humide, avec les dispositions qu'il a reçû de son origine (je les suppose bonnes) autant pour l'ordinaire subsiste la plante ou l'animal qui en a été produit. L'ame s'y unit, & s'y attache aussi long-tems; elle s'en sert pour faire ses fonctions; elle donne l'accroissement; elle fructifie; & enfin elle ne se separe du corps qu'elle anime, que lorsque les dispositions de la premiere conformation étant tout à fait consommées par l'écoulement de la substance de la plante ou de l'animal, & par le mélange de l'humide étranger qu'elle attire pour nourrir & pour donner l'accroissement à son individu, il faut enfin qu'elle s'en separe.

10. Il faut encor remarquer que cette premiere matiere seminale,

outre qu'elle eſt fort humide & fort chaude, elle eſt encor aſſimilante, fermentante, transformante & coagulante : & que par ces qualitez l'ame aſſimile, fermente, transforme, & coagule la nourriture qu'elle tire de la terre, pour la faire paſſer en la nature de la plante ou de l'animal, l'animer enſuite comme le reſte, donner l'accroiſſement, & preparer de nouvelle matiere ſeminale, afin de faire ſubſiſter par ce moyen l'eſpece, & la faire paſſer dans les tems & les ſiecles ſuivans, par la ſucceſſion des individus qui en proviendront.

11. Cette matiere ainſi diſpoſée paſſe toute entiere dans la plante ou l'animal qui en eſt produit, avec ſes qualitez d'humidité & de chaleur : l'eſprit qui eſt en elle devient

l'ame de l'individu, agit en luy, opere, nourrit, donne l'accroiſſement, & fait tout ce que la nature demande pour de nouvelles generations, ainſi que nous l'avons déja dit; mais il ne fait point aſſez pour faire toûjours ſubſiſter l'individu dont il eſt la principale partie; il attire à la verité quantité de ſuc pour nourrir, & pour le ſubſtituer au lieu de celuy qui eſt conſommé, & qui tranſpire par les pores par un continuel écoulement; mais le ſubſtitué ne vaut point ce qu'a valu celuy qui s'eſt écoulé. L'humeur conjoignante & radicale s'affoiblit & ſe diſſipe, & celle qui prend ſa place manquant des diſpoſitions qu'avoit la premiere pour être bien animée, l'individu perd toûjours quelque choſe de ſa premiere vigueur,

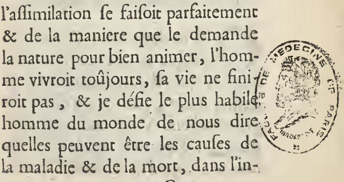
gueur, & cela va toûjours en augmentant juſqu'à la mort. Tout ce que deſſus ſe paſſe dans les plantes comme dans les animaux, la nature tient la même conduite dans les unes comme dans les autres; il eſt ſeulement à remarquer que dans l'homme l'eſprit ſeminal ne devient point ſon ame, laquelle étant purement ſpirituelle, ainſi que nous l'avons dit, eſt créée de Dieu & infuſe dans la matiere, dans le même tems qu'elle a la derniere diſpoſition pour la forme. Il ſeroit à ſouhaiter que cette matiere ne perdît jamais ces diſpoſitions, & qu'elle durât toûjours ſans diminution & ſans changement, il y auroit lieu d'eſperer, ſi cela étoit, que la matiere étant toûjours animée, l'homme n'auroit plus rien à crain-

In principio vis activa eſt adeo fortis, quod poteſt corvertere de alimento, non ſolum quod ſufficit ad reſtaurationem deperditi ſed etiam quod ſufficit ad augmentum: poſtmodum vero quod aggeneratur non ſufficit ad augmentum ſed ſolum ad reſtaurationem deperditi. Tandam vero in ſtatu ſenectutis nec ad hoc ſufficit, undeſequitur decrementum & finaliter diſſolutio corporis, & contra hunc defectum ſubveniebatur homini per lignum vitæ. S. Thom. 1. p. q. 97. art. 4.

dre du côté de la mort : mais il faudroit pour l'empêcher de mourir, de deux choses l'une, ou que la chaleur naturelle, qui altere, consomme, & fait transpirer cette matiere, ne fit rien de ce qu'elle fait, ou que la nouvelle qui est attirée pour la nutrition, & qui est substituée à cette premiere, luy fut si parfaitement assimilée, qu'elle eut les mêmes dispositions, & la même quantité qu'avoit la premiere, pour être bien animée. La premiere de ces deux choses ne se peut demander, que la chaleur agisse, sans que la chose sur laquelle elle agit, en soit alterée, est une chose aussi impertinente, que de demander que le feu brûle sans consommer la matiere qui le nourrit; & la seconde est aussi peu possible, qu'il

est possible de mettre de l'eau dans le Vin, sans vouloir que le Vin s'affoiblisse par ce mélange, parce que la vertu assimilative, qui assimiloit assez bien au commencement de la vie, s'affoiblissant toûjours de plus en plus, ne le fait vers la fin de la vie que fort imparfaitement; delà vient la diminution de la vigueur & de la santé; delà viennent les infirmitez & les maladies; delà viennent enfin la vieillesse & la mort. Là où si l'assimilation se faisoit parfaitement & de la maniere que le demande la nature pour bien animer, l'homme vivroit toûjours, sa vie ne finiroit pas, & je défie le plus habile homme du monde de nous dire quelles peuvent être les causes de la maladie & de la mort, dans l'in-

C'est la comparaison de S. Thom. dans sa Somme. 1. p. q. 97. art. 4. o.



dividu, dans lequel l'aſſimilation ſe feroit toûjours parfaitement. Nous parlerons de l'aſſimilation au Chapitre 8. de ce Traité, dans lequel nous ferons voir que ce qui commence à vivre, ne continuë que par l'aſſimilation : maintenant il faut parler de la ſubſtance moyenne.

CHAPITRE VI.

De la ſubſtance moyenne, ou de l'humide conjoignant, ce que c'eſt, & de ſa neceſſité pour la longue vie.

ON lit dans Saint Denis que chaque nature communique à celle, qui eſt immediatement au deſſus d'elle, par ce qu'elle a de plus excellent. Voicy comme il s'explique : *Supremum inferioris naturæ attingit id, quod eſt infimum ſuperioris.*

Perſonne ne doute que l'ame ne ſoit une nature ſuperieure à la nature du corps : comme ces deux natures s'aſſemblent & s'uniſſent, il faut de neceſſité qu'il ſe trouve dans la matiere, dont le corps eſt compoſé, quelque choſe qui ait du rapport avec l'ame, qui l'attire, & qui la retienne. Ce quelque choſe, c'eſt, ſelon ce que nous avons dit, les diſpoſitions, qui ont été introduites dans cette matiere par l'ame des parens, dont la derniere cauſe l'animation ; c'eſt ce qu'il y a de plus excellent en elle ; c'eſt *ſupremum inferioris naturæ* au reſpect de l'ame ; c'eſt par cet endroit, que ces deux parties de l'homme communiquent & s'aſſemblent. Je ne puis ſouffrir Epictete, lors qu'il dit que l'ame eſt une parcelle tirée de l'eſſence

Divine. 1°. L'essence Divine n'est ni divisible ni divisée. 2°. Si l'ame de l'homme étoit une parcelle tirée de l'essence Divine, il faudroit dire, que tant que cette parcelle a été dans l'essence Divine, elle a été Dieu, parce que tout ce qui est dans l'essence Divine, est Dieu; d'où il faut conclure de deux choses l'une, ou que cette parcelle est encor Dieu, ce que personne n'admet, ou qu'en devenant ame, elle a cessé d'être Dieu, ce qui est absurd; puisque ce qui est Dieu, ne cesse jamais d'être Dieu. *Ego Deus & non mutor.* Je suis Dieu, & je ne change point. 3°. Parler ainsi, c'est porter trop haut l'excellence de l'ame; la verité ne peut pas subsister avec le sentiment d'Epictete, & il ne peut être intelligible & conçû,

à moins qu'on n'y apporte un grand temperament, tel que pourroit être celuy-cy ; l'ame eſt une parcelle tirée de l'eſſence Divine, c'eſt à dire, l'ame eſt une parcelle tirée de l'idée de Dieu, comme de ſa cauſe exemplaire. Dieu, dit le Docteur Angelique S. Thomas, ſelon ſon eſſence, eſt la reſſemblance de toutes choſes ; & l'idée en Dieu n'eſt rien autre choſe que l'eſſence de Dieu. Philon le Juif a été dans la même erreur, ſi, lors qu'il a appellé l'ame une étincelle de la Divinité, il a penſé que Dieu étoit un feu, ainſi que S. Paul dans le penultiéme Chapitre de l'Epître aux Hebreux nous en aſſûre aprés Moïſe, qui au quatriéme Chapitre du Deuteronome, dit la même choſe, & que l'ame eſt une étincelle de ce

Deus ſecundum eſſentiam eſt ſimilitudo omnium rerum, idea in Deo nihil aliud eſt quam Dei eſſentia. Saint Thom. 1. p q. 15. a. 1. 3m.

Deus noſter ignis conſumens eſt.

divin feu : mais il eſt ſuportable, s'il a voulu marquer, que l'ame étant partie des mains de Dieu par la creation, elle a de la reſſemblance avec le principe qui la produit ; & que de même que l'étincelle excitée par le choc du fuſil & de la pierre, n'eſt ni acier ni pierre : de même il a voulu dire que l'amour que Dieu a pour l'ame, a excité ſa toute-puiſſance à la tirer du neant, & que pour être l'ouvrage de Dieu, elle n'eſt pas Dieu pour cela : mais on ne peut pas, ſans impieté, refuſer ſon acquieſcement à l'Ecriture Sainte, quand elle nous aſſûre que l'ame eſt faite à l'image & la ſemblance de Dieu. Cela étant ainſi, il faut demeurer d'accord qu'elle a une grande excellence, & qu'il eſt neceſſaire que ce quelque choſe en

quoy la matiere dont le corps eſt composé, convient avec elle, ſoit élevé à un degré d'excellence; qui l'en approche par quelque reſſemblance, qui luy donne l'envie de demeurer unie avec elle, & elle n'y peut être élevée que par d'exactes préparations. La nature pour former la matiere ſeminale dans l'homme qui doit engendrer, fait un amas d'eſprits, elle les condenſe & les fixe en quelque façon, & elle les lie dans cette matiere, & c'eſt par ces eſprits fixez & condenſez que la matiere ſeminale dont le corps eſt formé, a du rapport avec l'ame raiſonnable; & c'eſt par eux qu'elle s'unit avec luy. Ces eſprits fixez & condenſez n'ont guere d'extenſion, ils ſont reſſerrez dans un petit eſpace par la matiere qui les

lie ; & comme on voit que la poudre à Canon, toute remplie qu'elle eſt d'eſprits ignez en abondance, n'occupe que peu d'eſpace, tant qu'elle n'eſt point enflâmée, & que lors qu'elle eſt enflâmée, elle s'étend, elle ſe dilate, elle ſe met au large ; & ſi le lieu où elle eſt enfermée, eſt trop étroit, elle rompt avec violence tout ce tout qui luy fait obſtacle, & ce à cauſe de la multitude de ſes eſprits qui ſont déliez par le feu : de même (ſans violence toutesfois) quand les eſprits renfermez dans la matiere ſeminale ſont excitez par leur chaleur naturelle, aidée d'une chaleur exterieure, ils s'étendent, ils ſe dilatent, & ils occupent toute l'étenduë des parties ſolides du corps humain ; ils y portent la chaleur & la vie à l'aide de la ſubſtance la plus

tenuë de cette matiere qui les tient liez. Pour diſpoſer davantage cette matiere à l'animation, la nature ſe ſert de l'ame de l'homme qui doit engendrer ; elle eſt illuſtrée de ſes rayons ; quand cette matiere eſt paſſée par acte du mariage en la femme, qui doit être la mere de l'enfant à venir, & mêlée à la ſemence d'icelle, la nature continuë à diſpoſer cette matiere, elle opere en elle, par l'ame de cette femme; elle eſt encor illuſtrée des rayons d'icelle, & par ces illuſtrations, ces ames impriment en elle les qualitez qu'elle doit avoir pour l'animation, & elles l'approchent autant qu'elles peuvent de la nobleſſe de l'ame qui doit animer, afin qu'elle s'y uniſſe avec plaiſir & ſans repugnance. De ce qu'il y a de plus

L'ame eſt le ſoleil du microcoſme ou petit monde.

materiel dans la ſemence ſont formez les parties ſolides du corps, la ſubſtance la plus tenuë d'icelle toûjours accompagnée de ſes eſprits, qu'elle lie, eſt répanduë par ces parties, & parce qu'elles ont une trop grande diſproportion avec l'ame, pour être immediatement unis à elle ; cette ame s'unit premierement à cette ſubſtance ſpiritueuſe, puis par ſon moyen elle s'unit aux parties ſolides pour animer le tout. Cette ſubſtance ſpiritueuſe eſt d'une grande perfection, & ceux qui la perdent, ſe nuiſent grandement par cette perte. La perfection de cette ſubſtance ſpiritueuſe a obligé les Sçavans, qui l'ont connuë, à luy donner des éloges conſiderables, pour deſigner ſon excellence & ſes effets ; ils diſent que cette

ſubſtance eſt au deſſus des élemens, & qu'étant au deſſus des élemens, elle a pouvoir de les aſſembler, pour la compoſition d'un mixte, & pour concilier leurs qualitez differentes; & c'eſt à cauſe de cela qu'ils la nomment *Nexus elementorum*, le Nœu des élemens, & ils veulent, pour le faire entendre, qu'elle ſe trouve entre l'ame & les parties groſſieres & élementées du corps, pour les unir. C'eſt encor pour cette raiſon qu'ils aſſûrent que cette ſubſtance ne peut être reparée, parce qu'étant au deſſus des élemens, elle ne peut pas être reparée par des alimens, qui ne ſont autre choſe qu'un compoſé d'élemens. C'eſt pour cette même raiſon qu'ils diſent qu'elle eſt non pas aërée, mais étherée, parce

Illud ſi quando jacturam acceperit non reſarcitur. Fernel.

que comme ce que nous appellons en latin *Æther*, eſt une ſubſtance ſubtile, trés-pure, & pleine de chaleur : de même cette ſubſtance eſt inſeparable de cette chaleur vitale, que nous ſentons par tout le corps. Pour exprimer davantage la nature de cette ſubſtance, ils adjoûtent qu'elle eſt, *animæ ſedes, retinaculum, capſula, animæ & corporis vinculum ; animæ & corporis nexus.* Les Philoſophes, auſquels l'Academie d'Athenes a donné le nom, affirment qu'elle eſt ſemblable à un Aſtre : *Aſtro ſimilis.* Le Prince de la ſecte Peripatetique a dit, que ſa nature a du rapport & de la proportion à l'élement des étoiles. Alexandre Aphrodiſée, ſon Commentateur, en a parlé d'une maniere qui ne déplaira pas au Lecteur ; & je penſe

qu'il ne ſera point fâché de trouver icy ce qu'il en a dit, le voicy en propres termes : *Spiritum, quem propoſuimus, perquam idoneum vinculum eſt illis (animæ ſcilicet & corpori) interponi, qui adverſas naturas interjectu ſuo conciliet, atque contineat : is enim extremo utrique familiaris & accommodatus : cum non ſit prorſus ſine corpere, craſſo quidem corpori inſeri poteſt ; cum vero tenuior ſplendidiorque ſit, poteſt cum animo connecti ; ſicque utriuſque quodammodo particeps naturam corporis expertem, cum natura corporea copulat ; immortalem cum mortali : puram cum impura : divinam cum terrena.* C'eſt à dire, l'eſprit dont nous avons parlé eſt un lien trés-propre pour ſe trouver entre l'ame & le corps, afin de concilier par ſa mediation ces parties ſi differen-

tes, & les contenir dans l'union, il eſt familier & approprié avec l'un & l'autre de ces extrémes pour cet effet : car ſi d'un côté on conſidere qu'il n'eſt pas tout à fait ſans corps, on concevra facilement qu'il peut trés-bien s'inſinuer dans un corps groſſier : mais ſi d'autre côté on conſidere qu'il eſt beaucoup plus tenu, & plus excellent que le corps, on concevra auſſi qu'il peut s'attacher à l'ame : ainſi étant en quelque façon participant de la nature de l'une & de l'autre, il peut aſſembler une ſubſtance qui eſt ſans corps, avec une autre qui eſt corporelle : une ſubſtance immortelle, avec une mortelle : une ſubſtance pure, avec une impure : enfin une ſubſtance qui a quelque choſe de divin pour ſa reſſemblance, avec une ſub-

ſubſtance terreſtre. Or ce qu'il y a dans la matiere ſeminale de plus excellent, ce qui eſt en elle *ſupremum inferioris naturæ* au reſpect de l'ame, ce qui a la derniere diſpoſition à l'animation, cette ſubſtance tenuë, ſubtile, & ſpiritueuſe qui retient, & qui lie en elle cet amas d'eſprits fixez, & condenſez, ce qui eſt au deſſus des élemens, eſprit étheré, ſemblable à un Aſtre, ſelon les Academiciens; cet eſprit, qui ſelon Ariſtote a du rapport & de la proportion à l'élement des étoiles : c'eſt ce qui eſt le ſiege de l'ame, le lien & le nœu de l'ame & du corps; & c'eſt ce que nous appellons ſubſtance moyenne, ou humide conjoignant. Subſtance moyenne, parce que par ſon moyen l'ame & le corps ſont unis, & que

n'étant ni spirituelle comme l'ame, ni materielle comme le corps, elle tient de l'une & de l'autre : humide conjoignant, parce que cette substance est le lien qui assemble ces deux parties qui composent l'homme ; parce que nous nous étudions à la briéveté, que nous nous sommes proposé : nous ne nous étendrons pas davantage sur ce sujet, dont nous avons plus amplement parlé dans le petit Traité, qui porte pour titre, *Principes de Medecine pour un seul & unique remede.* Ce que nous disons icy, c'est seulement pour ouvrir les yeux à ceux qui aspirent à la connoissance de la nature, pour montrer quels sont les veritables principes de la Medecine, & où doit tendre celuy qui aspire à la longue vie. Dieu & la nature, qui

eſt l'inſtrument de Dieu, doivent être ſuivis & imitez dans leur ſage conduite : vouloir être plus ſage que le Dieu de la nature, & que la nature même, c'eſt tomber dans le plus haut point de la folie. Reprenons nôtre ſujet dont nous nous ſommes un peu écartez. La matiere ſeminale ayant acquis la derniere diſpoſition pour l'animation, elle eſt illuſtrée de plus prés de ſon ame propre, qu'elle n'a été de celle du pere & de la mere, puis qu'elle y eſt jointe intimement, & qu'elle en eſt toute penetrée comme de ſa forme. Alors cette ame opere pour elle-même, & elle acheve de mettre en ſon corps les diſpoſitions, qui luy manquent encor : elle travaille à ſe bâtir un domicile propre, & à l'organiſer, en ſorte qu'elle

y puiſſe habiter commodement, & y faire les fonctions qui ſont de ſa nature : en cela elle eſt encor aidée de l'ame de la mere, qui fournit les materiaux, & elles les appliquent conjointement toutes les deux pour la perfection de l'ouvrage. La ſubſtance moyenne eſt d'une grande conſideration à l'ame, les effets qu'elle cauſe luy ſont précieux ; pour cela elle a apprehenſion de la perdre ; ſans elle, elle ne peut compatir avec la groſſiereté des parties ſolides, & elle eſt obligée de les abandonner quand elle finit. Dans cette crainte elle aſſimile autant qu'elle peut la ſubſtance de l'aliment à cette premiere ſubſtance ; à cette fin il eſt maceré dans la bouche, il devient chile dans l'eſtomach, ſang

dans le foye, ſelon les Anciens, ou dans le cœur, ſelon Pecquet & ceux qui le ſuivent, ſubſtance animée dans les parties ſolides, eſprit naturel au foye, vital au cœur, animal au cerveau, & tout cela par une même nature, qui fait paſſer peu à peu une même ſubſtance de perfection en perfection, pour enfin la conduire autant qu'elle peut au but qu'elle ſe propoſe, qui eſt l'homoioſe achevée & parfaite, tant des parties ſolides que de la ſubſtance moyenne. A la verité on peut dire qu'en cela elle a raiſon, ſi elle parvenoit toûjours à ſon but, il y a aparence qu'elle pourroit garantir ſon corps de la mort, & qu'il pourroit éviter cet arreſt dont parle S. Paul dans l'Epître aux Hebreux, Chap. 9. par lequel il eſt

ordonné à tous les hommes de mourir une fois; il n'y avoit que le fruit de vie, qui à cause du raport qu'il avoit à la substance moyenne, avoit de l'aptitude à y être reduit. Parler ainsi à Zoïphile, c'est l'affliger, puisque c'est luy dire que pour le défaut de ce fruit, il faut necessairement mourir. Mais pour le consoler un peu, nous luy dirons aussi, que comme la plûpart des remedes ont leur Lieutenant, le fruit de vie a le sien; que comme pour l'ordinaire le Lieutenant est moins efficacieux que celuy dont il est Lieutenant, de même, encor que le Lieutenant du fruit de vie participe aux vertus de ce merveilleux fruit, c'est dans un degré qui luy est fort inferieur, & c'est ce qui fait qu'il ne peut pas être l'aliment

de l'immortalité comme luy ; neanmoins il peut prolonger la vie à celuy qui en usera, en ce principalement qu'il conforte la vertu homoiotique ou assimilative ; qu'il retient & conserve la substance moyenne, & qu'il empêche sa grande dissipation.

CHAPITRE VII.

De la necessité des esprits, tant dans le grand, que dans le petit monde.

IL y a dans le monde des substances materielles, il y en a de spirituelles ; il y a des corps, il y a des esprits ; qu'il y ait des corps, nous le sçavons par le rapport des sens : qu'il y ait des esprits, chacun le sçait par la raison & par la foy. Corps est une matiere qui avec la

forme fait un tout physique. Esprit, à proprement parler, est ce qui subsiste, ou peut subsister separé de toute matiere; ou du moins en parlant d'une maniere moins propre, c'est ce qui a un peu de matiere : mais si subtile, si tenuë, & si déliée, qu'elle ne tombe point sous le sens de la vûë. Or il y a des esprits de l'une & de l'autre maniere. Il n'y a point d'homme, pour grossier qu'il soit, qui ne sçache qu'il a une ame; l'ame est un esprit en la premiere maniere, elle subsiste dans le corps, tant qu'il est vivant; elle subsiste hors du corps aprés sa mort. Chacun sçait qu'il y a du vent, le vent est un esprit; en la seconde maniere, il est apellé, dans l'Ecriture, l'esprit des tempêtes, *Spiritus procellarum*;

donc il y a des esprits. L'esprit est plus noble que la matiere qu'il anime, & il repugne à la raison, que le moins noble puisse engendrer le plus noble : aussi nous voyons dans la nature, que les corps viennent des esprits enfermez dans les semences, & non les esprits des corps. De même, il repugne à la raison qu'un esprit moins noble puisse en produire un plus noble que luy : mais au contraire, le plus noble de tous aura puissance de produire ceux qui sont au dessous de luy. Par cette raison, en montant au-delà des corps, au-delà des ames humaines, au-delà des Anges, on arrivera au souverain & au premier des esprits, au dessus duquel il n'y a rien ; & ce souverain, ce premier des esprits, qui voit tout au dessous de

luy, c'eſt ce que je nomme Dieu: donc il eſt viſible que s'élevant par la raiſon au-delà de toutes les creatures, corps & eſprits, on trouve Dieu, un Etre ſpirituel, ſi neceſſaire par luy-même, qu'il ne peut jamais ceſſer d'être; & encor ſi neceſſaire, pour les creatures, corps & eſprits, que ſans luy il n'en eut jamais été aucune. Je diviſe les eſprits, dont j'ay à parler dans ce Chapitre, en trois ordres ou claſſes; je nomme les premiers eſprits ſpirituels, parce qu'ils ſubſiſtent, ou peuvent ſubſiſter ſeparez de toute matiere, comme Dieu, les Anges, les ames humaines: Je nomme les ſeconds eſprits corporels, parce qu'ils ſont dans des corps, & qu'ils tiennent un peu des corps: Je nomme les troiſiémes eſprits materiels, parce

qu'ils procedent d'une chofe materielle, & qu'ils tiennent un peu de la matiere. Ces trois fortes d'efprits ont trois fources differentes; les premiers viennent immediatement de Dieu, qui les a créez fans l'intervention d'aucune caufe feconde : les feconds viennent des individus de chacune efpece qui engendrent par le moyen de la matiere feminale, où ces efprits font contenus; & les troifiémes font produits par le Soleil, qui en fait une émiffion, que l'on peut dire en quelque façon infinie, par laquelle il remplit tout, de ces efprits, depuis fon Ciel jufqu'au centre du monde. Il faut parler de ces differentes fortes d'efprits l'une aprés l'autre, & parce que j'écris fpecialement pour l'homme; à l'égard des efprits du fecond

ordre, nous parlerons des eſprits qui ſe trouvent dans le corps de l'homme, par le moyen de la matiere ſeminale de celuy qui l'a engendré, parce qu'en parlant d'iceux, on comprendra aſſez ce qui ſe paſſe dans les autres eſpeces. Nous commencerons par la premiere ſource de tout, qui eſt Dieu, & par les eſprits qui procedent immediatement de luy.

Dieu eſt : ſon Etre eſt neceſſaire auſſi-bien que ſpirituel, comme nous l'avons dit : il eſt abſolument impoſſible qu'il ne ſoit pas ; & ſi, par ſuppoſition d'impoſſible, il y avoit eu un ſeul inſtant, pendant lequel il n'eut point été, il ſeroit encor impoſſible de toute impoſſibilité, qu'il eut pû être dans la ſuite de cet inſtant. La raiſon en eſt évidente ; afin qu'il fût

encor, aprés avoir cessé d'être, il faudroit qu'il fût derechef; s'il étoit derechef, il faudroit qu'il fût derechef, ou par luy-même, ou par un autre; il est de tout point impossible qu'il fût par luy-même: afin que cela fût ainsi, il faudroit qu'il se redonnât l'être, & qu'il operât pour se le redonner. Toute operation supose l'être, il faut être pour operer: s'il operoit, il seroit; s'il operoit pour se redonner l'être selon nôtre suposition, il ne seroit pas: donc il seroit & ne seroit pas, ce qui est contradictoire, & par consequent impossible. Il ne pourroit pas non plus être par un autre; c'est une chose qui repugne à la raison qu'un Dieu puisse être produit, & que quelque chose de fini puisse produire un Etre infini, tel qu'est Dieu.

Dieu eſt le premier être, le premier agent, la premiere cauſe. Dieu eſt le premier être, il n'y en avoit point avant luy : s'il n'y a rien eu avant luy, il n'a pû recevoir l'être d'aucune choſe : s'il ne l'a pas reçû, & s'il n'a pas pû ſe le donner, comme nous l'avons dit en l'article précedent, il faut dire qu'il eſt indépendant, & qu'il n'a point eu de commencement. Sa ſimplicité, qui exclud infiniment de luy tout principe de corruption, nous aprend & nous fait connoître qu'il eſt immuable dans ſon être. S'il eſt immuable, il eſt immortel, ſa durée ſera éternelle, & il n'aura jamais de fin. Il eſt le premier agent, toutes les choſes, que nous voyons icy-bas, ſont ſes ouvrages. Il eſt la premiere cauſe, toutes les creatures ſont

ſes effets : s'il n'avoit jamais été, le non être auroit toûjours été, & ſeroit toûjours. Ce qui eſt dans les effets, doit ſe trouver dans la cauſe, d'où ils ſont ſortis ou formellement, ou éminemment, & d'une maniere plus parfaite. C'eſt en ce ſens que S. Auguſtin aſſûre que les creatures crient le Createur, & qu'elles publient & annoncent ſon exiſtence, ſes perfections & ſa gloire.

Lib. 11. Conf. cap. 4.

Il a falu que Dieu pour agir au dehors de luy-même par la creation, ait agi dans le neant, & que par une puiſſance extrémement prodigieuſe inconcevable, & qui n'eſt propre qu'à luy, il ait produit un lieu auſſi grand que le monde, & qu'enſuite il y ait créé tout cet univers avec ce qu'il contient ; & il faut encor qu'il ſoûtienne le tout,

comme il eſt par la conſervation, ce qui eſt une continuation de creation. Non ſeulement cela ; mais il faut encor, que comme premier agent & premiere cauſe, il prévienne, il excite, il meuve, & concoure aux actions & aux operations de toutes les creatures qui agiſſent. Pour agir en un lieu, il faut être en ce lieu : d'où je conclus, que puiſque Dieu agit par tout le monde dans toutes ſes parties, il faut non ſeulement qu'il ſoit par tout, mais encor qu'il ait éminemment toutes les vertus, & toutes les perfections de tout ce qui agit, pour concourir aux actions de tous les agens naturels. Or parce que la puiſſance de Dieu n'eſt pas bornée, & qu'il ne s'eſt pas épuiſé en creant le monde que nous habitons, qu'il pour-

roit encor operer dans le neant des eſpaces, que nous concevons par l'imagination au-delà des Cieux, y créer une infinité de mondes comme celuy-cy, les remplir de ſa preſence, y conſerver les creatures qui y ſeroient, & concourir aux actions de tous les agens ſeconds ; il faut inferer, comme S. Auguſtin, que Dieu eſt grand ſans quantité, & par conſequent immenſe, c'eſt à dire ſans meſure ; ſon immenſité le rend preſent en toutes choſes : qu'il eſt grand ſans qualité, & par conſequent infini, c'eſt à dire, qu'il n'a point de bornes, non plus dans ſa partie d'operer, que dans ſes autres perfections.

Toutes les creatures, dont nous venons de parler, dépendent abſolument de cet Etre neceſſaire, qui

eſt Dieu ; il leur a donné le commencement de l'être, il leur donne la ſuite de l'être ; elles ont commencé quand il a voulu, elles finiront quand il luy plaira ; leur être eſt contingent, c'eſt à dire, qu'il peut être ou n'être pas ; il n'a de neceſſité qu'autant qu'il en a dans la volonté de ce premier Etre, que nous diſons neceſſaire, & dés le moment qu'il ceſſera de les ſoûtenir, dés le même moment elles retomberont dans le neant dont il les a tirez.

De tous les êtres créez j'en fais une chaîne, chaque être du monde en fait un chaînon ; & de même que les chaînons d'une chaîne s'entretiennent depuis le premier juſqu'au dernier, de même je dis qu'entre les êtres créez, depuis la

terre jusqu'au premier des Seraphims, il y a une liaison si étroite, des accords si justes, & un ordre si parfait, sans aucune interruption, que cela fait merveilleusement éclater la sagesse du Createur. Depuis le moins noble des êtres jusques à l'homme, qui, pour parler ainsi que Platon, est comme l'horizon & le terme du monde intellectuel & corporel, on voit évidemment que tous les espaces de l'être sont remplis, qu'il n'y a aucun vuide, & que le plus noble encherit toûjours jusqu'à ce chef-d'œuvre des mains de Dieu, de quelque perfection au dessus de son inferieur; cette perfection qui le distingue en espece, de l'espece inferieure, le distingue aussi de celle qui luy est superieure; & delà je conclus que

Anima humana est quasi orizon & confinium corporeorum & incorporeorum. Plato.

ſi cela eſt ainſi dans les êtres materiels & viſibles, depuis le plus imparfait juſqu'à l'homme, cela doit être ainſi depuis l'ame de l'homme juſqu'au premier des Seraphims; & que comme ces nobles intelligences, qui vivent ſeparez de la matiere, ſont dans un nombre preſque infini, toutes diſtinguées par le plus ou le moins des differens degrez de perfection qu'elles ont, en ſorte que toutes les eſpaces de l'être ſont remplies, & qu'il n'y a aucun vuide dans la nature depuis le plus bas des êtres créez juſqu'au plus haut; je puis dire, ce me ſemble, que tout cet enchaînement d'êtres, eſt l'Echelle myſterieuſe du Patriarche Jacob : Le Seigneur eſt appuyé au haut de cette Echelle, & voit delà tout ce qu'il a créé; il

le conserve & le gouverne selon son bon plaisir, & ce Seigneur est l'Etre necessaire, que je nomme Dieu. Par cette Echelle mystique les Anges montent & descendent, c'est à dire, qu'ils sont plus ou moins hauts, selon que les perfections, dont Dieu les a avantagez, les rendent plus ou moins élevez dans les degrez de cette Echelle mysterieuse.

De tout ce raisonnement, je conclus la necessité de Dieu un être spirituel, necessaire, simple, immuable, immortel, éternel, immense, infini, qui a fait les Anges pour sa gloire & pour son service. Tous le contemplent, l'aiment & chantent continuellement ses loüanges : outre cette occupation, qui est generale à tous, & qui les rend

de tout point hûreux, ils en ont de particulieres ; les uns sont les gardiens des hommes, les autres sont les tutelaires de l'Eglise & des Etats; d'autres, selon Aristote, font mouvoir les Cieux ; d'autres président aux Elemens, & aux mixtes qui en sont composez : enfin tous font sa volonté, & executent fidélement ses ordres. *Omnes sunt administratorii Spiritus in ministerium Missi*, &c.

Hebræorum 1. v. 14.

Ils sont necessaires dans la volonté de Dieu, par laquelle ils ont l'être & l'existence. Quoy qu'il n'y ait en eux aucun principe de corruption, & que selon toutes les apparences leur durée soit éternelle, parce qu'ayant une fois commencé, ils ne finiront jamais, ils ne laissent pas pour cela d'être toûjours contingens, parce que leur être dépend

toûjours du premier qui eſt Dieu. Je dis la même choſe de l'ame de l'homme, elle eſt ſpirituelle & contingente comme l'Ange, & ſort auſſi-bien que luy de cette ſource des Eſprits ; ſa durée n'aura point de fin non plus que la ſienne : mais parce qu'elle eſt faite pour animer le corps, dont elle eſt la forme; elle n'eſt point faite avant luy. Paſſons maintenant aux eſprits corporels, & faiſons voir leur neceſſité en la perſonne de l'homme.

Si l'ame de l'homme eſt neceſſaire dans la volonté de Dieu pour animer & pour donner la vie à ſon corps, je puis dire que les eſprits corporels ne le ſont pas moins pour ménager cette animation de vie. L'ame peut bien animer; mais ſans les eſprits corporels elle ne peut

pas animer. Elle eſt la cauſe prochaine de la vie : mais ſans eux elle ne peut pas donner la vie, ils ſont les vehicules de la vie dans les parties ſolides du corps. Elle doit être formellement unie au corps pour animer : mais ſans eux cette union eſt impoſſible, ils en ſont le moyen; à meſure qu'ils diminuent, elle ſe deſunit ; & quand le corps en eſt épuiſé, elle l'abandonne tout à fait. C'eſt à dire en un mot, que comme on ne peut pas vivre ſans ame, on ne peut pas vivre ſans eſprits corporels ; & ſi aprés la Reſurrection le corps des Juſtes ne ſera plus ſujet à la mort, c'eſt parce que s'étant dépoüillé en terre de ce qu'il avoit de plus terreſtre, il eſt en quelque façon paſſé à la nature des choſes ſpirituelles, ſelon l'Apôtre. *Semina-*

1. Cor. 15. v. 44.

tur corpus animale, surget spirituale. Nous pouvons même penser que ce dépoüillement du Terrestre, qui arrive aux corps des Justes dans le tombeau, contribuë avec leur ame à les revêtir au tems de la Resurrection, de l'impassibilité, de l'agilité, de la subtilité, & de la clarté; qualitez glorieuses qui conviennent fort bien aux substances spirituelles, & non aux substances corporelles, puisque les corps pendant leur vie & avant la Resurrection en ont de toutes contraires : sçavoir, la passibilité, la pesanteur, l'opacité, & la tenebrosité. Nous avons dit que ces esprits viennent principalement de la matiere seminale. Lors qu'elle est enfermée dans la membrane dans laquelle l'homme est formé, l'esprit contenu en icelle

excité par la chaleur ſe développe, s'étend, ſe dilate, & agit d'une maniere ſurprenante & admirable; ſi nous en croyons Hippocrate & Ariſtote, il eſt l'architecte du corps; c'eſt luy qui le bâtit; c'eſt luy qui le forme, il en diſpoſe toutes les parties; & ſelon eux, il doit être conſideré comme ſon ouvrage. Cette raiſon a obligé le Docte Fernel à le nommer, *Spiritus opifex, procreationis auctor, partium omnium conformator, moderator caloris, omniumque facultatum, naturæ efficientis vehiculum & inſtrumentum.* Ce qui ſignifie que cet eſprit eſt l'auteur de la generation de l'homme, & celuy qui forme toutes ſes parties; le maître de la chaleur, & de toutes les facultez; le vehicule & l'inſtrumeut de la nature effi-

ciente. Il adjoûte qu'aprés avoir préſidé à procreation du corps de l'homme, il le ſoûtient & le conſerve le plus long-tems qu'il eſt poſſible. Au milieu de cette matiere il ſe forme trois goutes lucides, ou trois petites boulettes, qui enferment en elles ce que cet eſprit a de plus exquis, & ces trois goutes, ou boulettes ſont des commencemens, des ébauches ou rudimens des trois principales parties du corps, qui ſont le foye, le cœur, & le cerveau. Ces trois parties commencées s'augmentent en groſſeur & en eſprits juſqu'à leur perfection, & ſont les ſources & les magaſins de ces eſprits neceſſaires à la vie; ſçavoir, le foye des naturels, le cœur des vitaux, & le cerveau des animaux. La chaleur les

tire & les détache peu à peu de la partie dans laquelle ils sont fixez, & l'ame les envoye où il est besoin, pour causer la nutrition, le sentiment, le mouvement & la vie. Ces esprits réjoüissent par leur chaleur, sans eux le corps demeure froid & triste : ils soûtiennent les humeurs & la masse corporelle par leur legereté, sans eux elles tombent en bas par leur propre poids; ils rendent le mouvement facile par leur mobilité, sans eux le corps de mobile qu'il est demeure sans mouvement. Qui voudra voir par experience sensible ce que nous venons de dire, qu'il considere ce qui se passe dans les jeunes gens, & dans les vieillards. Les jeunes gens sont guais & de bonne humeur, les vieillards sont tristes & mélan-

coliques : les jeunes gens ſont chauds & hardis, les vieillards ſont froids & timides : les jeunes gens ſont remuans & promts, les vieillards ſont lents & tardifs : les jeunes gens ſont diſpos, pour le mouvement, ſouples, legers & agiles, les vieillards ne ſe remuent qu'à peine, ils ſont peſants, & mal diſpoſez pour agir & pour ſe mouvoir. Qui fait cette difference entre les uns & les autres ? L'abondance des eſprits dans les jeunes gens cauſe la guaité de leur humeur, leur chaleur, leur hardieſſe, & la facilité qu'ils ont pour faire toutes leurs actions. La perte & la diſſipation des eſprits dans les vieillards cauſe la triſteſſe de leur humeur, leur froideur, leur timidité, la lenteur & la tardiveté de leurs

mouvemens. Le corps n'eſt plus ſoûtenu par la legereté des eſprits comme par le paſſé, & ſon poids eſt trop grand pour ſuivre les mouvemens de la volonté ; & quand ces eſprits ſont abſolument épuiſez, il faut neceſſairement que le corps qui n'en eſt plus ſoûtenu, tombe dans la mort : l'ame qui anime par leur moyen, ne le peut pas ſoûtenir toute ſeule. Mais, me direz-vous, eſt-ce pas l'ame qui anime, qui ſoûtient le corps, qui donne la vie & le mouvement ? Je vous l'avouë ; mais non pas toute ſeule, elle a beſoin que les eſprits, dont nous parlons, luy aident en cela. Je vous demande à mon tour, l'ame eſt-elle pas la même dans la vieilleſſe que dans la jeuneſſe, vous ne le pouvez pas nier : d'où vient donc

qu'étant la même, elle n'anime pas à la fin de la vie, quoy qu'elle le desire, comme elle faisoit au commencement? On n'en peut pas apporter d'autre raison, sinon que les esprits qui se trouvoient entre le corps & elle, par le moyen desquels elle animoit, étant dissipez & perdus pour la plus grande partie, & approchans de leur épuisement, les forces & la vigueur du corps se dissipent & se perdent, & il approche de sa fin. Pour confirmer tout cecy, disons que ce qui a du rapport avec les esprits dont nous parlons, augmente la chaleur, la joye, & la facilité pour le mouvement, au lieu que ce qui est opposé à ces esprits diminuë toutes ces choses, & cause leur contraire. Je trouve principalement



deux choſes qui ont du rapport avec les eſprits corporels, ſçavoir les eſprits qui émanent du corps ſolaire, & les eſprits du vin. C'eſt une experience journaliere, que lorſque les eſprits ſolaires ſont embroüillez & appeſantis dans un air plein de vapeurs & d'humidité, les hommes ſont triſtes & peſans comme l'air qu'ils reſpirent : tout au contraire, quand l'air eſt bien pur & bien ſerain, & que nous reſpirons ces eſprits avec l'air qui en eſt rempli, ces eſprits qui s'allient aux corporels augmentent nôtre joye, & nous donnent une plus grande facilité pour agir. Les eſprits du vin font la même choſe quant à la joye, & au mouvement ; ils réjoüiſſent tout à fait le cœur de l'homme ; ils diſſipent ſon chagrin;

Vinum lætificat cor hominis. Pſalm. 113.

grin; ils aident à la faculté motrice pris moderément; ils aident même l'entendement dans ses fonctions; & s'ils étoient un peu plus essentialisez, s'il est permis de parler ainsi, c'est à dire plus apropriez à la nature de l'homme, sans doute ce seroit un grand secours pour sa vie. Ce que je viens de dire à l'égard de l'homme se passe en la même maniere dans les animaux sans raison, & dans les plantes, & on le peut facilement concevoir; ce qui est cause que je ne m'arrête point à en parler en particulier, pour passer au Soleil, & aux esprits materiels qu'il répand par tout. Il est pourtant à propos avant que de finir cet article, de dire icy quels sont les effets des esprits corporels. J'en trouve principalement sept, du compris

desquels sont ceux dont nous avons déja touché quelque chose. 1°. Ils ménagent l'union du corps & de l'ame pour l'animation. 2°. Ils aident les puissances de l'ame dans leurs fonctions. 3°. Ils sont la cause du sentiment. 4°. Ils sont la premiere cause de l'accroissement du corps. 5°. Ils le soûtiennent par leur legereté ; ils soûtiennent aussi les humeurs, sans eux elles tombent par leur propre poids. 6°. Ils aident à la faculté motrice. 7°. Finalement ils empêchent ces humeurs de s'aigrir, comme les esprits du vin l'empêchent de devenir vinaigre. J'adjoûteray encor icy une chose qu'on aura peut-être de la peine à croire ; sçavoir, que les esprits corporels se trouvent même dans les corps inanimez les plus

ſolides & les plus opaques, comme les métaux & les pierres précieuſes, pour ménager l'union entre leur matiere & leur forme ; cependant ceux qui ont penetré le plus avant dans la nature des choſes, nous aſſûrent que ces corps n'en ſont pas dénuez.

Le Soleil eſt aſſûrément la plus belle de toutes les creatures viſibles, le portrait de la Divinité, qui le repreſente le mieux, & qui a le plus de rapport avec ce grand Original, comme on le peut voir. Dieu eſt le premier être inviſible, le Soleil eſt le premier être viſible. Dieu eſt une lumiere intellectuelle, le Soleil eſt quaſi, ce ſemble, en toute ſa ſubſtance une lumiere ſenſible. Dieu eſt par tout par luy-même, le Soleil eſt par tout par les eſ-

prits qu'il envoye. Dieu eſt le premier agent & la premiere cauſe, le Soleil aprés Dieu eſt le premier agent & la premiere cauſe des choſes materielles & ſublunaires. Dieu a produit & conſerve toutes choſes, le Soleil concourt icy-bas comme cauſe univerſelle ſeconde à la production & à la conſervation de toutes les choſes materielles. Enfin, pour parler comme un Ancien, le Soleil eſt quaſi le Dieu materiel des choſes corporelles. Dieu n'eſt que pour luy-même : mais il eſt pour luy-même d'une telle maniere, qu'encor qu'il ne ſoit que pour luy-même, ce Dieu, * qui eſt charité, eſt encor en quelque façon pour toutes choſes, & toutes choſes ſont

Si recenſeas diligenter effuſam & indefeſſam circa te magnificentiam & munificentiam gratiæ Dei, licet ipſe ſit generalis omnium diſpenſator videbis tamen eum circa commoditates tuas quaſi totum & ſingulariter occupatum, quocunque te vertas, tibi ſolicitus & diligens proviſor aſtitit, tibi exhibet in omni tribulatione remedium. Sanat infirmum reducit erroneum, corrigit delinquentem, conſolatur afflictum, erigit lapſum, triſtem lætificat, nec diu vacillare ſuſtinet deficientem.

* 1. Joan. 1.

pour luy. Le Soleil eſt pour Dieu : mais il n'y a pas d'apparence qu'une creature auſſi conſiderable qu'il eſt, ne ſoit auſſi pour elle-même : mais aprés être pour Dieu & pour elle-même, on peut dire qu'elle eſt pour toutes les choſes ſur leſquelles elle a du pouvoir. Depuis que ce bel Aſtre a été fait, il n'a pas ceſſé un ſeul moment par une émiſſion, & une éjaculation continuelle d'eſprits & de lumiere, de travailler inceſſamment à la production, & à la conſervation de toutes les choſes qui luy ſont ſujettes ; ſes eſprits materiels rempliſſent tout ce qui eſt contenu dans le concave de ſon Ciel, juſqu'au centre du monde ; & là les influences des autres Aſtres jointes à ſes eſprits pouſſez de la cinconference

Sic erit Deus ſubditus ſervis ſuis quaſi qui libet illorum eſſet Deus ſuus, ideo tranſiens miniſtrabit illis. S. Thom. Opuſc. 63. de beatitudine.

des Cieux, & allant directement aboutir à ce point, ne pouvant passer outre, s'arrêtent là, & y causent, selon Ptolomée & Calcidie, une grande chaleur. Cette chaleur rend le fond de la terre trés-précieux, si nous en croyons Pline. *Fundus terræ pretiosissimus est*, dit-il, *ibi enim omnes influentiæ cœlestes consluunt & gemmas pretiosas causant.* C'est à dire, que le fond de la terre est trés-précieux; car en ce lieu sont portez & rassemblez toutes les influences celestes, & elles y causent les pierres précieuses. Cette même chaleur repousse les esprits & les influences qui y surviennent encor, ce qui fait que ne pouvant demeurer en ce lieu, elles sortent continuellement de ce centre, comme l'a dit quelqu'un, &

Le Soleil est un Ocean de feu soixante fois plus grand que la terre. Sa lumiere, selon les Peripateticiens, n'est qu'un accident: selon Leucippe, Democrite, Epicure, Lucresse, Gassendi, & de Vries, c'est une substance.

remontent pour le bien de l'Univers, chargées de la vertu des corps ſuperieurs d'où elles viennent, & des inferieurs par où elles ont paſſé, à la ſuperficie de la terre, où étant arrivées, elles y ſont arrêtées & repercutées mêmes juſqu'à quelque profondeur, s'il arrive que le froid y regne, comme il fait en Hyver. D'autre côté, les eſprits materiels qui ſont demeurez dans la vague de l'air, y étant appeſantis par les vapeurs & par l'humidité qui s'y rencontrent, retombent encor en terre par cette peſanteur; & tant les uns que les autres, ils la rendent feconde, & la diſpoſent à nous donner des productions ſans nombre à l'arrivée du Printems. Ces eſprits peuvent beaucoup pour la generation & pour l'augmentation

Admirables raports que toutes les parties du monde ont les unes avec les autres pour le bien de l'Univers.

des plantes: cependant ils ne peuvent rien, & ils ſont inutiles tant que la ſource d'où ils ſont ſortis eſt trop éloignée ; il faut que le Soleil luy-même les excite & les mette en œuvre, par ſes approches ; & lorſque ce beau Flambeau de l'Univers, qui eſt comme l'ame & le cœur de ce monde, & le feu de la nature, s'approche plus prés de nos climats, il tire la nature de l'engourdiſſement où elle étoit pendant la fâcheuſe ſaiſon ; il la réchauffe de ſes rayons, & la reſſuſcite en quelque maniere ; elle engendre des inſectes ſans nombre, & l'on voit changer toute la face de la terre: elle avoit quelque choſe d'affreux pendant l'Hyver ; elle eſt revêtuë d'une agreable verdure, par la production d'une infinité de plantes,

dont le Soleil excite l'ame & les eſprits par les ſiens. Cette verdure qui monte juſqu'au plus haut des plus hauts arbres, eſt encor émaillée d'une infinité de fleurettes de diverſes couleurs, qui répandant leurs odeurs dans l'air, le rendent tout parfumé, & ces fleurs dans les arbres nous ſont des gages des promeſſes que la nature nous fait de nous donner des fruits dans la ſuite du tems. Nous pouvons dire que le Soleil, dans cette agreable ſaiſon, contente les ſens de la vûë, de l'oüie, de l'odorat, & du goût : la vûë par la beauté de la verdure & des fleurs : l'odorat par leur odeur : le goût par les fruits; mais il contente encor l'oüie, lorſque rendant aux oyſeaux le chant que le froid leur avoit ôté, ils ſont

entendre dans nos campagnes une agreable mélodie. Le Soleil eſt l'ouvrier de toutes ces merveilles ; de plus, il rend l'air plus ſerain & plus pur ; il le remplit des eſprits materiels dont nous parlons, & par leur moyen il porte la joye par tout ; il renouvelle & répare en quelque façon les eſprits corporels, & contribuë ainſi à la vie de tout ce qui vit. Ce qui a fait dire à un Philoſophe, qu'*eſt in aëre occultus vitæ cibus* ; qu'il y a dans l'air un aliment de vie inviſible & caché que l'on ne connoît preſque point : Il parloit des eſprits materiels que nous reſpirons en reſpirant l'air. Pendant cette agreable ſaiſon, les animaux ſautent ſur la terre, les oyſeaux tremouſſent des aîles dans les airs, les poiſſons bondiſſent dans

les eaux, & tous penſent à la multiplication de leurs eſpeces. L'homme même ſe ſent tout renouvellé & tout autre qu'il n'étoit auparavant, lors qu'il reſpire la douceur de l'air adoucy par les influences ſolaires.

Quelques-uns ont penſé que les ames des plantes & des animaux, qui ſont materiellement ſpirituelles, n'étoient rien autre choſe que les eſprits ſolaires & materiels renfermez dans la matiere de leur corps, qui leur donnoient le mouvement & la vie. Je ne puis acquieſcer à cette opinion, ſi elle étoit vraye, les ames des plantes & des animaux ſeroient toutes de même nature, & on ne pourroit pas concevoir comment ces ames, qui ſont la plus conſiderable partie de cha-

que individu de nature, & qui en constituent les especes differentes, pourroient causer cet effet. Il faut donc dire, ce me semble, que ces esprits materiels répandus par tout, trouvent dans la semence des individus, & dans les individus mêmes, quelque chose de propre & de particulier, à laquelle ils se joignent & s'unissent, pour le rapport qu'ils ont à cette chose; & que c'est cette chose propre & particuliere à chaque espece dans la semence qui en fait la difference. Je pense bien, & cela est fort vraysemblable, que ces esprits qui ont cela de propre, qu'ils se convertissent & se changent facilement en d'autres esprits, ayant été reçûs dans la plante ou dans l'animal, de generaux qu'ils étoient devien-

nent dans la ſuite particuliers & propres à la plante ou à l'animal; que c'eſt par le moyen de ces eſprits particulariſez que les eſpeces ſe perpetuent par la ſucceſſion des individus qui en procedent, & que c'eſt ce qui a fait dire aux Philoſophes, que le Soleil & le Cheval engendrent un autre cheval; que le Soleil & l'homme engendrent un autre homme. Cette matiere étant changeante, comme elle eſt, eſt capable de toutes les formes; elle peut devenir toutes choſes, & elle eſt actuellement toutes choſes en toutes choſes. Il y auroit beaucoup à dire ſur ce ſujet pour qui voudroit s'étendre : mais ce n'eſt pas mon deſſein. Si pour connoître un peu plus particulierement cette matiere ſpiritueuſe,

on me demande ce que c'eſt, je répondray par ces paroles de Saint Auguſtin, *Nihil aliquid eſt & non eſt & tamen utrumque erat, ut ſpecies caperet iſtas viſibiles & compoſitas.* Ce n'eſt rien, dit ce Pere, & pourtant c'eſt quelque choſe; encor ce quelque choſe n'eſt-il pas: c'eſt toutesfois l'un & l'autre, en ce qu'il participe de l'être & du neant: & cette choſe eſt faite pour embraſſer ce que nous voyons de viſible & de compoſé.

Quoique le Soleil ſoit le plus beau de tous les objets, & de toutes les creatures viſibles, celle qui a le plus de reſſemblance avec le Createur, il n'eſt pourtant pas infini comme luy: la vertu qu'il a d'agir comme cauſe univerſelle, & de concourir comme Dieu à la con-

ſervation de toutes choſes, eſt terminée & bornée; les eſprits materiels dont il fait une ſi grande émiſſion, & une ſi grande éjaculation depuis le commencement des ſiecles, & qu'il continuëra de faire juſqu'à leur conſommation, ſeront épuiſez; & lorſque ce bel Aſtre en ſera dépourvû, il perdra ſa lumiere; les Cieux paſſeront avec grande impetuoſité; les étoilles tomberont du Ciel, & la Lune ſera ſans clarté; toutes les generations ceſſeront, & la matiere ſolaire étant deſtituée des eſprits ſolaires & materiels, qui la ſoûtenoient par cette émiſſion qui en a été faite, tombera de même que les étoilles toute embraſée par pieces ſur la terre, & cauſera cet embraſement general dont il eſt parlé dans l'Ecri-

Sol obſcurabitur & Luna non dabit lumen ſuum & ſtellæ cadent de cœlo. Matth. 24.

Cœli magno impetu tranſient elementa vero calore ſolventur terra autem & quæ in ipſa ſunt opera exurentur. 2. Petri. c. 3.

ture. Voila quelle ſera la fin de ce grand luminaire.

Concluons ce Chapitre par une petite recapitulation de tout ce que nous y avons dit, Dieu le premier des eſprits eſt neceſſaire d'une maniere, qu'il eſt abſolument impoſſible qu'il ne ſoit pas. Les Anges & les ames humaines, celle des animaux ſans raiſon, & celle des plantes, les eſprits corporels & les materiels, ſont neceſſaires dans la volonté de Dieu; les Anges ſont neceſſaires pour l'execution de ſes ordres; les ames ſont neceſſaires pour animer leurs corps; les eſprits corporels ſont neceſſaires, afin que les corps ſoient animez; les eſprits materiels ſont neceſſaires pour concourir à la generation & à la conſervation des individus de chacune eſpece.

eſpece. Le défaut de ces eſprits cauſera la deſtruction de toutes les choſes corruptibles, tant dans le general que dans le particulier, ce qui ſe verra dans la décadence de l'Univers à la fin des ſiecles, lorſque *virtutes cœlorum commovebuntur*, que les vertus des Cieux, qui conſervent l'Univers en l'état que nous le voyons, par l'émiſſion de leurs eſprits, en quoy conſiſte leur vertu, ne le feront plus, & que ce défaut cauſera la fin de toutes choſes. Parlons maintenant de l'homoioſe, ou aſſimilation. *Matth. 24.*

CHAPITRE VIII.

De l'homoiose, ou assimilation ; ce que c'est, qu'elle est necessaire pour la longue vie.

LA nature n'est jamais en repos, elle agit sans cesse, si elle ne fait pas elle défait, si elle n'édifie pas elle détruit, & si j'assûre qu'elle fait l'un & l'autre en même tems, je ne diray rien qui ne soit veritable. Elle édifie plus qu'elle ne détruit depuis la conception jusqu'à l'état de consistence ; depuis l'état de consistence jusqu'au commencement de la vieillesse, elle repare & détruit également : mais depuis le commencement de la vieillesse jusqu'à la mort, elle détruit plus qu'elle ne

repare. Soit qu'elle édifie ou qu'elle détruiſe, elle ſe ſert de la chaleur naturelle répanduë par tout le corps. Cette chaleur pour édifier ou pour reparer cuit les alimens, fuit les digeſtions, & nourrit chaque partie du composé. Cette même chaleur agit ſur les parties nourries, conſomme quelque choſe de leur ſubſtance, & la fait tranſpirer pour détruire; elle ne peut pas ſubſiſter ſans ſujet, & parce que cette chaleur eſt répanduë par tout le corps, il faut auſſi que ce qui luy ſert de ſujet, ſoit répandu par tout le corps comme elle. Cette chaleur agit premierement ſur ſon ſujet, qui eſt la ſubſtance moyenne, & par ſon moyen elle agit enſuite ſur les parties ſolides de l'individu, ſoit pour édifier ou reparer en

In principio virtus activa ſpeciei eſt adeo fortis quod poteſt convertere de alimento non ſolum quod ſufficit ad reſtaurationem deperditi, ſed etiam quod ſufficit ad augmentum. Poſt modum vero quod aggeneratur non ſufficit ad augmentum, ſed ſolum ad reſtaurationem deperditi, tandem vero in ſtatu ſeneɛtutis nec ad hoc ſufficit, unde ſequitur decrementum, & finaliter diſſolutio corporis & contra hunc defeɛtum ſubveniebatur homini per lignum vitæ. S. Thom. 1. q 97. a. 4.

nourriſſant & en augmentant, ſoit pour détruire en deſſéchant & en conſommant : & on peut dire que cette action de la chaleur naturelle eſt la cauſe de la vie & de la mort ; de la vie, lors qu'elle ſert à nourrir, édifier & reparer ; de la mort, lors qu'elle conſomme & détruit. Elle altere premierement les bonnes qualitez de l'humide conjoignant, enſuite elle le conſomme & le diſſipe ; & quoique la nature s'efforce de le reparer, elle ne peut, quelque effort qu'elle faſſe, en venir à bout, parce qu'elle ne peut pas conduire le ſuc des alimens, dont elle le pourroit reparer juſqu'à la perfection qu'il ſeroit neceſſaire à ſon intention ; & ſi ce ſuc alimenteux ſe mêle à cet humide, ainſi qu'Ariſtote l'a crû,

& qu'il y en a de l'apparence, il augmente à la verité sa quantité: mais il diminuë ses bonnes qualitez, & cette reparation est toûjours imparfaite. *Illud quod generatur ex aliquo extraneo, adjunctum ei, quod prius erat humido praexistenti, imminuit virtutem activam speciei.* L'humide qui est engendré d'une chose étrangere, dit ce Philosophe, mêlé à cet autre humide qui s'est trouvé dans l'homme au tems qu'il a été formé, diminuë la vertu active de l'espece. L'impossibilité que la nature rencontre à faire cette reparation, est cause qu'elle ne peut entretenir la vie & garantir l'homme de la mort. Sans l'humide conjoignant la chaleur naturelle ne peut subsister, il est son sujet; à mesure qu'il diminuë en qualité, la

Aristote 1°. de generatione textu 34. & 39.

chaleur en devient moins bonne & moins bienfaiſante ; à meſure qu'il diminuë en quantité, la chaleur diminuë, ſe débilite & s'affoiblit, & elle perit tout à fait quand il eſt diſſipé. Sans cet humide, il n'y a point d'union de l'ame avec le corps, il eſt le lien qui aſſemble ces deux parties ; lors qu'il a toutes ſes bonnes qualitez & toute ſa quantité, il cauſe une puiſſante animation : l'ame eſt fort attachée à ſa matiere, à meſure que ce lien s'empire & s'uſe, le corps eſt moins animé ; l'ame ſe détache peu à peu, & enfin elle s'en ſepare lors qu'il eſt tout à fait uſé. Sans l'humide conjoignant, l'ame ne peut faire dans ſon corps aucune des fonctions de la vie ; c'eſt par ſon moyen qu'elle les fait:

ſans l'humide conjoignant il n'y a plus de vie, parce qu'il n'y a plus d'animation ; il n'y a plus d'animation, parce qu'il n'y a plus d'ame, & ſans ame il n'y a plus de vie. Enfin ſans l'humide conjoignant, le corps tombe dans la mort & dans la corruption, & cecy fait puiſſamment voir la neceſſité de cet humide. Je ne veux pas dire pour cela que l'homme vive toûjours autant que dure cet humide en luy, & juſqu'à ce qu'il ſoit tout à fait conſommé. Je ſçay qu'il y a d'autres cauſes qui l'enlevent de ce monde avant ſa conſommation : mais il me ſemble que je puis dire, que de même que de la ſemence des parens il s'écoule dans leurs deſcendans des maladies qui ſont hereditaires, de

même auſſi quand la ſemence des parens qui contient cet humide, eſt bien conditionnée & bien parfaite, l'ame s'en ſert ſi avantageuſement pour ſes fonctions, qu'elle peut conſerver ſon individu juſqu'à la conſommation de cet humide. Ce que nous venons de dire de l'humide conjoignant, fait voir que depuis le commencement de la vie juſqu'à ſa fin, il ſouffre un changement continuel, & ce changement qui eſt inviſible auſſi-bien que cet humide, eſt preſque toûjours la cauſe de tout le changement viſible qu'un chacun remarque dans chaque perſonne : ſa décadence entraîne avec elle la ruine de la chaleur naturelle, la deſunion & la ſeparation de l'ame d'avec le corps, la perte de la vie,

& la diſſolution de tout le composé. Il eſt à propos qu'il y ait du changement dans l'homme depuis ſa naiſſance juſqu'à l'âge viril, & que la nature, de petit qu'il eſt à ſa naiſſance, le conduiſe juſqu'à la perfection, & juſqu'à l'état de conſiſtence qu'elle luy peut donner : mais quand il y eſt une fois arrivé, il ſeroit à ſouhaiter qu'il y demeurât, & que s'il perd quelque choſe de ſa ſubſtance par l'action de la chaleur qui la conſomme & la diſſipe, elle en rétablit autant par la nutrition & par l'homoioſe, qu'il y en auroit de diſſipé, afin de le maintenir en cet état, & le faire toûjours vivre ; c'eſt le ſeul moyen de le faire ſubſiſter. Si cela étoit depuis que l'homme ſeroit arrivé en cet

état, on ne verroit plus de changement en luy, & il pourroit toûjours vivre, sans cela il faut necessairement qu'il perisse. C'est ce qui nous oblige pour le faire voir, de parler icy de l'homoiose, & de montrer que tout ce qui vit, continuë à vivre par son moyen, & que la longue vie dépend d'elle.

I. Encor qu'il y ait en l'homme une vertu homoiotique ou assimilative, par laquelle il assimile la substance des alimens à sa propre substance, & qu'il n'y en ait point en Dieu, on peut dire neanmoins que comme l'homme est fait à l'image de Dieu, qu'il faut qu'il y ait en Dieu quelque chose qui ait du rapport & de la ressemblance à l'homoiose qui se fait

en l'homme, pour entretenir & pour conſerver en luy les diſpoſitions que l'ame deſire trouver dans la partie animale pour le faire vivre. L'ame par l'homoioſe conſerve l'harmonie qui ſe doit rencontrer entr'elle & ſon corps pour l'animer : & en Dieu il a, au rapport des Theologiens, une perfection qu'ils appellent ſimplicité, & je trouve que cette ſimplicité a du rapport à l'homoioſe. La ſimplicité nie en Dieu toute compoſition ; & par l'homoioſe qui ſe fait en l'homme ſain, la nature veut aſſimiler, & comme ſimplifier la ſubſtance de l'aliment à chaque partie de la choſe alimentée, pour reparer ce que la chaleur naturelle a fait tranſpirer de ſa ſubſtance en chaque partie

par ſon action. Par la ſimplicité qui eſt en Dieu, & que je puis nommer une homoioſe parfaite, achevée, conſommée, immuable, inalterable, qui n'a jamais commencé, & qui ne finira jamais, je conclus fort bien que Dieu ne peut pas mourir : Car enfin, ſi Dieu eſt ſimple, il n'eſt point composé ; s'il n'eſt point composé, il n'y a point en luy difference de parties ni de qualitez ; s'il n'y a point en luy difference de parties ni de qualitez, il n'y a point de contrarieté ; s'il n'y a point de contrarieté, il n'y a point de combat : s'il n'y a point de combat, il n'y a point d'alteration, point de corruption, point de diſſolution, & par conſequent point de mort : D'où je conclus que ſi Dieu eſt

une ſubſtance trés-ſimple, ainſi que la Theologie nous en aſſûre, il eſt immortel. Par des raiſons toutes oppoſées, je dis que l'homme eſt mortel, parce qu'il eſt composé : & par l'homoioſe qui ſe fait en l'homme bien ſain, par laquelle la ſubſtance de l'aliment eſt aſſimilée ſelon l'intention de l'ame, & animée par elle comme le reſte des autres parties, je puis aſſûrer que tant qu'elle ſe fera bien, l'homme vivra toûjours dans l'éloignement de toute infirmité; qu'elle eſt la veritable cauſe de la longue vie, & que tant qu'elle ſubſiſte, il n'eſt pas poſſible de trouver en l'homme aucune cauſe de maladie, ou de mort; & ſi les premiers hommes du monde ont vécu pluſieurs ſiecles avant

Perſonne ne l'avoit dit auparavant moy.

Mi Senkoyce

que de mourir, c'eſt ſeulement parce que la vertu homoiotique, ou aſſimilative, qui étoit en eux forte & vigoureuſe, tranſmuoit puiſſamment en leur ſubſtance les alimens dont ils ſe nourriſſoient.

II. L'Ange a reçû l'être & la vie d'un principe exterieur, qui eſt Dieu; il l'a fait par la creation: ſon être eſt ſtable & conſtant; ſa nature eſt ſpirituelle & ſimple, & il n'eſt point compoſé d'élemens comme le corps de l'homme; il n'eſt point ſujet au changement comme luy: ſa ſubſtance, qui eſt inalterable, ne ſouffre ni augmentation ni diminution; cependant je dis qu'il a beſoin d'une aſſimilation, non pas telle que celle dont l'homme a beſoin pour ſon corps; mais d'une aſſimilation metapho-

rique, non en luy, mais dans le principe qui l'a créé, dont pourtant l'effet passe & se termine à son individu. Il a été fait par la creation, il faut une semblable action pour le faire faire subsister dans son être; il faut que Dieu cause en luy la conservation de cet être, qui n'est autre chose qu'une continuation de creation, & cette action semblable à celle par laquelle il a été créé, cette conservation, cette creation continuée, c'est ce que j'appelle assimilation dans l'Ange; l'assimilation dans l'homme fait subsister son corps. Par cette assimilation dans l'Ange, Dieu l'assimile à son Eternité; il soûtient son être; il l'empêche de tomber dans le neant; il prolonge sa subsistance; il luy donne une durée eter-

S. Thom. 1.p.q.104. a.1. 4m.

nelle. Ce que je viens de dire de l'Ange, je le dis de même de l'ame raisonnable.

III. A l'égard de l'homme nous avons parlé de trois sortes de vies, sçavoir de la vie de la nature, de la vie de la grace, & de la vie de la gloire, & toutes ces trois vies subsistent par l'assimilation. Dieu a fait l'homme à son image & semblance : voila la premiere disposition de l'homme pour une vie éternelle & bienhûreuse. Dieu ne se contente de cela : mais il veut que l'homme travaille luy-même à meriter cette vie éternelle & bienhûreuse, qu'il assimile toûjours de plus en plus son ame à ce divin Original par une homoiose, que je puis nommer morale, au moyen de laquelle il soit transfor-

mé

mé en ſon Dieu qui eſt la vie par eſſence. C'eſt pour cela que le Pere Eternel dit en tant de lieux de l'Ecriture Sainte : *Soyez Saints, parce que je ſuis Saint.* Et le Fils, *Soyez parfaits, comme mon Pere Eternel eſt parfait : Soyez miſericordieux, comme mon Pere eſt miſericordieux.* Il veut encor aſſimiler nôtre connoiſſance à la ſienne, par la foy dans nôtre entendement : Il aſſimile nôtre attente à ſes promeſſes par l'eſperance ; Il aſſimile nôtre volonté à la ſienne par la charité : Il fait le même par les autres vertus morales & chrétiennes ; & c'eſt encor pour conſerver & pour perfectionner cette homoioſe morale, pour la vie éternelle & bienhûreuſe, que ce même Fils nous a donné ſon Corps à manger, & ſon Sang à

boire. Cette divine nourriture eſt l'aliment pour arriver à une parfaite aſſimilation, à laquelle S. Paul nous marque qu'il eſt parvenu, quand il a dit, *Jeſus-Chriſt vit en moy*, au moyen de laquelle nous éviterons la mort, & nous vivrons d'une vie éternellement hûreuſe. Je ſuis l'aliment des grandes ames, dit S. Auguſtin en faiſant parler ce divin Fils, prens un accroiſſement ſpirituel par reſſemblance avec moy, pour te rendre digne de me manger : mais n'eſpere pas me tranſmuer en ta ſubſtance, comme tu fais tous les jours les alimens de ton corps : il n'eſt pas juſte que le plus digne ſoit changé au moins digne; au contraire, tu ſeras changé en moy, ce qui te ſera beaucoup plus avantageux.

Cibus ſum grandium, creſce & manducabis me, nec tu me mutabis in te ſicut Cibum carnis tuæ, ſed tu mutaberis in me. Auguſt. lib. 7. Confeſ. cap. 10.

Voila une aſſimilation admirable de l'ame en ſon Dieu pour la vie éternelle & bienhûreuſe en laquelle Dieu acheve de ſe l'aſſimiler pour toute l'éternité. Il faut venir à l'aſſimilation pour le corps. *Per Cibum iſtum Sacratiſſimum, in ſuam nos Chriſtus traducit effigium.* Dioniſ.

I V. Nous avons diſtingué en l'homme deux ſortes de parties, la premiere ſorte eſt tenuë, ſubtile & rapide ; & c'eſt la ſubſtance que nous avons appellée moyenne. La ſeconde ſorte eſt ſolide, & ce ſont les chairs, les os, les muſcles, les tendons, les cartilages, les nerfs, &c.

Ces deux ſortes de parties ſouffrent continuellement de la diminution, de l'alteration & du dechet, par l'écoulement qui ſe fait de leur ſubſtance, & elles demandent d'être reſtaurées par l'homoioſe ; & ſi cette reparation ne ſe fai-

ſoit pas, au moins dans les parties ſolides, l'homme ne tarderoit gueres à devenir ſquelet.

L'homoioſe ou aſſimilation eſt la fin de la nutrition & le but de la nature; c'eſt par elle qu'elle conſerve les individus. Quand l'aliment eſt aſſimilé, il eſt paſſé en la ſubſtance de la choſe alimentée, & il eſt animé de la même ame que le reſte des autres parties de l'individu.

Nous admettons de deux ſortes d'aſſimilation, à raiſon des deux ſortes de parties dont nous venons de parler. Je nomme la premiere aſſimilation d'aſpiration, & la ſeconde aſſimilation d'obtention.

L'aſſimilation d'aſpiration eſt celle à laquelle la nature aſpire, quand elle veut aſſimiler la partie

la plus ſubtile des alimens à la ſubſtance moyenne.

L'aſſimilation d'obtention eſt celle par laquelle la nature aſſimile la ſubſtance des alimens à la ſubſtance des parties ſolides, enſorte que ce qui étoit aliment devient chair, os, muſcle, tendon, cartilage, nerf, &c. chaque partie attirant à ſoy de l'aliment ce qui luy eſt le plus propre, pour s'en nourrir & ſe l'aſſimiler.

Quant à la premiere de ces deux aſſimilations, elle a été poſſible en Adam avant ſon péché : mais depuis ſon péché elle eſt devenuë impoſſible, ſelon l'opinion de quelques Sçavans. C'eſt pour cela que je la nomme aſſimilation d'aſpiration, parce que la nature y aſpire ſans y arriver : C'eſt, comme

Illud ſi quando jacturam acceperit, non reſarcitur. Fernel.

je penſe, l'opinion commune.

Quant à la ſeconde ſorte d'aſſimilation la nature y arrive aſſez facilement au commencement de la vie, quand elle ne trouve point d'obſtacle à ſon action ; & c'eſt pour ce ſujet que je la nomme aſſimilation d'obtention. Elle n'y arrive pas ſi bien dans la ſuite, & cela va toûjours en diminuant peu à peu juſqu'à la fin.

Dieu dont la providence *attingit à fine uſque ad finem*, ayant de toute éternité reſolu de créer l'homme, reſolut auſſi de le faire immortel, non par nature, mais par grace, & dans ce deſſein il pourvût à la neceſſité de ces deux ſortes d'aſſimilations ; pour cela il le logea dans un Jardin ſi beau, qu'il a merité le nom de Paradis, plan-

té d'un grand nombre d'arbres fruitiers, dont les fruits étoient euchimes, c'eſt à dire de bon ſuc : il n'y avoit que celuy nommé par Moïſe dans la Geneſe, *lignum ſcientiæ boni & mali*, dont les fruits étoient mortiferes, à cauſe que le Seigneur en avoit défendu l'uſage ſous peine de mort : mais entre les autres, il y en avoit un dont les fruits étoient d'un ſuc plus exquis, plus excellent & plus parfait ; & c'eſt pour montrer ſon excellence au deſſus des autres, qu'il eſt nommé au lieu ſus allegué *lignum vitæ*, arbre de vie : Par la manducation du fruit que portoit l'Arbre de vie, la ſubſtance moyenne eut été reparée par une parfaite aſſimilation ſans le péché d'Adam ; la manducation des autres fruits eut reparé

le dechet & les ruines des parties ſolides du même homme, ſi ce même homme, dont les inclinations le portent plûtôt au mal qu'au bien, n'eut outre-paſſé la défenſe de ſon Dieu en mangeant du fruit défendu, ce qui le fit chaſſer d'Eden : depuis ce tems-là l'homoioſe ne ſe fait plus qu'imparfaitement, & ce défaut arrive pour cinq raiſons : La premiere, à cauſe du défaut de la juſtice originelle. La ſeconde, pour la privation des fruits de ce Jardin, & principalement de celuy de l'Arbre de vie. La troiſiéme, pource que les parties qui travaillent à aſſimiler, l'ayant aſſez bien fait pendant quelque tems, ſans être rétablies en leur vigueur naturelle autant qu'il le faudroit, ſouffrent de leur propre travail ; &

Omne agens agendo repatitur.

& fatiguées qu'elles ſont, elles ne le font plus comme il ſeroit neceſſaire. La quatriéme, c'eſt que les alimens dont nous avons l'uſage, ne ſont point aſſez appropriez pour l'homoioſe, afin d'y être facilement conduits par une nature déja affoiblie. La cinquiéme, enfin c'eſt que ces mêmes alimens, aprés avoir fourni de la nourriture autant que la nature a été capable d'en tirer d'eux, laiſſent dans les parties nourricieres & dans les parties nourries une craſſe excrementeuſe que la nature débilitée ne peut pas chaſſer, & qui les empêche dans leurs fonctions. Privez que nous ſommes des fruits de ce délicieux Jardin, il nous reſte pourtant des alimens de bon ſuc pour la reſtauration des parties ſolides, & pour l'aſ-

C'eſt pourquoy il eſt beſoin de décraſſer la machine de l'homme par le Lieutenant, décraſſant avant que de le fortifier avec le Lieutenant fortifiant.

ſimilation d'obtention : mais aucun des hommes, non plus que moy, n'en connoît point qui puiſſent reparer parfaitement la ſubſtance moyenne, & faire que l'aſſimilation d'aſpiration devienne pour eux une aſſimilation d'obtention, auſſi-bien que celle qui ſe fait dans les parties ſolides. Je diray ſeulement que le fruit de vie a un Lieutenant, que ce fruit avoit un grand rapport avec la ſubſtance moyenne, & c'eſt pour cela qu'il la rétabliſſoit parfaitement : mais que ſon Lieutenant en a deux ; le premier a cette ſubſtance dont nous avons parlé, & le ſecond avec le fruit de vie dont nous allons parler icy, pour parler enſuite du Lieutenant, & pour éclairer ceux qui veulent découvrir quel il eſt.

Mais avant que de paſſer au Chapitre ſuivant, recapitulons ce que nous venons de dire dans celuy-cy. La ſimplicité qui eſt en Dieu a du rapport à l'homoioſe: mais parce qu'elle excede de tout point l'homoioſe, & que n'ayant jamais commencé, elle ne finira jamais; elle marque en Dieu une vie éternelle ſouverainement parfaite. L'Ange & l'ame de l'homme ont une vie éternelle, parce que Dieu par une continuation de creation les aſſimile à ſon Eternité. La vie de la Grace ſubſiſte & ſe conſerve par l'aſſimilation, par laquelle l'homme ſe rend ſemblable à ſon Dieu en imitant ſon Sauveur, qui n'eſt venu icy-bas que pour luy montrer par ſon exemple la maniere de ſe bien aſſimiler à ce grand

Original. La vie de la Gloire achevera l'assimilation que l'homme a commencée dans le monde en vivant de la vie de la Grace; & dans le sejour de la Gloire, il sera autant qu'il se peut assimilé à son Dieu, qui peindra en luy sa Divinité, comme dans un beau miroir sans tache propre à recevoir son image. La vie naturelle des hommes, des brutes & des plantes, subsiste par l'assimilation des alimens à leur substance. Voila comme tout ce qui vit, continuë à vivre par l'homoiose ou l'assimilation.



CHAPITRE IX.

Que le fruit de vie, qui étoit aliment & remede tout ensemble, reparoit la substance moyenne, maintenoit la vertu homoiotique ou assimilative, & chassoit toute maladie. Comme il faut entendre ce que l'on dit communement, que si Adam n'eut point péché, l'homme ne fut point mort.

NOus ne connoissons plus maintenant le fruit de vie que par le nom que Dieu luy avoit imposé, & ce nom nous fait connoître que pour être fruit de vie, il devoit empêcher la perte de la vie, & remplir ainsi sa signification. L'Ecriture Sainte nous assûre qu'il avoit cet effet, & qu'il l'eût eu même aprés le péché; qu'il croissoit

Nunc ergo ne forte mittat manum suam & sumat etiam de ligno vitæ & comedat & vivat in æternum, emisit eum Dominus de loco voluptatis. Genes. 3.

in paradiso voluptatis, & elle ne nous dit rien de plus. Mais si nous examinons la raison, touchant les vertus qu'il devoit avoir pour être fruit de vie, elle nous dicte que pour être tel, il devoit avoir celles qui suivent; il devoit être fruit propre à manger, & par consequent aliment; il devoit être propre à guerir, & par consequent medicament. Comme aliment & comme medicament, il devoit être plus temperé, ou du moins aussi temperé que l'homme de la meilleure constitution. Comme aliment & medicament, il devoit être extrémement approprié à la nature de l'homme: comme aliment de vie, il devoit nourrir parfaitement: comme medicament de vie, il devoit être unique, universel, & guerir parfaitement.

1°. Je dis premierement, aprés l'Ecriture, que le fruit de vie croiſſoit *in paradiſo voluptatis.* Tout ce qui croît en un Jardin de plaiſir doit donner du plaiſir, autrement il ne ſeroit pas tout à fait de plaiſir. Mais entre les autres choſes qui donnent du plaiſir, dans un tel Jardin il y en a qui en donnent plus les unes que les autres : l'Arbre qui portoit le fruit de vie étoit de cette derniere ſorte, il contentoit tout à fait la vûë, l'odorat & le goût, & il eut donné de la joye par ſes effets, à qui en eut mangé.

2°. Il étoit fruit de vie, c'eſt à dire, que ſi les principes & les fondemens de la vie euſſent été alterez & ébranlez en quelque perſonne, cette alteration & cet ébranlement euſſent ceſſé dans cette

perſonne, & elle eut été confirmée dans la vie ; elle ne l'eut jamais perduë, moyennant l'uſage de ce fruit : par ſa ſubſtance & par ſes qualitez il tendoit directement à ce but.

3°. L'homme, pour conſerver ſa vie, avoit beſoin d'un aliment de vie ; le fruit de vie étoit bon à manger, & par conſequent il étoit aliment. *Ex omni ligno comede*, diſoit Dieu à Adam, *de ligno autem ſcientiæ boni & mali ne comedas, &c.* Mange du fruit de tous les arbres de ce Jardin, garde-toy ſeulement de manger du fruit de l'Arbre de la ſcience, du bien & du mal ; car dés le même jour que tu en auras mangé, tu mouras. Le fruit de vie, comme aliment par excellence, avoit un goût exquis, delicieux,

cieux, & trés-agreable au dessus de tous les autres; c'est pour cela qu'il nourrissoit mieux que tous les autres. *Quod sapit nutrit : ergo quod melius sapit, magis nutrit.* Ce qui a bon goût nourrit : donc ce qui a meilleur goût nourrit davantage ; il nourrissoit jusqu'à rétablir la substance moyenne.

4°. L'homme, pour conserver sa vie, avoit besoin de remede pour guerir, s'il tomboit malade ; le fruit de vie étoit propre à guerir, & par consequent il étoit medicament : tous les fruits du Paradis terrestre pouvoient nourrir & entretenir la vie quelque tems, mais ils ne pouvoient pas la conserver toûjours ; & nonobstant leur usage, l'homme eut pû tomber malade, & mourir. Dieu, dont la providence est infi-

Gustus arboris vitæ corruptionem corporis inhibebat. Denique & post peccatum potuit insolubilis manere, si permissum illi esset edere de arbore vitæ. August. de quæst. vel & Novi Test.

nie, ne vouloit point ce mal, & pour l'en garder, il avoit créé le fruit de vie; il en avoit donné la connoissance à Adam, & si par malheur cet homme eut été assez negligent pour en obmettre l'usage; & si pour ce défaut la maladie l'eut attaqué, sa necessité, le desir de sa conservation, & la crainte de la mort, eussent excité sa connoissance, son souvenir & son desir; il eut recouru à ce fruit, qui étoit la Medecine par excellence, puisque c'est de luy dont il est parlé au 38. Chapitre de l'Ecclesiastique, & dont il est dit que le grand Maître de la nature crea la Medecine de la terre. *Altissimus creavit de terra medicinam;* & il se fut ainsi délivré de toute infirmité. Sa substance & ses qualitez étoient tout à fait opposées

à la mort, & à tout ce qui la pouvoit causer. En cela il étoit remede.

5°. Le fruit de vie comme aliment & comme medicament, étoit plus temperé que l'homme de la meilleure constitution. Le temperament d'une chose est toûjours proportionné à la substance de la chose dont il resulte, si elle est excellente il est excellent. La substance du fruit de vie étoit éminemment semblable à la substance de l'homme ; son temperament luy étoit donc aussi éminemment semblable, & il étoit necessaire que cela fut ainsi, afin que par cette ressemblance éminente, il pût toûjours maintenir la substance & le temperament de l'homme dans l'état que l'ame desire pour animer toûjours ; comme le Superieur a

du pouvoir ſur ſon inferieur, & le fort ſur le foible, il eut ramené l'homme, qui en eut uſé dans ſa reſſemblance, & par conſequent dans ſon temperament, dont il eſt éloigné par la maladie; il eut chaſſé de luy toute intemperie, & par conſequent toute ſemence de maladie & de mort en chaſſant la diſſimilation.

6°. Le fruit de vie, comme aliment & comme medicament, étoit extrémement approprié à la nature de l'homme. Il n'appartient qu'à Dieu de bien ajuſter les cauſes aux effets qu'il en veut tirer, il connoît parfaitement la nature de l'homme, il ſçavoit ce qui étoit beſoin pour la faire ſubſiſter, il vouloit la faire ſubſiſter. Qui peut douter que dans ce deſſein qu'il avoit, étant auſſi ſage

& aussi puissant qu'il est, il ait pû créer un fruit, qui comme medicament pouvoit eloigner tout ce qui étoit nuisible à sa vie, & comme aliment confirmer & fortifier tout ce qui pouvoit la faire subsister? Et qui peut douter que ce remede alimenteux fut le fruit de vie, aprés ce que l'Ecriture nous en dit?

7°. Le fruit de vie, comme aliment de vie, pouvoit nourrir parfaitement, & non d'une maniere défectueuse, ainsi que les alimens dont nous avons l'usage; mais d'une maniere qui n'eut rien laissé à souhaiter pour une parfaite nutrition. Remarquez que pour bien nourrir, il faut que les parties nourricieres soient fortes & vigoureuses pour faire de parfaites coctions, & que faisant passer l'aliment par plu-

ſieurs états, elles le conduiſent enfin par une nutrition parfaite à l'aſſimilation des parties ſolides. Remarquez encor, que ce n'eſt pas aſſez que la ſubſtance de l'aliment ſoit conduite à l'aſſimilation des parties ſolides ; mais qu'il eſt neceſſaire, pour perpetuer la vie de l'homme, qu'elle paſſe dans un état bien plus parfait & plus éminent, puis qu'il faut que pour faire vivre toûjours, elle paſſe à la ſubſtance moyenne : Il faut en outre, ce qui ſemble beaucoup difficile, pour ne pas dire impoſſible, qu'elle devienne eſprit, pour reparer, fortifier, & exciter cet eſprit que nous avons nommé conformateur, contenu en cette ſubſtance, afin que comme il a bien eu le pouvoir de former le corps, il puiſſe reparer ſes ruines,

& le rendre tel qu'il faut pour loger son ame à perpetuité. Le fruit de vie, entre les vertus dont il étoit doué, avoit particulierement celle-là : si l'homme n'en eut pas été privé pour sa desobeissance, il luy eut conferé une vie pleine & abondante, sur laquelle la mort n'eut eu aucune prise. Il eut en outre laissé dans les parties nourricieres un effet dont l'impression, pour l'assimilation parfaite des alimens, eut duré un long espace de tems ; cet effet n'eut jamais cessé en luy, qui en auroit mangé de fois à autre, & il auroit toûjours vécu.

8°. Le fruit de vie, comme medicament de vie, étoit unique & universel ; il étoit unique : c'est pour cela que l'Ecriture parlant de luy dans le passage cy-dessus cité, dit

Medicinam au ſingulier, *& non Medicinas* au pluriel. Il eut été ſuffiſant ſeul pour guerir toutes les maladies ; il n'eut été beſoin que de luy, il n'en eut point falu chercher d'autre : c'eſt mal à propos que l'on cherche dans la multiplicité, quand on peut trouver tout ce qu'on deſire ramaſſé dans l'unité. Il étoit univerſel, & cela étoit neceſſaire, puis qu'il étoit ſeul & unique. Lors qu'ayant rétabli la nature dans toute la vigueur qu'elle avoit perduë, il eut joint ſes forces aux ſiennes, il n'y eut point eu de maladie, telle qu'elle eût été, qui eût pû tenir contre luy. Du ſuc étranger des alimens mal aſſimilé, procedent toutes les maladies, la corruption des corps, la vieilleſſe & la mort. Le fruit de vie avoit cette proprie-

té, qu'il fortifioit la vertu de l'espece, & chassoit la débilité qui provenoit pour le mélange d'un suc étranger : selon S. Thomas, il étoit l'aliment de l'assimilation. Comme une Medecine précieuse, il empêchoit le corps de tomber dans la corruption, selon S. Augustin, & il éloignoit la vieillesse & la mort, selon le même.

Cibus adeat homini ne esuriret potus ne sitiret & lignum vitæ ne sencetur eum dissolveret. Auguſt. lib 14. de Civitate Dei.

9°. Le Docteur angelique, qui nous a dit que le fruit de vie fortifioit la vertu active de l'espece contre la débilité qui provient à l'homme pour le mélange d'un suc étranger, ne nous a pas dit la raison pour laquelle il avoit cet effet. Je veux suppléer à son défaut, & dire, autant que je le puis, ce qu'il a manqué de dire ; mais auparavant,

Vitæ arbor medicina modo corruptionem hominum prohibebat. Aug. lib. 14. de quæst. vel & Novi Test.

Habebat enim virtutem fortificandi virtutem speciei contra debilitatem provenientem ex ad mixtione extranei. S. Thom. 1. p. q. 97. a. 4.

il eſt beſoin de remarquer ce que veut dire ce ſaint Docteur par la vertu active de l'eſpece, & ce qu'il veut faire entendre par la débilité qui provient à l'homme pour le mélange d'un ſuc étranger. Par la vertu active de l'eſpece, le ſaint Docteur entend la vertu que nous avons nommée aſſimilative; & par la debilité qui provient à l'homme pour le mélange d'un ſuc étranger, il faut entendre cette même vertu débilitée pour avoir déja beaucoup travaillé a aſſimiler, & qui pour ſa débilité ne peut plus aſſimiler le ſuc étranger des alimens, d'où procede la diſſimilation, & enſuite la maladie & la mort. Cela poſé, je dis premierement que le fruit de vie avoit la vertu de fortifier la vertu active ou aſſimilative de l'eſpece,

parce que la ſubſtance de ce fruit étoit éminemment ſemblable à la ſubſtance de l'homme. Je dis en ſecond lieu, que le fruit de vie avoit un temperament plus excellent que le temperament de l'homme le mieux temperé. Le temperament, ſelon mes principes, reſulte de la ſubſtance : plus une ſubſtance eſt excellente, & plus le temperament qui en reſulte eſt excellent. J'ay dit que la ſubſtance du fruit de vie étoit non ſeulement ſemblable à la ſubſtance de l'homme, mais j'ay dit qu'elle étoit éminemment ſemblable ; d'où je dois conclure conformément à mes principes, que le temperament du fruit de vie étoit éminemment ſemblable au temperament de l'homme. C'eſt par cette reſſemblance éminente à la ſubſtan-

ce & au temperament de l'homme, qu'il étoit extrémement approprié à la nature de l'homme: c'est par cette ressemblance éminente qu'il étoit assimilatif; c'est par cette ressemblance éminente qu'il avoit la proprieté de réveiller & d'exciter la vertu active ou assimilative de l'espece, & de chasser avec elle toute dissimilation, en ramenant à l'assimilation; & si on conçoit bien cette doctrine du saint Docteur, on concevra sans peine que le fruit de vie chassoit toute maladie, ramenoit la santé, & assûroit la vie.

Ce que dessus posé, il est aisé de voir que le fruit de vie étoit tel que son nom le marque, qu'il luy avoit été bien imposé, & qu'il le portoit à juste titre, en ce qu'il avoit

les qualitez qui contribuoient à la conſervation de la vie, & en ce principalement, qu'il pouvoit retenir l'ame, le principe de la vie du corps, dans le corps, qu'il les eut tenu unis & liez enſemble par le moyen de la ſubſtance moyenne; le nœu de cette union qu'il eut reparée, & dans laquelle il eut revivifié, pour ainſi dire, cet eſprit conformateur, qui étant rétabli dans toute ſa force, eut reparé le corps qu'il avoit bâti, & il en eut corrigé tous les défauts. Il eut de plus rétabli la vertu aſſimilative, & imprimé en elle un effet de longue durée pour la longue vie; & c'eſt ainſi qu'il eut éloigné la mort, la ſeparation du corps & de l'ame, en empêchant l'ame de ſe ſeparer de la matiere qu'elle anime & qu'elle aime.

Il eſt encor aiſé de voir, par la conduite de Dieu, qu'un medicament, pour être bon, doit avoir quelque choſe des vertus du fruit de vie; il doit être alimenteux, plaiſant, agreable à l'odorat & au goût, temperé & approprié à la nature de l'homme comme luy.

Il n'eſt point de ſanté plus ſûre, que celle qui ſe recouvre & ſe fortifie par les alimens, parce que *ſola nobis eſca medicina eſt*. Ambroſ.

Mais de plus, il eſt aiſé de voir que cette conduite condamne celle des Medecins d'aujourd'huy, qui veulent des remedes hors des alimens, qui choquent l'odorat & le goût, qui ſont intemperez, & nullement appropriez à la nature qu'ils veulent guerir: En uſer ainſi, n'eſt-ce pas prendre les choſes à contre-poil, & vouloir condamner le Dieu qui les condamne?

Voyons maintenant que ce que nous venons de dire du fruit de vie,

convient à ſon Lieutenant ; on auroit lieu ſans cela de nous condamner par le même endroit par lequel nous condamnons les autres.

Mais à l'occaſion d'un Religieux Jacobin, Docteur de Sorbonne, qui a eu communication du Traité de la longue Vie, & qui a dit à ſon Auteur, qu'il ne ſe pouvoit dire qu'improprement que le fruit de vie fut aliment & medicament, puiſque dans le Paradis terreſtre il n'y avoit point de maladie, & qu'il n'y en eut point eu ſi l'homme eut conſervé ſon innocence originelle, la maladie étant une peine & une ſuite du péché ; qu'il luy ſoit permis avant de finir ce Chapitre, de faire quelques reflexions touchant la maniere dont il faut entendre ce que l'on dit communément, que ſi

Adam n'eut point péché, l'homme ne fut point mort.

Il faut conſiderer l'homme du côté de la nature, & du côté de la grace.

L'homme a été créé mortel par nature; ſi en cet état il eut été logé dans le Paradis terreſtre, ſans y avoir l'uſage du fruit de vie, il y fut mort. L'air de ce bienhûreux ſejour eut pourtant augmenté le nombre de ſes jours.

L'homme a été créé immortel par la grace, moyennant l'uſage du fruit de vie; il faut joindre ces deux choſes que l'on ſepare d'ordinaire.

La grace toute ſeule ne rend point l'homme immortel. La trés-Sainte Vierge, Saint Jean-Baptiſte, & tous les Saints en general, ſont morts,

morts, nonobstant qu'ils eussent la grace.

Si l'homme eut été immortel par la grace seule, le fruit de vie eut été inutile; il avoit sans ce fruit ce qu'il eut pû donner.

Il est dit au troisiéme Chapitre de la Genese, *Nunc ergo ne forte* (Adam) *mittat manum suam, & sumat etiam de ligno vitæ, & comedat, & vivat in æternum : emisit eum Dominus de loco voluptatis.* Maintenant donc de crainte qu'Adam porte sa main, & qu'il prenne aussi du fruit de vie, qu'il en mange, & qu'il vive éternellement; le Seigneur le mit hors du lieu de la volupté. Ce passage fait voir trois choses.



1°. Que si Adam eut perseveré dans la grace de son origine, l'im-

mortalité & l'uſage du fruit de vie, par lequel il eut eu cette immortalité, euſſent été la recompenſe de cette perſeverance.

2°. Que l'exil du Paradis terreſtre, la privation du fruit de vie, & l'aſſujetiſſement à la mort, qui eſt la ſuite de cette privation, furent la peine du péché d'Adam.

3°. Que le fruit de vie, même aprés le péché, eut rendu Adam immortel par une vertu naturelle que le Createur avoit miſe en luy; & il étoit ſi bien aliment de vie, & remede de vie, qu'il pouvoit, en nourriſſant, chaſſer comme un puiſſant contrepoiſon de ce premier homme toutes les ſemences de mort, qu'il avoit introduit en ſa perſonne par la manducation du fruit défendu; s'il en avoit eu l'u-

ſage. (Il faut ſuppoſer que l'arbre de vie & le monde euſſent toûjours duré.) C'eſt le ſentiment de Saint Auguſtin, au Traité des Queſtions de l'ancien & du nouveau Teſtament ſur ce paſſage. *Poſt peccatum*, dit ce Pere, *potuit inſolubilis manere, ſi permiſſum eſſet illi edere de arbore vitæ*; & par conſequent ſi l'homme eut été immortel dans le Paradis terreſtre, il l'eut été en vûë de la grace de ſon origine, à cauſe de cette grace, en recompenſe de ſa perſeverance en cette grace; & non par cette grace : mais par le benefice du fruit de vie qui eut cauſé cet effet en luy. Dieu qui opere dans l'ame ſpirituelle, par la grace qui eſt un moyen ſpirituel, eut operé dans le corps par le fruit de vie, qui étoit un moyen cor-

S. Thom. 22. q. 164. a. 2. ad 6m. n'eſt pas de ce ſentiment : dans cette réponſe, il dit qu'il faut entendre le mot *æternum* pour *diuturnum*.

porel pour luy donner la vie.

Si l'homme avec la grace logé dans le Paradis terrestre, n'y eut pas eu l'usage du fruit de vie, il y fut mort.

Adam commença à mourir sitôt qu'il eut mangé du fruit défendu; il commença donc à mourir dans le Paradis terrestre: il n'en fut chassé que quelque tems aprés son péché; & parce que Dieu vouloit qu'il continuât & qu'il achevât de mourir, qu'il voyoit que tant qu'il eut été dans le Paradis terrestre, il eut pû prendre du fruit de vie, & se garantir de la mort: de crainte que cela fut il le chassa de ce lieu de délices, & par là il est évident que le fruit de vie étoit un remede infaillible contre la mort & contre les maladies qui la causent.

Dieu qui prend des joyes indicibles à conſiderer les perfections infinies de ſa nature au dedans de luy-même, prenoit de grandes complaiſances à contempler un petit échantillon de ſes mêmes perfections au dehors de luy-même, en l'homme ſon image; & afin d'avoir toûjours ce plaiſir, il luy donna l'arbre de vie, dont les fruits l'euſſent empêché de mourir : mais lorſque par la deſobeïſſance d'Adam, il vit cet image ſali, deshonoré, barboüillé, ces complaiſances ceſſerent en partie; & pour punir ce revolté, il le chaſſa du Paradis terreſtre, il le priva du fruit de vie, & ce malhûreux devint ſujet à la mort, ſuivant la menace qui luy en avoit été faite. Voicy comme cette ennemie des hommes eſt

entrée dans le monde. Si le premier homme eut toûjours eu la vie ſpirituelle par le moyen de la grace, il eut toûjours eu la vie corporelle par le moyen du fruit de vie. C'eſt ainſi, ce me ſemble, qu'il faut entendre ce que l'on dit communément, que ſi Adam n'eut point péché, l'homme ne fut point mort.

CHAPITRE X.

Que le fruit de vie a un Succedanée ou Lieutenant, & que le Succedanée ou Lieutenant du fruit de vie, a quelque choſe des vertus du fruit de vie.

CEluy qui aſpire à la longue vie pour en joüir, doit aſpirer à la connoiſſance du Lieute-

nant du fruit de vie, & il peut voir que nous ne luy avons marqué les proprietez de ce fruit dans le Chapitre précedent, qu'afin de luy ouvrir les yeux, & qu'en luy parlant de l'un, il pût parvenir à la connoissance de l'autre; puis qu'il est certain que les vertus du fruit de vie se doivent à proportion retrouver dans un autre fruit, qui est son Lieutenant. 1°. Il a été créé de la terre par le Trés-haut, pour être la medecine des hommes. 2°. Il doit n'avoir aucun dégoût pour les hommes, pour lesquels il a été fait. 3°. Il est universel pour toutes les maladies de l'homme. 4°. Il est fruit & aliment pour l'homme. 5°. Il est fruit de vie, il l'entretient en ceux qui en usent. 6°. Il est temperé comme l'homme. 7°. Il

Le fruit de vie étoit un remede simple, mais puissant. La simplicité & la puissance sont des vertus propres à Dieu, & le caractere de tous ses Ouvrages. Tertulien, *de baptismate.*

eſt tout à fait approprié à la nature de l'homme. 8°. Il conſerve la ſubſtance moyenne, & empêche ſa grande diſſipation. 9°. Enfin, il augmente la vertu homoiotique ou aſſimilative, & imprime en la nature un effet de longue durée. Voila comme ce remede alimenteux eſt reſſemblant au fruit de vie: mais pour dire quelque choſe de plus, je dis que le Lieutenant du fruit de vie eſt fruit de vie luy-même, pour les raiſons que nous en avons apporté dans un autre Traité : Il eſt produit d'un arbre, qui au jugement de tout le monde, eſt jugé trés-beau ; ſon fruit eſt blanc à l'exterieur : mais interieurement, il eſt fort rouge, & celuy qui a planté cet arbre dans ſon verger, ne connoît point ſon fruit

pour être le Lieutenant du fruit de vie. Il faut descendre dans le détail, & parler de sa substance, de ses qualitez, & de ses proprietez.

1. Dans toutes les choses materielles, on doit considerer entr'autres choses leurs substances & leurs accidens. La substance, c'est ce qui est caché sous les accidens, elle les soûtient. Les accidens, sont le temperament, les qualitez qui le composent, les saveurs, les couleurs, les proprietez, &c.

2. On ne connoît point la substance par elle-même, mais par les accidens qui la cachent. Elle agit par les qualitez qui sont en elle; ces qualitez sont à la substance, ce que les instrumens sont à un ouvrier, & on les connoît par les effets qu'elles causent.

3. Toutes les ſubſtances materielles qui ſont en ce monde ſont differentes, il y en a de bonnes, de meilleures, & de trés-bonnes. Les ſubſtances que je nomme ſimplement bonnes, ce ſont celles des choſes inanimées. Les ſubſtances que je nomme meilleures, ce ſont les ſubſtances des plantes & des animaux ſans raiſon. Les ſubſtances que je nomme trés-bonnes ou excellentes, ce ſont celles du corps de l'homme, & deux autres que Dieu a créé & deſtiné ſpecialement pour faire ſubſiſter, & pour conſerver cet homme & ſa ſubſtance; & ces deux, ce ſont celles du fruit de vie qui n'eſt plus, & celle de ſon Lieutenant qui eſt encor. Comme ces choſes ſont differentes en leurs ſubſtances, elles ſont auſſi diffe-

rentes en leurs qualitez ; elles ſont bonnes, meilleures & trés-bonnes, ou excellentes, à proportion de la ſubſtance dont elles procedent. Ces ſubſtances operent par leurs qualitez, & comme tout agent agit pour faire quelque choſe qui luy ſoit ſemblable. Si la ſubſtance eſt excellente, les qualitez par leſquelles elle agit, ſont excellentes, & l'effet qu'elle cauſe luy eſt ſemblable & excellent comme elle. C'eſt ſur ce pié qu'il faut meſurer l'excellence du fruit de vie & de ſon Lieutenant. La ſubſtance de l'homme eſt trés-bonne ou excellente ; celle du Lieutenant luy eſt au moins ſemblable, ſi dans ſa reſſemblance elle n'eſt pas au deſſus d'elle par quelques degrez de bonté : mais elle luy peut être renduë éminemment

ſemblable. Celle du fruit de vie étoit ſemblable à celle de l'homme, & à celle du Lieutenant : mais dans la reſſemblance elle les ſurpaſſoit toutes les deux, elle leur étoit éminemment ſemblable. Parce que j'ay aſſez parlé du fruit de vie dans le Chapitre précedent, je ne parle que de ſon Lieutenant dans celuy-cy. Sa ſubſtance eſt aſſimilative & par elle-même & par ſes qualitez; ſes effets répondent à ſon excellence, ils ſont excellens comme elle; la nature de l'homme qui les éprouve y trouve ſon compte : ſa vertu aſſimilative en eſt beaucoup aidée, elle arrive plus hûreuſement à l'aſſimilation où elle aſpire, par ſon moyen : cette aſſimilation cauſe la vie & la ſanté; & comme la ſanté & la vie ſont auſſi longues en du-

rée que l'aſſimilation eſt longue, il s'enſuit delà que la vie peut être prolongée par le moyen du Lieutenant.

4. Le temperament du Lieutenant du fruit de vie eſt au moins égal à celuy de l'homme, parce qu'il reſulte d'une ſubſtance ſemblable à la ſienne; il eſt chaud & froid, ſec & humide comme luy: mais parce que dans toutes ſes qualitez, il ne ſort point de temperament de l'homme, & qu'il eſt au moins d'une égale étenduë avec luy; je dis, qu'il ne luy peut faire que du bien: mais s'il luy eſt rendu éminemment ſemblable, il luy en fera davantage.

5. Dans une ſubſtance il y a pour l'ordinaire une qualité du temperament qui domine; & c'eſt par cette

qualité dominante qu'elle agit le plus. Il eſt au pouvoir de l'Artiſte qui opere ſur la ſubſtance du Lieutenant, d'exciter de ces qualitez celle qui luy plaira le plus, & de la rendre dominante; & il pourra ſe ſervir de cette qualité excitée & renduë dominante pour rafraîchir ou pour échauffer, pour humecter ou pour deſſécher, conformément à ce qu'elle a de propre, & au beſoin de celuy qu'il veut ſoulager. C'eſt en cela qu'on peut voir qu'il n'eſt beſoin que de luy, & qu'il ſuffit ſeul pour toutes les infirmitez de l'homme. Ce qu'il y a de remarquable en ce remede, c'eſt que ſoit qu'il échauffe ou qu'il rafraîchiſſe, qu'il humecte ou qu'il deſſéche, il agit d'une maniere ſi conforme à la nature, qu'il ſemble qu'elle agiſſe toute

ſeule. Quand par exemple on s'en ſert pour échauffer, il excite dans la nature une chaleur ſi benigne & ſi conforme à celle de la nature, qu'il ſemble qu'elle vienne de la nature toute ſeule : la chaleur du Vin eſt amie de l'homme ; mais toute benigne & toute amie de l'homme qu'elle paroît, on experimente pourtant enfin qu'elle a quelque choſe d'étranger & de nuiſible. Ce qui n'arrive point dans l'uſage de ce merveilleux remede. Ses qualitez reſultant toûjours d'une ſubſtance trés-bonne, elles ſont toûjours trés-bonnes, & cauſent toûjours de trés-bons effets.

Calidius alimentum & maxime vinum ſuſcitato calore Spiritus facultateſque eregit mortem vero maturat. Fernel.

6. Entre le plus grand degré de froideur de ce merveilleux fruit juſqu'à ſon plus grand degré de chaleur, il y a pluſieurs degrez qui ſont

entre l'un & l'autre, entre le froid & le chaud; celuy qui ſçait manier ce remede peut choiſir de ces degrez celuy qui ſera le plus à ſon gré pour le but qu'il ſe propoſe, ſelon le beſoin de ſon malade, le conduire à ce degré, & s'en ſervir. Ce que je dis du froid & du chaud, je le dis à proportion du ſec & de l'humide; & parce qu'entre le froid & le chaud, le ſec & l'humide, ces dègrez ſont en un aſſez grand nombre: je puis aſſûrer qu'en ce ſeul fruit un habile Artiſte peut trouver une ſource feconde en remedes.

7. Comme entre les qualitez qui ſe rencontrent dans le Lieutenant du fruit de vie, il y a un point qui en eſt le juſte milieu, je dis que l'habile Artiſte qui ſçaura bien preparer ce fruit, pourra par ſon induſtrie

le

le conduire à ce juste milieu, & ainsi il aura un remede dont le temperament sera un temperament que les Medecins appellent *ad Pondus*, ce qui est un grand moyen pour rappeller l'homme à son temperament, & encor plus pour l'y retenir, & par consequent dans la santé.

8. A l'occasion des qualitez du Lieutenant, je veux remarquer icy une chose que personne auparavant moy, comme je pense, n'a remarqué; sçavoir, que les qualitez d'une chose resultent necessairement de la substance de la chose, comme de leur sujet. Nous l'avons dit plusieurs fois; & ces qualitez qui resultent de cette substance, luy sont si propres & si particulieres, qu'il est presque impossible

tout homme qui se presente est ...

qu'elles ſe trouvent ſemblables dans un autre ſujet. La chaleur du Vin ne ſe peut trouver que dans le Vin; & quoique la chaleur ſe trouve en d'autres ſubſtances chaudes, par exemple, dans le Pommé, dans le Poiré, dans le Poivre, le clou de Girofle, la Noix Muſcade, l'Artichaux, l'Aſperge, le Sené, &c. toutes ces chaleurs ne ſont point la chaleur du Vin; parce que la chaleur du Vin eſt propre & particuliere au Vin, & ne peut reſulter que du Vin: La chaleur eſt toûjours differente, quand elle reſulte d'une ſubſtance differente; & il y a autant de difference entre les chaleurs, qu'il y a de difference entre les ſubſtances differentes d'où elles procedent. La chaleur du Sené ne peut être ſemblable à aucune autre

l'auteur est une

chaleur, quand elle resulte d'une autre substance que de celle du Sené. Cette substance dont elle resulte, luy donne quelque chose de propre & de particulier, qui ne peut venir d'ailleurs que du Sené. Il faut appliquer cecy au Lieutenant du fruit de vie, & à ses qualitez. Les qualitez du Lieutenant du fruit de vie, sont si propres & si particulieres à sa substance, qu'il est impossible qu'elles se trouvent semblables dans aucun autre sujet, que dans l'homme pour lequel il a été specialement fait. C'est pourquoy je puis dire, que non seulement c'est un remede specifique pour luy; mais encor, que c'est un remede specialissime; qu'il a tant de rapport avec luy, & qu'il luy est si approprié, qu'il est impossible

d'en trouver un autre qui le ſoit de même ; & s'il arrive quelquefois du changement dans ſes qualitez, c'eſt une neceſſité, qu'il en ſoit auſſi arrivé dans la ſubſtance dont elles reſultent, par les operations & les preparations de l'Artiſte, qui étant habile, les peut exciter comme il luy plaît, pour le rendre plus efficacieux pour le ſecours de l'homme qu'il veut ſoulager. Il faut adjoûter, que comme les choſes ſemblables ont beaucoup de facilité à s'unir, la ſubſtance & les qualitez de l'homme s'uniſſent trés-étroitement à la ſubſtance & aux qualitez du Lieutenant du fruit de vie pour le ſoulager : & la ſubſtance & les qualitez du Lieutenant, à la ſubſtance & aux qualitez de l'homme, à cauſe de leur reſſemblance ; &

ainſi cette reſſemblance & cette union qu'elle cauſe, ſont d'un grand effet pour le ſoulagement de l'homme.

9. Ceux qui ont écrit de la Chryſopée ou Pierre Philoſophale, diſent que pour y parvenir, il eſt beſoin d'un diſſolvant qui faſſe de corps eſprit, & d'un fixant qui faſſe d'eſprit corps. Je puis dire la même choſe de la Medecine, il faut un diſſolvant, il faut une choſe qui fixe, il faut diſſoudre les obſtructions, qui le plus ſouvent cauſent les maladies, il faut fixer les humeurs qui ſont trop liquides, d'une fixation pourtant qui convienne à la nature de l'homme. Or je dis que dans le Lieutenant du fruit de vie, il y a une choſe qui a la vertu de diſſoudre les humeurs trop épaiſſies, ce

que j'ay senti jusques au cors des pieds ; il y en a une autre qui fixe les humeurs trop liquides dans l'égalité du temperament : ce qui est bien digne d'être remarqué.

10. Nous avons dit qu'un remede pour contribuer à la longue vie, doit entr'autres choses fortifier la vertu homoiotique ou assimilative, & la faire subsister long-tems. Je puis assûrer que le Lieutenant du fruit de vie a cette proprieté, qu'il la fortifie merveilleusement bien, & qu'il imprime en celuy qui en use preparé comme il faut, pour cela un effet de longue durée: Je l'ay experimenté moy-même, lors qu'en ayant usé un peu de tems, je me sentis extraordinairement fortifié, & que l'impression de cet effet dura plus de huit mois aprés ; ce

que je n'ay point lû, ni oüi dire d'aucun remede. Pendant ces huit mois, il me sembloit que je retrogradois vers le bel âge, & je crûs alors que si j'eusse usé un tems plus considerable de ce fruit, il m'auroit ramené à la vigueur de la jeunesse. Ce qui cause une grande vigueur dans les jeunes gens, c'est parce que non seulement la substance moyenne est abondante en eux, parce qu'elle est spiritueuse, parce qu'elle est moderément chaude : mais encor, parce qu'elle est tenace, astringente, stiptique, onctueuse ; & cette tenacité, cette astriction, cette stipticité, & cette onctuosité, qualitez qui la font durer long-tems, nonostant sa spirituosité, qui repugne, ce semble, à sa durée aussi-bien que sa chaleur,

Aristote dans son Traité *de Longitudine vitæ*, dit que la substance moyenne est onctueuse, *ut neque facile arescat, neque facile refrigeretur:* C'est au Chapitre 2. Sans cette qualité, & les autres que nous luy attribuons, la vie dureroit peu.

(ce qui eſt fort ſpiritueux & chaud eſt bien-tôt diſſipé) cauſent que l'effet qu'elle imprime dure long-tems. Le Lieutenant du fruit de vie la fait durer, parce qu'il a de la reſſemblance avec elle; c'eſt pourquoy je ne fais point de difficulté de dire qu'avec elle, il augmente la vigueur de l'homme & retarde la vieilleſſe.

11. Il y a dans l'homme & dans tout ce qui vit, une ſubſtance ſtiptique propre à l'individu de chacune eſpece, qui retient & qui conſerve la ſubſtance de l'homme & de toutes les choſes qui vivent, avec toutes les parties des corps vivans; elle en empêche la diſſipation & la diſſolution, & lorſque cette ſubſtance eſt conſommée, il faut neceſſairement que le vivant periſſe. Cette ſubſtance aide la faculté concoctri-

ce, elle aide la retentrice, & fait subsister la vertu assimilative. Cette substance dans les fruits avant qu'ils soient meurs, les rend d'un goût austere, & mal plaisant; on n'en peut pas manger en cet état, ils tiennent à la gorge, & on a peine à les avaler. Cette substance dans le Vin conserve le Vin, luy donne un goût de rapé, qui fait dire à ceux qui le goûtent, ce Vin est encor dur, il n'est pas dans sa boite; il se gardera bien. Lorsque ces fruits sont venus en maturité, ils ont une douceur agreable, & on en mange avec plaisir. Lorsque le Vin a perdu ce goût de rapé, on dit, voila du Vin qui est present, il est temps de le boire. La douceur dans ces fruits & dans ce Vin, marque que la substance stiptique qui les a con-

ſervez, eſt preſque épuiſée ; & ſi l'on tardoit long-tems à manger ces fruits & à boire ce Vin, ils ſe gâteroient & ſeroient perdus. Cette ſubſtance ſtiptique qui ſe trouve dans l'homme avec la ſubſtance moyenne, & qui fait partie de la ſubſtance moyenne, cuit, aſſimile, retient, augmente & conſerve la ſubſtance de l'homme juſqu'à ſa conſommation ; & quand elle eſt conſommée, le compoſé ſe diſſout, & perit ; ſi elle duroit toûjours, il pourroit ne point mourir. Cela poſé, il eſt certain que qui pourroit augmenter & faire ſubſiſter plus long-tems cette ſubſtance ſtiptique, pourroit augmenter & faire ſubſiſter plus long-tems la vie : on peut, par l'art, augmenter & faire ſubſiſter plus long-

tems cette ſubſtance ſtiptique ; on peut donc par ce moyen conſerver plus long-tems la vie, & ce qui peut augmenter, ou du moins conſerver cette ſubſtance, ſe trouve dans le Lieutenant : le Lieutenant donc peut cauſer la longue vie, on la peut avoir par luy. Cherche donc en luy ce qui la peut cauſer, ſi tu veux long-tems vivre.

12. De tous les tems de la vie, la jeuneſſe eſt aſſûrément le plus ſouhaitable ; cet âge de l'homme eſt le plus beau, le plus fort, le plus ſain, & celuy dans lequel pour l'ordinaire, l'ame fait le mieux ſes fonctions dans le corps qu'elle anime, parce que les organes d'iceluy ſont le mieux diſpôſez pour cet effet. Pendant qu'il dure, ceux

qui y ſont, animez d'un ſang benin & ſpiritueux, ne reſpirent que la joye & le plaiſir, & dans la guerre ils ſont courageux & de grande execution. La jeuneſſe qui eſt de ceux qui ont parcouru un petit nombre d'années, comme de vingt à vingt-huit ans, ſe connoît encor par la fraîcheur du teint, par la vivacité du coloris, & par la plenitude de la peau. Quand la chair qui emplit la peau n'y laiſſe point de rides, quand cette chair & cette peau ſont abrevez d'un ſuc aſſimilé, qui les nourrit & les tient frais; quand par ce ſuc, cette chair & cette peau ſont arrivez par les eſprits qui y ſont répandus, & que portans la chaleur, ils cauſent la vivacité du teint, alors une perſonne

paroît jeune & ſaine : quand au contraire tout cela ne ſe rencontre point, la perſonne paroît vieille & infirme. Il ſeroit à ſouhaiter que lorſque l'on eſt arrivé dans cet état de jeuneſſe, d'y demeurer toûjours ; pour cela il faudroit que les parties nobles, toûjours fortes & vigoureuſes par la vertu aſſimilative, fuſſent toûjours dans le pouvoir de produire ce ſuc aſſimilé, nutritif, & rempli d'eſprits, par le moyen deſquels il eſt porté par tout le corps : mais dans ce monde, tout eſt fondé ſur l'inconſtance, tout eſt ſujet au changement, & rien ne dure longtems en un état. Ces viſceres qui ont fait quelque tems leur devoir, ſelon le pouvoir qu'elles en avoient, déclinent & perdent peu à peu

leur vertu : la jeunesse diminuë, & la vieillesse s'avance à proportion qu'elle s'enfuit. Combien de gens ont regretté & regrettent encor cette fuiarde !

O mihi prœteritos referat si Jupiter annos, disoit un de ces vieux à regret ; & s'il se pouvoit trouver quelqu'un qui pût la faire revenir, ou du moins retarder sa fuite, que de gens luy feroient la cour ! Pour moy j'ay examiné cette chose, & je n'y trouve point d'autre moyen pour reüssir, que de fournir à ces visceres un suc nutritif, déja assimilé, assimilatif & spiritueux ; qui outre ces qualitez, soit doüé d'une astriction & d'une stipticité onctueuse, telle que la nature la demande ; afin que par le moyen de cette astriction

& de cette ſtipticité, les eſprits répandus dans ce ſuc, ſoient retenus, liez, & comme fixez; & que cela étant ainſi, il imprime un effet par tout où il paſſera, de longue durée; ſans cela une matiere ſubtile & ſpiritueuſe, telle que celle dont nous parlons, eſt bien-tôt diſſipée par la tranſpiration, & ſon effet dure peu. Un pareil ſuc fera, ce me ſemble, l'effet prétendu, il nourrira la chair, en telle maniere qu'empliſſant ſa peau, elle ne fera point de rides; il tiendra le teint frais & vermeil, & il éloignera l'affreuſe vieilleſſe. Je croy que je puis dire de ce ſuc, ſans heſiter, *his opus eſt ſuccis, quibus renovata juventus in florem redeat, primoſque recolligat annos.* Celuy qui en uſera pour-

ra vivre dans l'eſperance, & dire cependant, *renovabitur, ut aquilæ juventus mea*, que ſa jeuneſſe ſera renouvellée, comme celle de l'Aigle; & quand cela ſera arrivé, il pourra encor dire, *refloruit caro mea*, que ſa chair eſt refleurie. Or de tous les ſucs, je n'en voy point de ſi propre ni de ſi accommodé pour cet effet, que le Lieutenant du fruit de vie; il peut nourrir la chair autant qu'il le faut pour empêcher les rides de la peau, donner du coloris, rendre aux viſceres les forces perduës, maintenir en eux la vertu aſſimilative, retenir les eſprits par ce qu'il a de ſtiptique & d'aſtringent, & par conſequent je le croy capable de faire durer long-tems la jeuneſſe, & de retarder la vieilleſſe. Voila, à mon avis, le

le chemin qu'il faut tenir pour aller au but propoſé , & pour trouver autant qu'il ſe peut la Fontaine de Jouvence.

En voila plus qu'il n'en faut pour me faire paſſer pour un hableur. Cependant quand je penſe à ce que j'ay experimenté , & quand je conſidere de plus que l'induſtrie peut faire monter les vertus du Lieutenant à un haut point d'exaltation , je doute ſi je ne luy fais point de tort de n'en parler pas plus avantageuſement ; & il me ſemble quelquefois que je dis trop peu , lorſque de crainte d'en dire trop , je n'aſſûre pas qu'il peut reparer la ſubſtance moyenne. Je m'en tiens pourtant là , dautant que je n'ay pas encor toute l'experience qu'on en peut avoir.

Ceux qui ont vû de tout tems ce grand amas de remedes dont les boutiques des Apoticaires sont tapissées de tous côtez depuis le pavé jusqu'au plancher, qui sçavent que les Medecins les ordonnent, & qui sont prévenus qu'ils sont necessaires, trouveront étrange que je n'en propose qu'un; ils auront peine à concevoir qu'une infinité de maladies differentes, dont l'homme est attaqué, puisse être surmonté par un seul remede, & ils diront avec mépris, que j'en fais comme d'une selle à tous chevaux. Ceux qui penseront & qui parleront ainsi, devroient songer que comme Dieu, la premiere cause de tout, a la plenitude de l'être, il possède luy seul les perfections de tous les êtres : comme

le Soleil opere icy-bas une infinité d'effets, dont il est la cause équivoque & universelle : comme ceux qui connoissent par des especes plus universelles, connoissent plus de choses que les autres : comme le Genre supréme comprend sous luy les genres subalternes & toutes les especes ; & le premier principe de connoissance toutes les conclusions : de même il se peut trouver dans la nature un remede qui comprendra les vertus de tous les autres, & cela n'est point une pensée nouvelle. Quelques Auteurs ont écrit d'une Pierre précieuse qui assemble en elle les vertus de toutes les autres. Pline a parlé dans ses Oeuvres d'une Plante, à qui il attribuë toutes les vertus qu'on peut desirer dans les autres remedes. Il

Pantaure pierre précieuse trouvée par Apollon Tianée.

y a plusieurs personnes qui se vantent d'avoir un remede universel: quand on nous parle de Panchimagogues & de Panacées, on n'a point d'autre intention que de nous faire entendre, que ces remedes sont universels, & chassent toutes sortes de maladies; & cette pensée des hommes fait en quelque maniere connoître qu'il y a un tel remede, & qu'on le peut trouver. Lors donc que pour toutes les maladies, j'ay cette même pensée que les autres, je suis en cela appuyé sur la conduite de Dieu, sur l'autorité de l'Ecriture, & sur cette idée generale qu'on en conçoit. Dieu pour remede à toutes les maladies qui pouvoient attaquer l'homme devant son péché, ne luy avoit ordonné que le fruit de vie, delà

Catholicon universel.

je conclus que le fruit de vie avoit toutes les vertus qu'on pouvoit desirer dans tous les autres remedes, ou (ce que je trouve de plus vraysemblable) qu'il étoit doüé d'une souveraine vertu à l'égard de l'homme, qui comprenoit éminemment en elle les vertus de tous les autres, & que par son moyen Dieu avoit prévenu ses besoins pour le garantir de tout mal. Je dis donc premierement, que j'imite la conduite de Dieu. Privez que nous sommes du fruit de vie, je ne propose que son Lieutenant. Secondement, je dis qu'il a seul, d'une maniere plus parfaite, les vertus des autres remedes ; & que c'est mal à propos qu'on cherche dans la multiplicité, quand on peut trouver tout ce que l'on desire ramassé dans l'unité.

Troisiémement, je dis que la nature est la même dans tous les hommes, elle a un même but, & ce but est de les faire vivre en santé; & si elle ne le fait pas toûjours, c'est que pour quelque obstacle, elle ne le peut pas faire. Pour comprendre cecy, considere ce que fait la nature pendant la santé & pendant la maladie. Pendant la santé elle s'occupe à cuire les alimens pour nourrir, pendant la maladie elle s'occupe à cuire ce qui la cause pour guerir. La nature est donc occupée en tout tems à cuire? Cela est vray. Qui aidera la coction de l'aliment par le Lieutenant, sera rarement malade, parce qu'il la fait faire bonne; & qui hâtera la coction de ce qui cause la maladie, hâtera en même tems la guerison: il n'en

faut pas douter, nôtre Lieutenant fait cela ; il eſt donc le moyen de la ſanté, comme le ſecret de la longue vie. Remarque bien cela. Si tu veux donc un moyen pour ſoulager un malade, & pour le guerir ſûrement, le voila, mais avantageux, agreable & prompt, en peu de mots. Cherche un remede alimenteux tel qu'étoit le fruit de vie ; ſi tu le peux trouver, fais-le prendre au patient préparé comme il faut, & rétablis la nature dans ſa premiere vigueur par ſon moyen : cela fait, tu verras qu'elle ſera la maîtreſſe de la maladie, qu'elle en chaſſera la cauſe, ou qu'elle la ſurmontera pour la reduire *ad debitam crasim.* *Crasis temperatura.* Je puis aſſûrer que le Lieutenant du fruit de vie, qui a de la conformité avec luy, en a auſſi

avec ses effets, bien qu'il soit notablement moins efficacieux. J'ay expliqué à découvert dans le *Traité des Principes de Medecine*, pour un seul & unique remede, quel est ce Lieutenant : je pourray quelque jour t'en faire part.

CHAPITRE XI.

Dieu avoit établi la Medecine dans un aliment. La Medecine doit être alimenteuse. La maxime qui dit que les semblables doivent être gueris par les semblables, doit être admise ; & celle qui dit que les contraires doivent être gueris par les contraires, doit être rejettée.

DIeu a fait l'homme inexterminable, selon l'Ecriture, c'est à dire immortel : cela est de

foy, ſans le péché il luy eût toûjours conſervé la vie. A cette fin il luy avoit donné un aliment ſemblable en ſubſtance & en qualitez à la nature de l'homme, & qui pourtant dans cette reſſemblance étoit plus excellent qu'elle, dautant qu'il avoit ſes perfections dans un degré beaucoup plus éminent & plus parfait : c'eſt pourquoy il rétabliſſoit cet eſprit conformateur, qui, comme nous avons dit au Chapitre 7. préſide à la conception de l'homme, & ſa ſubſtance qui eſt la moyenne ; & étant ainſi rétabli dans toutes ſes forces, cet eſprit qui a bien pû former le corps de l'homme, eut pû abſolument reparer toutes ſes ruines s'il y en eut eu à reparer, le maintenir dans un état parfait de conſiſtence, &

Il n'eſt point de ſanté plus ſûre que celle qui ſe recouvre & ſe fortifie par les alimens, *quia ſola nobis eſca medicina eſt.* Ambroſ.

le garantir de la mort : Delà je conclus deux choſes ; la premiere, que la Medecine doit être alimenteuſe ; & la ſeconde, que la maxime qui aſſûre que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables, doit être admiſe : Preſque tout ce que nous avons dit juſqu'icy, peut ſervir à le montrer. 1°. De la ſimplicité en Dieu, qui a du rapport à l'aſſimilation, nous avons fort bien conclu ſon immortalité. 2°. Les Anges & les ames humaines ſubſiſtent par l'aſſimilation, parce que Dieu les aſſimile à ſon Eternité. 3°. La vie de la grace ſubſiſte tant que l'homme s'étudie à ſe rendre ſemblable à ſon Dieu. 4°. La vie de la gloire ne finira jamais, parce que par elle, la reſſemblance de

l'ame avec la Divinité eſt achevée autant qu'elle le peut être. 5°. La vie naturelle continuë, tant que l'aſſimilation des alimens à la choſe nourrie ſe fait bien. 6°. La matiere ſeminale qui doit être animée eſt preparée & diſpoſée par la prudente nature, pour l'animation, dans les parens, dans leſquels elle ſe trouve avant que d'être animée ; & j'appelle cette preparation à l'intention de la nature une aſſimilation anticipée. Par toutes ces raiſons, je puis conclure pour la maxime qui dit que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables. Je ne m'y arrête pourtant pas, afin de paſſer aux autres.

Mais avant que de paſſer outre, il faut ſçavoir ce que Meſſieurs les Medecins entendent, quand ils di-

ſent que les contraires ſont gueris par les contraires ; & ce que je prétens, quand par un ſentiment contraire, je dis que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables, afin qu'on puiſſe d'abord concevoir en quoy je differe d'eux, & ce qui eſt en queſtion.

1. Quand Meſſieurs les Medecins diſent, *contraria contrariis curantur*, que les contraires ſont gueris par les contraires, le mot de *contraria* tombe ſur les qualitez de la maladie, qui ſont contraires à la nature & à ſon temperament. Le mot de *contrariis* tombe ſur les qualitez du remede, & celuy de *curantur* tombe ſur la maladie. Parler ainſi, c'eſt comme s'ils diſoient, une intemperie chaude eſt guerie par un remede froid ; une froide

par un chaud ; une ſéche par un humide, & une humide par un ſec. Surquoy on peut remarquer. 1°. Que comme les qualitez excedentes de la maladie mettent l'homme hors de ſon temperament, ce qui le fait malade, ils veulent un remede, qui par d'autres qualitez oppoſées qui ſortent auſſi des limites du temperament, & qui s'en éloignent autant à proportion, que les qualitez de la maladie en ſont éloignées, afin, diſent-ils, que ces qualitez oppoſées de la maladie & du remede agiſſant les unes contre les autres, elles temperent leur excez, & viennent dans un milieu, qui eſt un état temperé : mais on peut conſiderer que ſi les qualitez excedentes de la maladie ſont l'hom-

me malade, parce qu'elles le mettent hors de ſon temperament, le remede luy doit auſſi être nuiſible, parce que par ſes qualitez, il ſort auſſi des limites du temperament. 2°. Le remede entre les mains de la nature, eſt comme un inſtrument entre les mains de l'ouvrier. Si l'inſtrument de l'ouvrier eſt bien approprié pour le ſervice qu'il en veut tirer, il s'en ſert: mais s'il n'y eſt pas bien approprié, s'il le bleſſe luy-même, il le rebute, & le laiſſe-là. Il en va de même de la nature, ſi le remede luy eſt bien approprié, elle s'en ſert avantageuſement pour guerir; mais s'il ne luy eſt pas bien approprié, s'il la bleſſe, elle le rejette comme importun & nuiſible. Les remedes des Medecins

Qui non eſt mecum contra me eſt. Luc. 11.

ordinaires ne ſont nullement appropriez à la nature, ils la gourmandent par leurs qualitez excedentes, qui reſultent d'une ſubſtance diſſemblable, ils ſont au deſſus d'elle, ils la contraignent de faire ce qu'elle ne veut pas; auſſi n'a-t-elle pour eux que du rebut, elle les rejette le plûtôt qu'elle peut, & il luy eſt impoſſible de les employer à ſes deſſeins. 3°. Dire que la maladie eſt guerie, c'eſt parler improprement, la cure eſt pour le malade, auſſi-bien que la ſanté qui vient de la cure, & non pas la maladie qui eſt chaſſée & non pas guerie : & bien que l'uſage autoriſe en quelque maniere cette façon de parler, c'eſt un uſage abuſif. On peut bien dire que le malade eſt gueri de ſa ma-

ladie, & non pas que la maladie eſt gerie.

2. Quand je dis *ſimilia ſimilibus curantur*, que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables ; voila ce que j'entens, le mot de *ſimilia* tombe ſur la nature de l'homme, & ſur ſon temperament. Le mot de *ſimilibus* tombe ſur le remede & ſur ſes qualitez, que je veux être ſemblables à la nature qu'il faut ſoulager, & à ſon temperament: Et celuy de *curantur* tombe auſſi ſur cette nature, & ſon temperament; la cure & la ſanté ſont pour eux. 1. Je veux que le remede ſoit ſemblable à la nature & à ſon temperament, parce qu'on doit avoir pour eux une ſinguliere conſideration; c'eſt eux que l'on doit principalement enviſager, & c'eſt ce que

Une nature infirme doit être aidée par une choſe qui luy ſoit connaturelle.

que je fais, en leur donnant un remede ſemblable, qui ne leur peut être nuiſible ; le ſemblable n'agit point contre ſon ſemblable. 2. Je ſouhaite que ce remede dans ſa reſſemblance, ait autant que faire ſe peut, quelques degrez d'excellence au deſſus de la nature, afin que par là elle ſoit réveillée, excitée, & aidée à agir contre la maladie, qui eſt diſſemblable à la nature & au remede, parce que s'il eſt vray que le ſemblable n'agit point contre ſon ſemblable, le diſſemblable doit agir contre ce qui eſt diſſemblable, dautant que les raiſons des contraires ſont contraires les unes aux autres. C'eſt pour cette raiſon que les remedes ordinaires, comme la ſaignée & les purgatifs détruiſent toûjours quelque choſe de la ſubſtance

de celuy qui s'en ſert, & que le Lieutenant au contraire la rétablit & la repare, ce qui merite d'être bien conſideré. 3. Un tel remede eſt contraire à la maladie de la maniere que la nature qu'il vient aider, luy eſt contraire elle-même. Je veux bien encor qu'il luy ſoit contraire par ſes qualitez : mais je veux qu'il luy ſoit contraire d'une maniere, que les qualitez qui le rendent contraire, ſoient neanmoins compriſes & contenuës dans l'étenduë du temperament, afin qu'il n'en ſoit pas alteré, & que cette contrarieté n'empêche pas qu'on puiſſe veritablement dire de luy, que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables.



Ce que deſſus poſé, on peut voir en quoy je differe d'avec les Medecins ordinaires. Je differe d'eux en

ce qu'ils veulent un remede diſſemblable à la nature & à ſon temperament, & que j'en deſire un ſemblable, afin qu'elle n'en ſoit point bleſſée: & dans ma maniere d'agir, ſoit pour échauffer, ou pour ratraîchir, pour deſſécher, ou pour humecter, j'auray toûjours plus de ſuccez qu'eux, parce que mon remede agiſſant de concert avec la nature, elle l'appliquera elle-même ſelon ſes deſſeins, comme une choſe qui luy eſt propre, & dont elle eſt la maîtreſſe, & cela avec d'autant plus de facilité, qu'il eſt ſpiritueux. On peut encor clairement voir que je ne ſuis ni de la ſecte des Galeniſtes, ni de celle des Chimiſtes. Je ne ſuis pas de la ſecte des Galeniſtes, puiſque je rejette la maxime des contraires, principe fondamental de Galien & de

ceux de sa secte : Je ne suis pas de la secte des Chimistes, puis qu'encor que j'embrasse la maxime qui dit, que les semblables doivent être gueris par les semblables, comme eux ; ce n'est pas dans le même sens qu'eux. Tant les Galenistes que les Chimistes, entendent ces deux maximes des qualitez de la maladie & du remede, & moy j'entens la derniere des substances de l'homme & du remede, qui, selon moy, doivent être semblables, & des qualitez du remede, que je veux bien être contraires à celles de la maladie, ensorte pourtant qu'elles soient semblables au temperament, en ce que je ne veux pas qu'elles sortent de ses limites : mais on le connoîtra mieux par les raisons suivantes, qui ex-

pliquent plus au long quel eſt mon ſentiment.

1. La nature qui eſt inceſſamment occupée à la conſervation de ſon individu , voit la perte qu'il fait de ſa ſubſtance par un écoulement & une tranſpiration continuelle que cauſe la chaleur naturelle ; elle ſçait que cette perte la fera infailliblement perir, ſi elle n'eſt reparée ; elle connoît qu'elle ne peut reparer cette perte que par la nutrition, qui n'eſt complete qu'à la fin de l'aſſimilation. Cette connoiſſance qu'elle a, fait qu'elle y tend de tout ſon pouvoir ; & comme l'aſſimilation n'eſt autre choſe qu'une action de la vertu aſſimilative, par laquelle chaque partie du corps ayant attiré à ſoy une partie de l'aliment, ſe la rend ſemblable pour ſe maintenir, il eſt ma-

nifeſtement vray que les ſemblables ſont conſervez, reparez & gueris par les ſemblables.

2. Plus une choſe eſt éloignée de ſa fin, plus elle a de peine à y arriver, & plus elle y arrive tard. Plus au contraire elle en eſt proche, moins elle a de peine à y parvenir, & plus elle y parvient tôt. La nature veut conduire l'aliment à l'aſſimilation : Voila ſa fin. Si cet aliment eſt éloigné de l'aſſimilation, elle aura d'autant plus de peine, elle travaillera davantage, & elle ſera plus de tems à l'y conduire qu'il ſera plus éloigné; & peut-être ne l'y conduira-t-elle pas, ce qui cauſera des cruditez, une corruption d'humeurs, & peut-être la maladie. Si au contraire l'aliment eſt proche de l'aſſimilation, il eſt certain qu'elle travaillera moins,

qu'elle aura moins de peine, & qu'elle l'y conduira mieux & plûtôt. Or il eſt certain que la chair d'un animal, qui eſt un aliment de bon ſuc, a une plus grande proximité avec l'aſſimilation que les fruits, les legumes, les racines, &c. & que cette chair ayant déja été chile, ſang, & partie ſolide dans l'animal, la nature aura moins de peine à le faire repaſſer par tous ces états, pour enfin la faire devenir partie ſolide dans l'homme. Cet aliment conſpire en cela avec elle, & cela montre manifeſtement que les ſemblables ſont conſervez, reparez & gueris par les ſemblables.

3. Nous avons dit que l'aſſimilation eſt la cauſe de la ſanté & de la vie ; tant qu'elle ſe fait bien, point de maladie, & par conſequent point

de mort. Il faut prouver cela. L'assimilation qui commence bien, cause la bonté des humeurs ensuite, par la bonté des humeurs, elle cause la bonne nutrition; parce que lorsque les parties rencontrent un suc bien conditionné pour se nourrir, elles sont bien nourries, & la bonté des humeurs & la bonne nutrition, causent la santé & la vie. Cela est clair, ce me semble. Des conclusions contraires, les raisons sont contraires, selon les Philosophes: Donc si l'assimilation cause la santé & la vie, parce qu'elle cause la bonté des humeurs, & la bonne nutrition, la dissimilation ou le défaut d'homoiose au contraire doit causer la maladie & la mort, parce qu'elle doit causer & qu'elle cause en effet la malignité des humeurs, & la malignité de

humeurs cauſe le défaut de nutrition, à raiſon que les parties ne peuvent pas être bien nourries d'un mauvais ſuc ; & l'une & l'autre cauſent la maladie & la mort. Un aliment donc qui ſera peu éloigné de l'aſſimilation, comme le Lieutenant du fruit de vie, contribuëra à l'aſſimilation, & par conſequent à la ſanté & à la longue vie ; & tout cela eſt une confirmation du principe que je poſe, que les ſemblables ſont conſervez, reparez & gueris par les ſemblables.

4. La matiere ſeminale étant auſſi excellente qu'elle eſt, le corps de l'homme en ayant été bâti, & l'ame ſe ſervant, comme elle fait, de la ſubſtance moyenne contenuë en icelle, pour animer & pour faire ſes fonctions en la partie animale, il faut

La matiere ſeminale étant auſſi précieuſe que nous l'avons décrit, ceux qui la perdent ſe font un grand tort, & ſe nuiſent fort

confesser que cette substance est d'une grande consequence & d'une grande necessité ; & il ne se peut faire, cela étant ainsi, que sa diminution, soit en quantité ou en qualité, ne cause de grandes ruines dans le corps, qu'il seroit besoin de reparer pour le faire toûjours vivre : Pour bien reparer une maison, il la faut reparer des mêmes materiaux dont elle a été bâtie. Une maison de marbre, par exemple, n'est pas bien reparée, si elle n'est reparée avec du marbre. Une maison de bois seroit mal reparée, si elle étoit reparée avec autre chose que du bois. Le corps, la maison de l'ame, doit être reparée de la même matiere dont le grand Architecte l'a bâti, ou du moins de celle dont il a voulu qu'il fut reparé, & cette ma-

à eux-mêmes. Les passages suivans le font voir.

Subtile calidum & humidum exit per luxuriam. Albert le Grand, *lib. de anima, Tract.* 1. *c.* 2

Galenus, lib. 1. *de spermate in fine dicit. Partes animantis per coitum, sanguine genitati qui est substantia perfectissima, orbas remanere, in super & arterias vitalibus spiritibus, quibus vita gaudet maxima ex parte exhauriri.*

Qui multum coëunt,

tiere eſt le fruit de vie. Ni l'une ni l'autre de ces deux matieres n'eſt plus en nôtre diſpoſition, il n'y a donc plus d'autre moyen pour le reparer, que de ſe ſervir de ce qui en approche le plus; & ce qui en approche le plus eſt le Lieutenant du fruit de vie, par la raiſon que les ſemblables ſont conſervez, reparez & gueris par les ſemblables.

parum vivunt. Averroes de brevitate & longitudine vitæ.

Coitus eſt deſtructio corporis & abbreviatio vitæ. Ariſtot. de reg. & princip.

Per luxuriam natura corrumpitur, ſenectus inducitur, vita imminuitur, mors appropinquatur. Gregor. lib. moral.

Plurimis magna ex parte ita accidit ut venere exſolvantur debilitenturque Ariſtoteles.

Libido ſiccat corpus & minuit naturalem virtutem, ideo infrigidat. Joannitius in Iſagoga.

Libido immodica, propterea quod maxime vim eam extrahit qua cibus concoquitur plurimum ſuperfluitatis & redondantiæ gignit. Plutarchus, lib. de tuenda bona valet.

Hoc vitio animi pariterque corporis vires expugnantur. Valer. max.

Coitu corpus diſſolvitur & tabeſcit. Cornel. Celſus.

Magna eſt in ſanguine vitalitatis portio. Plin.

Corpus cerebro exhauritur per frequentem coitum. Albertus magnus.

5. C'eſt aſſez pour vivre autant de temps que durera la ſubſtance moyenne, que les alimens ſoient changez en la ſubſtance des par-

ties solides par l'assimilation d'obtention ; mais ce n'est pas assez pour vivre toûjours. Il faudroit outre cela trouver un aliment qui eut tant de rapport avec la substance moyenne, qu'il fut quasi substance moyenne; & si cela étoit, il y auroit lieu d'esperer que ce peu de difference étant vaincu par l'action de la nature, cet aliment repareroit la substance moyenne, & seroit changé en icelle sans beaucoup d'effort par l'assimilation que nous avons nommé d'aspiration, & qui en ce cas seroit assimilation d'obtention. Personne ne doute que cela fut possible auparavant qu'Adam eut péché, & qu'il eut été privé pour son péché du fruit de vie : mais maintenant on tient cela communément impossible. Je dis cependant que comme, selon

moy, le fruit de vie a un Lieutenant, & que le Lieutenant eſt conforme quant aux vertus & aux proprietez à celuy dont il eſt Lieutenant, il pourra en quelque maniere reparer la ſubſtance moyenne, & par conſequent contribuer à la longue vie; parce que les ſemblables ſont conſervez, reparez & gueris par les ſemblables.

6. La neceſſité de la ſubſtance moyenne paroît en ce qu'elle eſt ſubſtance moyenne, c'eſt à dire, qu'on ne vit que par ſon moyen. En ce qu'elle eſt le milieu entre l'ame & le corps, elle eſt moyenne en ce qu'elle eſt ſpiritueuſe & un peu materielle, & qu'en cela elle a du rapport à l'ame & au corps, dont elle concilie les differentes ſubſtances & ménage l'union : elle eſt ſub-

ſtance moyenne en ce qu'étant telle elle eſt le lien de l'un & de l'autre, & qu'étant répanduë par toutes les parties du corps, elle y cauſe l'animation, dont elle eſt le premier ſujet : mais cette neceſſité de la ſubſtance moyenne paroît d'autant plus grande, que par la chaleur qu'elle fait ſentir par tout le corps, & dont elle eſt le ſujet & la nourriture ; la nature travaille inceſſamment à l'aſſimilation de l'aliment, qui ne ſe peut faire ſans elle, parce qu'elle eſt l'inſtrument dont l'ame ſe ſert, pour faire dans le corps qu'elle anime toutes les fonctions qu'elle doit faire pour animer. Cette ſubſtance donc étant diſſipée par cette chaleur qui la conſomme, il n'y a plus de chaleur; cette chaleur étant éteinte, l'ame ne peut plus operer faute d'in-

ſtrument, & l'ame ceſſant d'operer, il n'y a plus de vie : il eſt donc neceſſaire de reparer autant que faire ſe peut cette ſubſtance, afin que la chaleur qui s'en nourrit puiſſe ſubſiſter, & que l'ame ayant ſon inſtrument, puiſſe agir, animer, aſſimiler, &c. Or ſi la neceſſité de la ſubſtance moyenne, ſans laquelle on ne peut vivre, paroît par ce que nous venons de dire, la neceſſité du Lieutenant du fruit de vie, pour la reparation, ou du moins pour la conſervation de cette ſubſtance pour la longue vie, paroît en même tems également ; & cela eſt fondé ſur nôtre principe, que les ſemblables ſont conſervez, reparez & gueris par les ſemblables.

7. De tous les temperamens, celuy de l'homme eſt le plus parfait,

parce qu'il reſulte d'une ſubſtance la plus excellente : mais de tous les temperamens des hommes on peut dire que celuy qui entre le chaud & le froid, le ſec & l'humide a rencontré le point qûi eſt juſtement au milieu de ces qualitez, a le temperament le plus parfait, qu'il eſt le mieux temperé, & qu'il ſe peut promettre une plus longue vie, dautant que la ſubſtance dont reſulte ſon temperament eſt montée à un plus haut degré d'aſſimilation. Or quand l'homme eſt éloigné de ſon temperament, ce qui nous eſt marqué par la maladie, qui dans ſa cauſe n'eſt autre choſe qu'un défaut d'aſſimilation, & un éloignement du temperament, il l'y faut ramener, afin de la ramener à la ſanté ; & il eſt, ce ſemble, ridicule de l'y vouloir ramener

mener par une chose dissemblable & intemperée. Au contraire, il est fort vraisemblable que conformément au raisonnement que nous avons fait cy-devant en parlant du temperament du fruit de vie, nombre cinquiéme, il y sera ramené par une chose fort temperée, comme est le Lieutenant du fruit de vie, de même que l'eau boüillante revient plûtôt à son froid naturel si on y met de l'eau froide par la raison que les semblables sont gueris par les semblables, & non les contraires par les contraires.

8. Quand les qualitez qui composent le temperament resultent de parties bien assimilées, le temperament est bon & sain; quand elles resultent de parties mal assimilées, le temperament est mauvais & maladif,

C'eſt une erreur en bonne Philoſophie de dire que les qualitez exceſſives & nuiſibles qu'on remarque dans un malade, ſont la cauſe de ſa maladie, vû qu'elles n'en ſont que des accidens & des ſignes reſultans, & cauſez par une ſubſtance mal aſſimilée, qui en eſt la veritable cauſe : Si ceux qui tiennent l'opinion contraire, quand il faut échauffer ou rafraichir pour ſoulager un malade, pouvoient luy donner à leur gré de la chaleur, ou de la fraicheur ſeules, ſeparées de toute ſubſtance, ils pourroient nous perſuader, & nous attirer à leurs ſentimens : Mais comme ils ne le peuvent pas, ils doivent être convaincus par leur propre conduite, que comme ils ne peuvent pas faire paſſer la chaleur ou la fraicheur & la com-

muniquer à un malade, que par le moyen d'une ſubſtance à laquelle ces qualitez ſont jointes & attachées comme à leur ſujet, de même les qualitez exceſſives qu'ils remarquent dans un malade, reſultent d'une ſubſtance, comme de leur ſujet, & elles n'en reſultent, que parce qu'elle n'eſt pas bien aſſimilée à l'intention de la nature, & plus elle eſt éloignée de l'aſſimilation, plus ces qualitez ſont pernicieuſes & nuiſibles. Quand cette ſubſtance ſera rectifiée & revenuë dans l'aſſimilation, les qualitez exceſſives qui en reſultent, n'auront plus leur excez, elles ſeront remiſes dans le temperament, la maladie ſera finie, & la nature qui cauſe tous ces effets en viendra plûtôt à bout, ſi en cela elle eſt aidée par un remede alimenteux & aſſi-

milatif, & par ce que nous venons de dire on voit premierement que les qualitez excessives ne sont point la cause de la maladie ; mais une substance mal assimilée : Et secondement, que puisqu'un remede assimilatif avance l'assimilation en secondant la vertu assimilative, il avancera aussi la guerison & la santé, & que par consequent il faut dire que les semblables sont gueris par les semblables, & non pas les contraires par les contraires.

9. Ceux qui tiennent pour principe que les contraires sont gueris par les contraires, n'ont égard qu'à une ou deux qualitez qu'ils estiment contraires à la nature & à son temperament, dont ils veulent corriger l'excez par un remede, qui a les qualitez opposées à celles qu'ils veu-

lent corriger dans quelque ſorte d'excez, eu égard au temperament de l'homme, ſans conſiderer que la ſubſtance du remede dont ils ſe ſervent, qui eſt plus conſiderable que ſes qualitez, & dont réſultent ſes qualitez, eſt contraire à la ſubſtance de l'homme qu'ils veulent guerir, pour être trop éloigné de l'aſſimilation, & pour ce grand éloignement, elle eſt nuiſible & incommode à la nature. Il me ſemble qu'en cela on peut dire que les Medecins d'aujourd'huy ont bronché dés le premier pas qu'ils ont fait, & qu'ils ont donné ſi avant dans l'opinion des contraires, qu'ils ſont devenus contraires à la nature même, dont la conduite eſt toute benigne & toute pacifique. Fernel qui a paſſé, & qui paſſe encore aujourd'huy pour

avoir été un trés-illustre Medecin, entre les plus illustres de son tems, duquel j'ay entendu dire à feu Monsieur Patin Docteur & Professeur en Medecine, qu'il avoit paru dans le monde, comme un beau Soleil pour éclairer les hommes, au Traité de sa Physiologie, imprimé à Paris en l'année 1554. par André Vechel, au Livre 6. des fonctions & des humeurs, Chapitre 2. page 171. ligne 29. 30. & 31. l'avouë ingenuëment & de bonne foy. Voici comme cet Auteur, qui a passé toute sa vie dans l'étude & dans l'exercice de la Medecine en parle, il seroit difficile d'ajoûter quelque chose à la force de son expression. *Nulla enim, dit-il, medicamentis cum corporis partibus affinitas intercedit, immo contra odio penitus insito, tacitisque dis-*

cordiis plurimum inter se dissident, natura prorsus insensa. C'est à dire, il n'y a aucun rapport entre les medicamens & la partie du corps, bien au contraire par une haine naturelle, qui procede de leur fond, & par des antipathies secrettes, il se trouve entre les uns & les autres de trés-grandes contrarietez, ensorte que l'on peut dire avec verité que les medicamens étans tels, ils sont tout-à-fait nuisibles à la nature. J'avouë qu'un remede peut être contraire à la maladie par ses qualitez : mais il doit être semblable au malade quant à la substance, & voicy comme je conçoy la chose. La nature selon les Medecins mêmes est ce qui guerit, dé-là je conclus comme eux que le remede doit aider la nature dans le dessein qu'elle a de guerir,

Natura Morborum medicatrix.

pour la faire plûtôt arriver à ſon but. Or ſi au lieu de la ſecourir par un remede qui luy ſoit amy, & contraire à la maladie comme elle, on luy donne un remede d'une ſubſtance contraire à la ſienne, c'eſt multiplier ſes ennemis, c'eſt luy donner un nouveau ſujet de guerre, c'eſt augmenter le deſordre, c'eſt interrompre ſon operation, c'eſt luy impoſer un nouveau travail; elle avoit déja aſſez de la maladie à ſurmonter, ſans luy donner encor un remede diſſemblable à chaſſer ou à vaincre, & par cette nouvelle affaire qu'on luy donne, on court riſque de l'accabler tout-à-fait. On peut ajoûter que les qualitez qui reſultent d'une ſubſtance contraire à celle de l'homme luy ſont neceſſairement contraires, parce ce que la ſubſtance dont

elles resultent leur communique quelque chose de propre, qui les rend contraires, & qui manifeste en même tems la contrarieté de la substance, d'où elles procedent. J'explique cecy par un exemple, toute chaleur en general comparée à la chaleur de l'homme en tant que chaleur, luy est, ce semble amie : neanmoins une chaleur en particulier, comme celle du Sené, considerée comme telle, est nuisible, parce que la substance dont elle procede est nuisible, à cause du grand éloignement qui se trouve entr'elle, & celle de l'homme, c'est à dire en un mot que dans un remede d'une substance semblable, tout en est bon substance & qualitez, dans un remede d'une substance dissemblable & contraire, tout

en eſt contraire ſubſtance & qualitez. Meſſieurs les Medecins ne laiſſent pas pourtant de les ordonner à leurs malades, & ils ſoûtiennent qu'ils font bien, & qu'ils en doivent uſer ainſi pour pacifier la nature. La belle maniere de la pacifier, comme ſi on ne pouvoit la pacifier, qu'en multipliant ſes ennemis, & en luy donnant ce qui l'irrite. Il ſemble à les entendre que pourvû qu'on donne un remede contraire à la maladie il ſuffit, & qu'il ne faut point ſe mettre en peine de la nature qu'on ſe propoſe de ſoulager. Pour moy je ne puis entrer dans ce ſentiment, & je penſe qu'un tel remede, & celuy qui le donne, ſont auſſi ennemis de la nature l'un que l'autre, & je croy conſtamment qu'une nature forte & vigoureuſe,

ſans remede, vaut mieux, & peut davantage pour la gueriſon d'une maladie, qu'une nature infirme aidée des meilleurs remedes de la Medecine, & cela fait voir que le but d'un Medecin doit être principalement de la fortifier. Car à quoy bon de donner encore à la nature un remede, qui luy eſt ennemi par ſa ſubſtance, & par les qualitez, lorſqu'elle en a déja trop d'un à combattre en la maladie ? Eſt-il pas bien plus conforme à la raiſon & au bon ſens que le remede ſoit contraire à la maladie ſeulement & amy de la nature, que d'être contraire à tous les deux ? Eſt-il pas vray que la force eſt plus forte unie que diviſée ? Si le remede déja fort par ſa vertu pour la reſſemblance qu'il a avec la nature, joint ſa force avec la ſienne, n'eſt-il

pas évident qu'ils s'alieront pour la guerison ? qu'ils n'auront qu'une même fin, & qu'ils conspireront plus fortement pour y arriver plûtôt ? ou si d'autre côté on met la nature, la maladie & le remede contraire à toutes les deux dans un même sujet, voila trois ennemis ensemble, comment s'accorderont-ils ? Qui conciliera les antipathies naturelles qu'ils ont entr'eux ? Mais, me dira quelqu'un, ces remedes sont contraires à la maladie ? Mais en même tems ils sont dissimilatifs & contraires à la nature, & comme tels, ce sont de veritables poisons. Ce ne sont pas à la verité de ces grands poisons qui tuent, ce sont de petits poisons : mais pour être de petits poisons, ils ne laissent pas d'être poisons qui nuisent à qui les

Cathartica inter venena computamus. Van Helmond.

prend. Mais ils combattent la maladie pour la vaincre. Je le veux: mais en combattant la maladie, épargnent-ils le malade à la nature duquel ils ſont contraires ? & s'ils combattent la maladie, peut-on bien penſer que pendant qu'ils ſont aux priſes l'un contre l'autre, l'homme qui eſt le champ de bataille ne ſouffre pas du combat de ces deux champions animez, & que quelques fois, comme il arrive trop ſouvent, ce champ n'en ſoit pas tout à fait deſolé. Ces raiſons ſont cauſe que je ne me puis ranger au ſentiment que les contraires doivent être gueris par leurs contraires, quant à la ſubſtance, ni même quant aux qualitez qui reſultent de cette ſubſtance, & ſi j'en demeure d'accord quant aux qualitez qui reſultent d'u-

ne ſubſtance ſemblable & familiere à celle de l'homme, c'eſt parce qu'elles ne ſortent point de ſon temperament, & qu'elles ne ſont contraires qu'à la maladie. Remarquez donc en cet endroit qu'un remede peut être tout à la fois amy de la nature de l'homme par la reſſemblance qu'il aura avec elle, contraire à la maladie & temperé dans ſes qualitez. C'eſt une choſe aſſez rare, pour ne pas dire impoſſible, qu'un remede alimenteux ſoit contraire par ſes qualitez au temperament. Le temperament de l'homme ne conſiſte pas dans un point indiviſible, imaginé au milieu du chaud & du froid, du ſec & de l'humide. Si cela étoit, peu de gens ſeroient temperez, il y auroit même peu d'alimens qui ne fuſſent nuiſibles, il y a une certaine éten-

duë, qui admet en luy ces qualitez que je demande, contraires à la maladie & ſemblables à la nature: D'un pareil remede on peut dire *contraria contrariis*, &c. eu égard à la maladie, *& ſimilia ſimilibus*, &c. eu égard à la nature de l'homme: mais ſi ce remede alimenteux, contraire à la maladie, & amy de la nature, a dans ſa reſſemblance quelques degrez d'excellence qui l'élevent au deſſus d'elle, alors on en peut attendre de trés-heureux ſuccez. Je donne icy l'idée d'un remede tout à fait miraculeux, qui ſe trouvoit dans le fruit de vie, & dont le Lieutenant a encor quelque choſe, & delà je conclus qu'il n'en eſt point qui l'égale. Je repete donc, pour accorder quelque choſe à l'opinion commune, que le remede peut avoir

des qualitez contraires à celles de la maladie, parce que les qualitez de la maladie ſont contraires dans leur excez au ſujet de la maladie qui eſt l'homme : mais je dis encor que ces qualitez contraires à celles de la maladie, & qui doivent être contenuës dans la latitude du temperament de l'homme, pour ne pas l'éloigner de l'aſſimilation, doivent reſulter d'une ſubſtance conforme & ſemblable à celle de l'homme, & par cette reſſemblance il luy ſera fort amy, il la ſoulagera, & conſpirera avec elle à chaſſer la maladie, & à rendre l'homme ſain. Si cela n'étoit pas ainſi, il faudroit dire que le poiſon qui tuë eſt le meilleur des remedes, d'autant qu'il n'y a rien de ſi contraire à l'homme, non ſeulement quant aux qualitez, mais auſſi quant
à

à la ſubſtance de laquelle elles procedent. Si ceux qui diſtribuent des remedes, obſervoient ce que nous venons de dire, ils ne tueroient jamais perſonne ; ils n'auroient pas beſoin de correctifs pour corriger les qualitez exceſſives de quelques drogues qui entrent dans leurs compoſitions, & ils connoîtroient que c'eſt avec raiſon que je conclus que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables, & non pas les contraires par les contraires.

10. La maladie dans ſa cauſe n'eſt autre choſe qu'un défaut d'aſſimilation, & un éloignement du temperament, nous l'avons déja dit. Quand la nature eſt accablée d'une quantité d'humeurs, qui ne ſont point aſſimilées, & qui ſont éloignées du temperament, elle s'émeut,

elle s'irrite, elle se fâche, elle s'agite, elle fait un effort, & la fiévre redouble sa chaleur pour donner à ses humeurs la coction qui leur manque, & les reduire à l'assimilation, & par cette conduite redonner la santé. Messieurs les Medecins, qui prennent quasi toûjours le contrepié de la nature, quand elle veut assimiler pour guerir, ils veulent dissimiler, quand elle veut ramener au temperament, ils veulent en éloigner, & cela paroît en ce qu'ils donnent des remedes dissemblables & intemperez : C'est à dire qui par leurs qualitez excessives sortent de la latitude du temperament. Qui croira que lors qu'il faut assimiler pour guerir selon l'intention de la nature, il faut dissimiler? Qui croira que lors qu'il faut temperer,

il faut donner des remedes intemperez ? Qui croira que pour adoucir une eau amere, il y faut ajoûter de l'amertume ? Qui pourra croire que pour aller en un lieu, il luy faut tourner le dos & s'en éloigner ? Mais qui ne voit que ces Messieurs sont contraires à la nature, & qu'ils en font profession. Pour moy qui suis contraire aux contraires, je soûtiendray toûjours que les semblables sont gueris par les semblables, & non pas les contraires par les contraires.

11. La nature donne à chacun des hommes des sens au nombre de cinq, comme autant de serviteurs domestiques, & il les employe à examiner les objets exterieurs, & à discerner entr'eux ceux qui sont propres pour ses besoins, d'avec ceux qui ne le sont pas. Il est necessaire

que ces ſerviteurs ſoient fort fideles: comme l'homme ajoûte foy, & donne creance à leurs rapports, ſi lors qu'ils annoncent à l'homme ce qu'ils ont découvert des choſes, ils diſoient des bonnes qu'elles ſont mauvaiſes, & des mauvaiſes qu'elles ſont bonnes, ils ſeroient des ſerviteurs infideles, & leur infidelité causeroit à leurs maîtres de notables inconveniens & quelques fois la mort. Les Medecins jugent que les remedes fondez ſur leur principe des contraires ſont bons pour guerir, les ſens de l'odorat & du goût, en inſpirant pour eux une grande averſion, aſſûrent qu'ils ſont mauvais, à qui croire des deux? Si les Medecins ont raiſon, les ſens ſont des trompeurs, ſi les ſens font des rapports juſtes, les Medecins ſont

dans l'erreur. Mais si l'opinion des Medecins est bonne, & si les sens font de faux rapports, & sont des serviteurs infideles, l'homme n'a-t-il pas lieu de se plaindre de la nature, & de luy dire, vous m'avez donné de mauvais serviteurs, ils me trompent, ils me font passer le bon pour le mauvais, & le mauvais pour le bon: le sain pour le nuisible, & le nuisible pour le sain; & si lorsque vous m'avez donné de tels serviteurs, vous avez été conduite de la main de Dieu, Dieu luy-même vous a trompé. Qui ne voit, suivant ce raisonnement, que ces Messieurs les Medecins, pour ne pas abandonner leur principe des contraires, condamnent les sens de l'odorat & du goût, la nature qui est leur guide, & l'auteur de la nature, qui est Dieu,

ce qui eſt un eſpece de blaſphême. Je laiſſe donc à juger aux moins èclairez des hommes, laquelle de ces deux opinions eſt la plus veritable, & qu'elle eſt celle à qui on doit plûtôt s'attacher: quant à moy, qui ſuis pour la nature & pour le Dieu de la nature, je ſuis convaincu avec les Philoſophes que quand ces ſerviteurs jugent de leurs propres objets, ils jugent bien, & qu'ils doivent être ſuivis comme de fideles conducteurs, & que comme ce qu'ils approuvent pour bon, eſt fondé ſur la reſſemblance qu'il a avec la nature, & que ce qu'ils rejettent comme mauvais, eſt fondé ſur la diſſemblance & ſur la contrarieté, on doit embraſſer le principe qui aſſûre que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables, & non

pas les contraires par les contraires.

12. Les remedes ordinaires fondez ſur la maxime des contraires ébranlent, agitent & font du remuëment dans le corps de l'homme qui les prend, parce que excedant, & ſortant des bornes du temperament de l'homme par leurs qualitez, qui ſont au delà de ſa latitude, ils ſont nuiſibles, ils purgent ſans choix auſſi-bien le ſain que le malade, & s'ils purgent, c'eſt que par ces qualitez excedentes, qui les approchent du poiſon, ils corrompent dans l'homme quelques humeurs qu'ils trouvent à leur paſſage, & la nature, qui ne peut plus retenir cette corruption, pour ſe défaire de l'ennemy qu'elle ſent en elle, & pour le chaſſer au plûtôt, conſent de luy abandonner quelque cho-

Van Helmond. *Catharti-ca inter venena computamus.*

ſe du ſien, plûtôt que d'en être plus long-temps importunée, ce qui n'arriveroit pas ſi les choſes étoient ajuſtées à ſon temperament, ces humeurs corrompuës & chaſſées étoient utiles à la nature, elles ſervoient au moins à rendre les conduits des gros excremens coulans & libres, elles en étoient les vehicules, delà vient que quand elle en eſt privée, ces conduits demeurans à ſec, ces excremens ne peuvent plus paſſer, & les perſonnes qui ont été purgées ſont ſans la liberté du ventre pluſieurs jours de ſuite, juſqu'à ce que ce défaut ſoit reparé. L'experience commune qui rend cette verité connuë & conſtante, la rend auſſi inconteſtable : mais elle fait voir en même tems que puiſque les remedes apuyez ſur la maxime des contraires ſont

~~murnes~~ ; il faut admettre ceux qui sont fondez sur celle des semblables, puis qu'ils font du bien.

13. Ces remedes étant en abomination à la nature, si elle les reçoit, c'est contre son gré, elle ne les reçoit qu'en passant, & le moins qu'elle peut, & elle les chasse au plûtôt *per secessum.* Elle ne corrige donc pas la qualité excedente de la maladie par ce remede auquel la nature ne s'alie pas assez pour cela, au lieu que si on donne au malade une chose plus temperée, ou du moins aussi temperée que l'homme, la nature se l'appliquera & s'aliera à elle, pour corriger par son moyen ce qu'il y a de défectueux & d'intemperé ; & cela pour remettre le corps dans son temperament, par la raison que les semblables sont

gueris par les ſemblables, & non pas les contraires par les contraires.

14. Plus un remede eſt temperé, ſpiritueux, peu materiel, & bien approprié à la nature de l'homme, plus il eſt excellent, plus il a de rapport à l'ame le principe de la vie, plus il la peut retenir, plus il eſt ſemblable à la ſubſtance moyenne, & plus il eſt ſemblable au temperament de l'homme, le plus excellent des temperamens, & plus puiſſamment il l'y peut ramener, & par conſequent chaſſer la maladie, laquelle, comme nous avons déja dit pluſieurs fois, n'eſt autre choſe qu'un éloignement du temperament & un défaut d'aſſimilation, & en cette maniere on conclura avec grande raiſon, que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables. Mais en ce ſens

auſſi il ſera contraire à la maladie qui n'eſt autre choſe qu'un éloignement du temperament & un defaut d'aſſimilation ; ainſi au moins en ce ſens on pourra dire que les contraires ſont gueris par les contraires ; & ce ſens n'eſt point contraire à nôtre concluſion.

15. La nature toute ſeule, ſans le ſecours des remedes, guerit ſouvent les maladies ; quand elle guerit, c'eſt par quelque choſe qui luy eſt ſemblable, ou par quelque choſe de diſſemblable. Je demande laquelle de ces deux ? Un Contrariariſte, pour ne pas s'éloigner de ſon principe, ne manquera pas de dire qu'elle guerit par quelque choſe de diſſemblable : donc ſelon luy, la nature de l'homme eſt diſſemblable à la nature de l'homme. Voila une

Natura morborum medicatrix.

contradiction manifeste : Qui pourra s'imaginer que la nature soit dissemblable & contraire à elle-même? Un Asserteur des contraires nous feroit un grand plaisir, s'il vouloit se donner la peine de nous expliquer de quelle maniere la nature de l'homme peut être dissemblable à la nature de l'homme, c'est à dire contraire à elle-même, ce que je considere comme une grande absurdité. Quelqu'autre pressé par la force du raisonnement dira qu'elle guerit par quelque chose de semblable. Fort bien, nous avons ce que nous voulons, & par consequent les semblables sont gueris par les semblables : mais je demande en outre si en cas que l'on veüille aider cette nature, il faut l'aider par un remede dissemblable & contraire à

la nature, ou par un remede ſemblable? Si on me répond ſelon l'opinion commune, que c'eſt par un remede diſſemblable à cette nature, le moyen de concevoir que la nature qui guerit par quelque choſe de ſemblable ſeule, & ſans remede, puiſſe ſe démentir elle-même, & qu'elle ſe ſerve de ce quelque choſe de diſſemblable? Y a-t-il lieu de penſer qu'elle puiſſe alier ce quelque choſe de ſemblable qui vient d'elle avec le diſſemblable du remede pour les employer utilement? Cela ne ſe peut pas imaginer, & il y a toutes les apparences poſſibles que toutes les averſions qu'elle nous fait ſentir par l'odorat, par le goût, les nauſées, les ſoulevemens de cœur & les vomiſſemens ſont de puiſſans indices de la reprobation qu'elle fait de ces

ſortes de remedes, & qu'elle nous dit par toutes ces choſes que les contraires ne ſont pas gueris par les contraires : mais lors qu'elle reçoit benignement & ſans repugnance les remedes ſemblables, il paroît qu'elle ſe declare pour eux, qu'elle les approuve, & qu'elle diſe en leur faveur que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables.

16. La nature nourrit par l'aſſimilation, elle guerit par l'aſſimilation, elle entretient la ſanté par l'aſſimilation, elle conſerve la vie par l'aſſimilation ; & il eſt de tout point impoſſible de concevoir qu'elle faſſe cela par autre choſe que par quelque choſe de ſemblable. Un Contrariaſte pour guerir veut ou doit vouloir aſſimiler comme la nature : s'il diſſimile, il ne guerira

jamais. Cependant appuyé ſur ſa maxime des contraires, il penſe aſſimiler par un remede diſſemblable: mais peut-il ignorer qu'un remede diſſemblable eſt diſſimilatif? Peut-il ignorer qu'un remede diſſimilatif cauſe la diſſimilation? Peut-il ignorer qu'une diſſimilation qui commence eſt un commencement de maladie, & qu'une diſſimilation complete eſt une maladie complete? Peut-il ignorer qu'une choſe qui tout d'un coup, cauſe une grande diſſimilation, comme le poiſon, cauſe auſſi-tôt la mort? S'il ignore cela il eſt dans une ignorance craſſe, & s'il ne l'ignore pas, il faut avoüer qu'il eſt méchant de ſe ſervir d'un remede diſſemblable, ſçachant bien qu'il fait du mal en cauſant la diſſimilation, & ſa mechanceté eſt la

preuve de ce que nous avons cy-devant avancé qu'un tel Medecin eſt contraire à la nature de l'homme auſſi-bien que ſon remede. Nonobſtant ces raiſons la maxime des contraires, qui domine, eſt reçûë de tous ; & c'eſt une choſe pitoyable que depuis tant de ſiecles les hommes ſoient dans l'erreur: qu'ils en ſortent dans celuy-cy par nôtre moyen, & que conſiderant la conduite de la nature, qui guerit par l'aſſimilation, ils voyent qu'elle leur montre le chemin qu'il faut ſuivre, & que c'eſt par ce moyen qu'il faut guerir, & que comme pour guerir elle ſe ſert de quelque choſe de ſemblable & d'aſſimilatif, ils doivent ſe regler ſur ſa conduite, & qu'elle nous prêche par là bien hautement, auſſi-bien que la raiſon,

que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables.

17. Comme il eſt impoſſible de concevoir que la lumiere & les tenebres ſont la même choſe, parce que l'entendement a des notions de l'un & des autres bien differentes, & bien contraires : de même, il eſt impoſſible de concevoir que la nature & la maladie ſont ſemblables, parce que les notions que l'entendement en a, ſont tout à fait opposées, & que la maladie n'arrive à la nature que par un défaut d'aſſimilation, comme on l'a dit. On concevroit auſſi-tôt que le froid eſt chaud, & que la blancheur eſt noire, que de concevoir que la maladie eſt la ſanté, & la ſanté la maladie, ce qui ne ſe peut pas. Cela poſé c'eſt une neceſſité de dire que la nature

& la maladie font contraires, puis qu'il eſt certain que la nature reſiſte à la maladie tant qu'elle peut, & qu'elle tâche de toutes ſes forces de la chaſſer de ſon ſujet, & que la maladie de ſon côté tend à opprimer la nature. Partant il eſt évident que ſi quelqu'un veut donner un remede contraire à la maladie, ſecourir la nature en même tems, & la ſecourir en la maniere qu'elle veut être ſecouruë, eu égard à ſes defauts, il faut qu'il le donne ſemblable à la nature, & quand elle en ſera ſecouruë & fortifiée, elle ne tardera pas long-tems à venir à bout de la maladie. Il n'eſt peut-être point de raiſonnement qui faſſe mieux voir que celuy-cy que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables.

Contraria contrariis deſtruuntur.

18. Tout agent agit pour faire

quelque choſe qui luy ſoit ſemblable. *Omme agens agit ſibi ſimile*. Cet axiome de Phyſique eſt reçû de tout le monde. De ce principe ſeul je conclus que la maxime des contraires doit être rejettée, & que l'oppoſée qui dit que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables, doit être admiſe. Pour faire voir plus fortement, & plus efficacement la premiere de ces choſes, je prens pour exemple un medicament, dont l'uſage eſt frequent parmy les Medecins, tel que l'on voudra, ce ſera, ſi on le trouve bon le ſené. Je dis premierement que la ſubſtance du ſené eſt fort éloignée de la ſubſtance de l'homme quant à la reſſemblance, & qu'à cauſe de ce grand éloignement elle luy eſt contraire. Secondement, que les qualitez du ſené,

par lesquelles il agit, provenant d'une substance dissemblable & contraire, sont contraires à l'homme à cause qu'elle leur communique quelque chose de propre & de contraire comme elle, & que cela étant ainsi elle ne peut faire que du mal. Tout agent agit pour faire quelque chose qui luy soit semblable ; quand les Médecins donnent le sené pour remede, ils le donnent pour un agent qui peut redonner la santé : mais ils se trompent, tout agent agit pour faire quelque chose qui luy soit semblable ; cela étant, le sené agit par les qualitez qui luy sont propres, & en agissant il veut faire quelque chose qui luy soit semblable, & il feroit du sené s'il le pouvoit, parce que tout agent agit pour faire quelque chose qui luy soit sembiable. Il ne

peut donc pas guerir la maladie pour laquelle on le donne, il n'a pas ce pouvoir, il n'eſt pas fait pour cela, & ſa nature le détermine pour un autre effet ; & parce que cet effet pour lequel la nature le détermine eſt de produire quelque choſe qui luy ſoit ſemblable, il agira autant qu'il le pourra contre la nature de l'homme pour ſe l'aſſimiler, & par conſequent pour la détruire & non pas pour la guerir. Si cela n'étoit pas ainſi, au lieu de dire tout agent agit pour faire quelque choſe qui luy ſoit ſemblable (ce qui eſt fort oppoſé à la maxime des contraires) il faudroit tourner la médaille, & dire, tout agent agit pour faire quelque choſe qui luy ſoit diſſemblable ; ce qui n'eſt pas vray. Pour faire voir en ſecond lieu que les ſemblables doi-

vent être gueris par leurs ſemblables, il ſuffit de propoſer ce principe, tout agent agit pour faire quelque choſe qui luy ſoit ſemblable, & le comparer à cet autre, qui aſſure que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables, pour faire convenir de tous les deux : Ils ont tant de conformité, tant de rapport & tant de reſſemblance l'un à l'autre, que qui dit tout agent agit pour faire ſon ſemblable, dit en même tems que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables. Si l'on rejette le ſecond, il faut rejetter le premier : Si on admet le premier, il faut admettre le ſecond. Le premier de ces principes eſt admis, il faut donc admettre le ſecond. En effet, celuy qui conſiderera attentivement & ſans préoccupation, que les choſes ſem-

blables miſes enſemble ſe trouvent fort bien l'une avec l'autre, qu'elles ſont amies, qu'elles s'entr'aident, qu'elles ſe fortifient, qu'elles ſe conſervent, & qu'elles contribuënt à la ſubſiſtance l'une de l'autre, d'autant que leurs ſubſtances ſont ſemblables, & que ces ſubſtances ſemblables ayant des qualitez ſemblables, elles ſont de même temperament, & qu'il n'y a point entr'elles d'inimitiez ni d'antipathies ; qu'au contraire les choſes diſſemblables & contraires miſes enſemble, ſe détruiſent l'une l'autre, il ſera convaincu & par ce principe & par les effets, qu'un malade doit être guery par un remede d'une ſubſtance ſemblable à la ſienne, & par les qualitez qui reſultent de cette ſubſtance, contraires à la maladie, & qui

pourtant ne ſortent point du tempérament de l'homme, parce que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables, & non pas les contraires par les contraires.

19. Meſſieurs les Médecins ont tort de dire que les contraires ſont gueris par les contraires; ils diroient mieux s'ils diſoient que les contraires ſont détruits par les contraires. Deux états contraires l'un à l'autre, parce qu'ils ſont en guerre, s'entre détruiſent; la paix, qui eſt un aſſemblage & une aſſimilation d'eſprits en mêmes ſentimens, les fait fleurir. De deux contraires, la ſanté & la maladie, le plus fort détruit infailliblement le plus foible; l'aſſimilation, qui eſt la paix de la nature, fait triompher la ſanté & aſſure la vie. L'eau éteint le feu, le feu

conſomme l'eau ; la chaleur chaſſe le froid, le froid fait périr la chaleur ; le ſec fait diſparoître l'humide, l'humidité noye la ſechereſſe : Quand ils parlent ainſi, ils ſe contrarient eux-mêmes, puis qu'ils demeurent d'accord que les contrarietez du froid & du chaud, du ſec & de l'humide ſont cauſe de la maladie; ainſi, ſelon eux, la contrarieté eſt la cauſe de la maladie & de la ſanté. Il me ſemble que je puis dire que puiſque, ſelon eux, il y a toûjours de la contrarieté en l'homme, & que la contrarieté eſt la cauſe de la ſanté, l'homme doit toûjours être ſain, ce qui n'eſt pas. Ces Meſſieurs pourroient bien conſidérer que ces qualitez ſont dans l'homme *per modum unius* ; que la nature qui aſpire à l'union les raſ-

ſemble dans le temperament, & que dans leur mélange il ne ſe fait qu'une qualité, dans laquelle elles ſe trouvent unies par la nature, de même que quatre cordons ſont unis par le cordier dans une même corde. De même que de quatre liqueurs differentes en odeur & ſaveur mêlées enſemble il s'en fait une cinquiéme, qui n'eſt aucune de celles dont elle eſt compoſée, mais qui dans ſon mélange tient de toutes les quatre; de même encor que, ſelon quelques Docteurs, la mémoire, l'entendement & la volonté ſont confuſes & ſimplifiées en ce qu'ils appellent la cime ou la pointe de l'ame, en ſorte que l'ame ſe ſouvient, entend & veut en elle, & que c'eſt par cette pointe, qui eſt la plus haute portion de l'ame, que,

ſelon eux, Dieu décend & ſe communique à l'homme ; De la même maniere ces quatre qualitez réduites à l'uniſon dans le temperament y font une harmonie qui marque la ſanté, & c'eſt par ces qualitez parfaitement d'acord que l'ame décend, ſe plaît & s'attache à la matiere la plus ſolide du corps qu'elle anime & qu'elle aime : La prudente nature qui trouve ſon compte dans cette union, apprehende fort ſon contraire, elle craint la rupture de cet accord, qui introduiroit chez elle la diſſonance & la maladie. C'eſt à raiſon de cette union qu'entre les alimens qui la font ſubſiſter, elle trouve ſon plaiſir & ſa joye en ceux qui ont plus de reſſemblance & de conformité au temperament, parce qu'ils ſont déja tout diſpoſez

à s'unir ; C'eſt à raiſon de cette union que s'il arrive que quelques-uns de ces alimens, pour être un peu diſſemblables au temperament, n'y puiſſent pas entrer tout auſſi-tôt, elle prend tant de peine à les y réduire, afin qu'ils y puiſſent être reçûs : Mais c'eſt encore à raiſon de cette union qu'elle ne s'allie point aux remedes intemperez & contraires, & qu'elle marque pour eux une haine implacable, elle n'en peut pas vaincre l'éloignement pour les ajuſter au temperament ; elle ſçait qu'ils ſont capables de rompre l'accord de ces qualitez, de gâter leur harmonie & de ruiner ſa paix & ſa ſanté. Comme ces qualitez qui étant temperées compoſent le temperament, reſultent toûjours d'une ſubſtance, comme de leur ſujet, il

faut tenir pour tout assuré qu'elles ne feront jamais un juste temperament si elles ne resultent pas d'une substance bien assimilée selon l'intention de la nature. C'est pour cette raison qu'elle travaille sans cesse à l'assimilation, & par consequent à rectifier le temperament en rectifiant les qualitez qui le composent. Par cette conduite la nature crie fort haut que les semblables sont gueris par les semblables ; & c'est un de mes étonnemens, que nonobstant ce cry on écoute les Medecins ordinaires, & que l'on dise avec eux que les contraires sont gueris par les contraires.

20. Mais afin que nôtre conclusion ne soit plus revoquee en doute, il faut l'apuyer du passage d'Aristote que nous avons deja cité, &

que nous répétons icy : Il eſt tel; *Illud quod generatur ex aliquo extraneo, adjunctum ei, quod prius erat; humido præexiſtenti, imminuit virtutem activam ſpeciei.* C'eſt à dire; que ſi l'humide, qui eſt engendré d'une choſe étrangere, eſt mêlé à cet autre humide qui s'eſt trouvé dans l'homme au tems qu'il a été formé, il diminuë la vertu active de l'eſpece. Si l'on examine bien ce paſſage, il fait voir que le Philoſophe eſt de nôtre ſentiment, la neceſſité de l'aſſimilation, & que les ſemblables doivent être gueris par les ſemblables; & afin que l'eſprit en demeure convaincu, il faut dire, que ſi l'humide qui eſt engendré de quelque choſe d'étranger, c'eſt à dire, de diſſemblable, comme le ſuc des alimens, fait du mal en

nourriſſant & faiſant du bien, parce qu'il diminuë la vertu active de l'eſpece par ſon mélange. Il faut conclure qu'un humide engendré d'une choſe plus étrangere, plus diſſemblable & plus contraire à la nature de l'homme que les alimens, comme les remedes ordinaires, que je mets au nombre des petits poiſons, diminuënt davantage la vertu active de l'eſpece, & font plus de mal; & il faut encor conclure par la régle des contraires, qu'un humide qui procédera d'une choſe tres-ſemblable & tres-amie, fera du bien, & augmentera, ou du moins conſervera la vertu active de l'eſpece, la ſanté & la vie. Le fruit de vie excelloit en cette reſſemblance, & il y ramenoit la nature de l'homme quand elle en étoit éloi-

gnée. Pour cette raiſon il étoit un remede infaillible à tous ſes maux. C'eſt ce qui a obligé le S. Docteur d'aſſurer dans la premiere Partie de ſa Somme, Queſtion 97. Article 4. qu'il chaſſoit en fortifiant toutes les foibleſſes de l'homme, qui provenoient pour le mélange d'un ſuc étranger. *Habebat enim*, dit-il, *virtutem fortificandi virtutem ſpeciei, contra debilitatem provenientem ex admixtione extranei.* Donc, ſelon Ariſtote & ſaint Thomas, un ſuc diſſemblable, étranger & contraire fait du mal, & par conſequent il faut rejetter la maxime des contraires. Par une raiſon toute oppoſée un ſuc ſemblable & amy fera du bien : Nôtre Dieu en donnant le fruit de vie, ſi ſemblable & ſi approprié à l'homme, nous l'a mon-

montré par ſa conduite ; donc la maxime des ſemblables doit être admiſe, & c'eſt quaſi une eſpece d'infidelité d'en douter ; & je conclus encor par la raiſon de la reſſemblance, que nôtre Lieutenant, qui a un grand raport avec le fruit de vie, en a encor par ſes effets à l'égard de l'homme. Nous avons dit plus d'une fois dans ce petit Traité, que les alimens ſont ſemblables à la nature de l'homme, & nous venons de dire dans le preſent Article qu'ils luy ſont étrangers & diſſemblables, ce qui paroit contraire : Mais pour faire entendre que ce qui paroit contraire ne l'eſt point du tout, il faut nous expliquer ; Nous diſons que les alimens ſont ſemblables à la nature de l'homme en ce qu'ils ſont alimens, en ce

qu'ils le nourriſſent, en ce qu'ils le ſoûtiennent, en ce qu'ils font du bien; nous diſons qu'ils ſont étrangers & diſſemblables en ce que dans leur reſſemblance ils ont quelque choſe de diſſemblable, c'eſt pour cela que la nature travaille à ſe les aſſimiler par les digeſtions, nonobſtant ſon travail, ils ne ſont pas toûjours bien aſſimilez, & leur ſuc mal aſſimilé ſe mêlant avec ce premier humide qui s'eſt rencontré dans l'homme lors qu'il a été formé, il diminuë la vertu active de l'eſpece, & fait du mal; il n'en feroit point s'il arrivoit juſqu'à une parfaite aſſimilation, ce qui fait voir que les ſemblables ſont conſervez, réparez & gueris par les ſemblables.

21. Les ſubſtances n'agiſſent que par leurs qualitez: Si deux ſubſtan-

ces mises ensemble agissent l'une contre l'autre, ce combat est un signe certain qu'elles sont dissemblables, & cette dissemblance est la cause pour laquelle elles travaillent à s'entre détruire. Si l'eau est jettée dans le feu, par sa froideur & par son humidité elle l'éteindra ; le feu de son côté par sa chaleur & par sa secheresse resistera à son ennemie, & s'efforcera pour n'en être pas vaincu. Donnez un remede dissemblable, tel que les Médecins ordinaires les donnent à l'homme le plus sain, & à un malade, il agira indistinctement par ses qualitez contre l'un & l'autre de la même maniere ; & parce qu'il est destructif, il sera nuisible à tous les deux à proportion qu'il est plus ou moins éloigné de leur nature par sa dis-

ὅμοιον ὁμοίῳ φίλον. Aristote. *Simile gaudet simili.*

ſemblance; Mais parce que le Proverbe ſentencieux, qui dit que le ſemblable ſe réjoüit avec ſon ſemblable eſt vray, auſſi bien dans un ſens phyſique que dans un ſens moral; ſi deux ſubſtances miſes enſemble s'entr'aident, ſe fortifient & ſe maintiennent l'une l'autre, cette paix & ce ſecours mutuel qu'elles s'entre donnent, eſt une marque indubitable & infaillible qu'elles ſont ſemblables en qualitez & en ſubſtance. Un feu adjoûté à un autre feu le rendra plus fort, & il agira avec plus d'activité pour détruire le bois qui le nourrit, & le réduire en ſa nature. Les hommes de deux états, dont les eſprits ſont unis & ſemblables par des ſentimens de paix, conſpirent mutuellement à ſe conſerver, à ſe main-

tenir & à se défendre de tout ce qui peut leur nuire. Si un remede semblable à la nature de l'homme est donné à l'homme, il n'agira point contr'elle à cause de la ressemblance de ses qualitez, il n'agira que pour la fortifier & la maintenir; mais si dans la nature de cet homme il se rencontre quelque chose de dissemblable, comme la maladie & ce qui la cause, le remede agira conjointement avec la nature par ses qualitez dissemblables & contraires contre la maladie & contre ce qui la cause pour la détruire; & par là on voit évidemment que non seulement les contraires sont détruits par les contraires, mais encor que les semblables sont aidez & gueris par les semblables.

22. Ce n'est pas assez pour nous

que la ſubſtance du remede ſoit ſemblable à la ſubſtance de l'homme ; il faut encor, pour être tel que nous le ſouhaitons, qu'il concoure aux intentions de la nature, qu'il l'aide dans ſes operations, & qu'il faſſe avec elle tout ce qu'elle veut faire ; ainſi ſi elle veut échauffer, rafraîchir, humecter ou deſſecher, qu'il échauffe, rafraîchiſſe, humecte ou deſſeche comme elle & avec elle : mais nous voulons auſſi entr'autres choſes que comme la plus grande partie des maladies arrive par obſtruction, & que la nature, pour guerir & ſe liberer, veut diſſoudre cette obſtruction, nous voulons que le remede diſſoude avec elle, & pour cela qu'il ait une vertu diſſolvante. De cela il arrivera de deux choſes l'une, ou que la

matiere qui causoit l'obstruction étant promptement dissoute ; la nature l'expulsera facilement ; ou qu'elle la rendra bonne, en luy donnant la coction qui luy manquoit, & qu'ainsi la maladie finira conjointement par l'operation de la nature & du remede, ce qui nous fait encor dire que les semblables sont gueris par les semblables.

23. Nous avons dit que la dissimilation est la cause de la maladie & de la mort, & l'assimilation la cause de la santé & de la vie ; & il est évident par là qu'un remede doit chasser la dissimilation, & ramener à l'assimilation. Sera-ce un remede dissemblable qui fera cela ? pourra-t'il ramener à l'assimilation, luy qui, bien loin d'être assimilatif, n'est ni assimilé ni semblable ? un

remede diſſemblable ne peut rien que diſſimiler, & par conſequent nuire, incommoder, cauſer la maladie, &c. Il faut donc que le remede ſoit non ſeulement ſemblable & aſſimilé; mais il faut encor qu'il ſoit aſſimilatif, & alors il pourra chaſſer la diſſimilation & la maladie & ramener a l'aſſimilation & à la ſanté, & conſerver la vie. Et il ſera comme la Pierre Philoſophale, qui pour avoir été conduite à la reſſemblance de l'or dans un degré d'excellence tres-éminent & tres-élevé par des préparations tres-exactes & tres-longues, eſt non ſeulement aſſimilée à l'or, mais elle eſt encor aſſimilative; en ſorte que comme un or tout de feu bien éprouvé & bien aprouvé, elle peut, à ce que l'on dit, conſommer ce

Aurum ignitum probatum. Apoc. 3.

qu'il y a d'impur dans les métaux imparfaits, & les amener à la perfection de l'or. C'est à dire, qu'un pareil remede consommera ce qu'il y a de dissimilé & d'impur dans l'homme malade, pour l'amener à la parfaite assimilation & à la parfaite santé, & conserver la vie. Voila ce que faisoit parfaitement le fruit de vie, & ce que fait encor son Lieutenant d'une maniere toutefois bien éloignée & bien imparfaite ; & voila la maxime des semblables pleinement établie, ce me semble.

24. Lors qu'une personne est arrivée au plus haut point de l'assimilation où la nature la peut faire monter, elle est dans le plus haut point de la santé, & cette assimilation, qui assure la vie, met entr'elle

la maladie & la mort, une grande diſtance, un grand éloignement & une grande contrarieté. Or comme, ſelon les Philoſophes, les contraires ſe chaſſent l'un l'autre, il eſt impoſſible de concevoir que l'aſſimilation & la maladie puiſſent ſe rencontrer dans un même ſujet. C'eſt donc une neceſſité de croire que celuy qui ramenera à l'aſſimilation par un remede aſſimilatif, chaſſera la maladie, & ramenera à la ſanté, ce qui ne peut jamais arriver par un remede diſſemblable. C'eſt une neceſſité de croire qu'un remede aſſimilatif eſt ſemblable à la nature & contraire à la maladie. C'eſt donc une neceſſité de croire que le remede aſſimilatif doit guerir, & ramener à la ſanté, puiſqu'il peut ramener à l'aſſimilation. Il

L'Auteur a obmis une 25. raiſon plus perſuaſive & plus convaincante que les précédentes, pour un ſujet que l'on ne dit point icy.

n'eſt rien de ſi clair, à mon avis; & celuy qui concevra un peu nos raiſons, concevra auſſi-tôt & reconnoîtra pour une verité tres-conſtante & tres-aſſurée que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables.

Il eſt aiſé de concevoir par ce que nous avons dit en ce Chapitre, qu'encor que nous nous ſoyons propoſé pour but d'établir la maxime, que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables, dans le ſens que nous l'avons expliqué, nous admettons pourtant de deux ſortes de contrarietez. Nous nommons la premiere contrarieté de reſſemblance, en ce que la nature étant contraire à la maladie, ſi le remede luy eſt ſemblable avec quelque ſorte d'éminence, ainſi que nous le deſi-

rons, il sera contraire à la maladie. Nous nommons la seconde contrarieté de qualitez, en ce que nous voulons bien que le remede ait des qualitez contraires aux qualitez de la maladie, pourvû qu'elles ne sortent point de l'étenduë du temperament : mais nonobstant tout cela je soûtiens toûjours qu'on doit embrasser la maxime des semblables, pour les raisons qui suivent. 1°. Parce qu'elle est plus conforme à la nature & à ses inclinations, ce que l'on doit envisager sur toutes choses. 2°. Que le remede n'agit que par la nature & pour la nature, pour la défendre contre la maladie, & pour la soulager. 3° Qu'entre le remede & la nature il n'y doit avoir rien de contraire. 4°. Que le remede & la nature doivent agir

de concert contre la maladie, & concourir pour les mêmes effets. 5°. Que la maladie elle-même n'est considerée qu'à cause de la nature, à laquelle elle est contraire & nuisible. 6°. Qu'encor que nous ayons remarqué dans ce Chapitre plusieurs sortes de contrarietez, comme assimilation, dissimilation; tempérament, éloignement du tempérament, ou intempérie; obstruction, dissolution; contrarieté de ressemblance, contrarieté de qualitez, &c. cela ne fait rien contre nous, puisque ces contrarietez se rencontrent seulement entre la nature, le remede & leurs effets, d'un côté; & la maladie, ce qui la cause & leurs effets, de l'autre, & non entre la nature & le remede. 7°. Que pour trop envisager la maladie, en

vûë de luy donner un contraire, on n'a pas assez d'égard à la nature, à laquelle par trop souvent ce remede est aussi contraire. 8°. Que lors même que le remede a des qualitez contraires à celles de la maladie, elles doivent pourtant, selon nous, être semblables à la nature, en ce que nous voulons qu'elles resultent d'une substance semblable, & qu'elles ne sortent point du tempérament. 9°. Que le remede étant semblable à la nature *eminenter*, il ne peut pas manquer d'être contraire à la maladie, puisque la nature elle-même luy est contraire, & cette contrarieté, qui suffit seule, n'est point opposée à nôtre conclusion. Nous adjoûtons encor icy avant de finir cet Article, qu'il est difficile que celuy qui étant

bien ſain, uſera à propos du Lieutenant, tombe malade, puiſqu'il eſt tout certain que les ſemblables ſont aidez par les ſemblables, & les contraires détruits par les contraires.

Quelqu'un me dira, puiſque vous demeurez d'accord que la nature eſt contraire à la maladie, & que vous voulez que vôtre remede, que vous nommez le Lieutenant du fruit de vie, ſoit ſemblable à la nature, & par conſéquent contraire à la maladie comme elle, c'eſt mal à propos que vous impugnez la maxime des contraires, puiſque vous y retombez, en avoüant que la nature & vôtre remede, qui ſont ſemblables, ſont contraires à la maladie, & partant cette maxime que vous im-

pugnez, demeure toûjours.

Pour réponſe je perſiſte à dire; nonobſtant l'objection que la maxime des contraires doit être rejettée; qu'elle eſt dangereuſe, fauſſe, contradictoire & inutile dans le ſens de nos adverſaires : & pour le faire voir;

Je dis premierement, que quand j'admets des remedes contraires à la maladie par leurs qualitez, je veux pourtant qu'ils ſoient compris dans l'étenduë du tempérament, en ſorte que leur contrarieté n'empêche pas qu'ils ne luy ſoient ſemblables, & qu'on puiſſe véritablement dire d'eux, que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables, ainſi qu'on l'a déja dit.

Je dis ſecondement, que quand on dit que les contraires ſont gueris

ris par les contraires, on propoſe cette maxime comme un principe de Médecine : Le principe d'un Art doit être certain & inconteſtable, & de ce principe, en raiſonnant on peut tirer pluſieurs conſéquences ; je me ſers donc de la ſorte de celui-ci, & je dis : Si les contraires doivent être gueris par les contraires, toutes fois & quantes que je trouveray une choſe qui aura une qualité contraire à la qualité dominante d'une maladie, je pourray dire que cette choſe peut ſervir de remede à cette maladie : Or je dis 1°. Que cette maxime peut faire choiſir un poiſon au lieu d'un remede. 2°. Que ce poiſon choiſi pour remede, détruira non ſeulement la maladie, mais encor le ſujet de la maladie, qui eſt l'homme,

au lieu de le guerir ; donc cette maxime eſt fauſſe. Que cette maxime puiſſe faire choiſir un poiſon pour remède, je le montre par un exemple, & je poſe une perſonne prévenuë de la maxime des contraires, qui veut guerir une intempérie chaude : Cette perſonne ayant remarqué la qualité dominante, & ſçachant que la Ciguë, qui eſt poiſon, eſt froide, dira en elle-même ; puiſque les contraires ſont gueris par les contraires, cette maladie qui eſt chaude pourra être guerie par la Ciguë, qui eſt froide ; & ſi cette perſonne ſe ſert de la Ciguë au dedans, elle fera peut-être mourir le malade. Ne voila pas une belle maxime, qui peut faire tomber ceux qui l'ont embraſſée en de ſi fâcheux accidens ; & n'eſt-ce pas

une chose pitoyable, que pour recouvrer nôtre santé quand nous l'avons perduë, nous abandonnions nôtre vie à des gens, qui pour être prévenus d'une telle maxime, & pour trop envisager la maladie, en vûë de luy donner un contraire, & trop peu la nature, peuvent tomber dans des fautes si lourdes?

Mais, me direz-vous, quand nous admettons la maxime des contraires, nous ne l'admettons pas pour les poisons, encor qu'il se trouve de la contrarieté entre la qualité du poison & celle de la maladie.

Et je vous réponds, moy, que les principes d'un Art contiennent ou doivent contenir, comme propositions generales & universelles, des veritez generales & universelles,

qui ſe doivent retrouver dans les propoſitions particulieres ; comme étant contenuës dans ces principes generaux ; & par conſequent s'il eſt vray de dire en general que les contraires ſont gueris par les contraires, je puis dire dans une propoſition particuliere qu'une intempérie chaude ſera guerie par la Ciguë, puis qu'entre l'intempérie & la Ciguë ſe rencontre la contrarieté du chaud & du froid : ou s'il n'eſt pas vray dans le cas particulier, que je viens de propoſer, je dis abſolument que vôtre maxime eſt dangereuſe, fauſſe & contradictoire, & que par conſéquent il la faut rejetter. Tout de même que ſi je diſois, tout homme eſt raiſonnable : André eſt homme ; André pourtant n'eſt pas raiſonnable.

Tout homme n'eſt donc pas raiſonnable, puiſque dans la ſuppoſition que je fais, Andre, qui eſt un ſingulier de l'eſpece humaine, n'eſt pas raiſonnable : Ainſi cette propoſition, tout homme eſt raiſonnable, eſt fauſſe & contradictoire. De même, ſi la maxime generale que les contraires ſont gueris par les contraires eſt vraye, une intempérie chaude doit être guerie par la Ciguë, qui eſt froide, puiſque la contrarieté s'y rencontre; ou ſi la Ciguë, froide comme elle eſt, ne guerit pas une maladie chaude, encor que la contrarieté s'y rencontre, la maxime qui dit que les contraires ſont gueris par les contraires, eſt fauſſe & contradictoire.

Je dis en troiſiéme lieu, qu'en embraſſant la maxime des ſembla-

bles, on ne s'expoſe point à bleſſer la nature; & que cette maxime, dans le ſens cy-deſſus expliqué, comprend d'une maniere excellente & avantageuſe la maxime des contraires, puis qu'ainſi qu'on l'a dit dans l'objection ci-deſſus, la nature & le remede étant ſemblables, ſelon nous, ils ſont contraires l'un & l'autre à la maladie, & partant je ſoûtiens que la maxime des contraires étant compriſe d'une maniere excellente & avantageuſe dans celle des ſemblables, (maxime qui dans nôtre ſens fait principalement enviſager la nature,) il faut laiſſer la premiere de ces maximes, comme peu utile, & conſerver ſeulement la ſeconde; ſoit donc *ſimilia ſimilibus curantur.*

Mais pouſſons la choſe un peu

plus loin, & pour profiter à nos adverſaires, s'ils ſont encor capables de revenir de leur erreur, & de prendre le bon chemin; & demandons pourquoy une choſe eſt poiſon, pourquoy une choſe eſt aliment? Si un Contrariariſte eſt ſincere & de bonne foy, il doit répondre qu'une choſe eſt poiſon, parce qu'elle eſt dans un grand éloignement, dans une grande diſſemblance avec la nature & le tempérament; qu'une choſe eſt aliment, parce qu'elle a de la proximité avec la nature & le temperament par la reſſemblance. Voila bien dit, cela eſt la verité, & c'eſt mon ſentiment; & c'eſt à cauſe de cette proximité & de cette raſſemblance qui ſe rencontre entre l'aliment, la nature & le tempéra-

ment, que l'aliment fait du bien & conserve la vie: & il faut encor adjoûter qu'à proportion que les choses s'approchent ou s'éloignent de ces deux extrémitez, de la dissemblance ou de la ressemblance, elles participent du poison ou de l'aliment, & qu'elles font du mal ou du bien; du mal si elles tiennent du poison; du bien si elles tiennent de l'aliment. De là je prends occasion de dire que les contraires ne sont pas gueris, mais détruits par les contraires: ainsi le remede doit détruire la maladie, mais que les semblables sont gueris par les semblables; plus l'aliment est proche de la nature par la ressemblance, plus il fait du bien; mais quelque proche qu'il soit, il ne l'est point encor assez, puisque

la nature travaille encor à le rendre une même chose avec elle par l'assimilation. Delà je prends encor occasion de dire que si un aliment excelle en sa qualité d'aliment, parce qu'il excelle en la ressemblance qu'il a avec la nature & son tempérament, & que sa vertu de ressemblance soit encor élevée par l'Art, en sorte qu'il soit éminemment semblable à la nature, il sera beaucoup de bien, il ramenera la nature à cette ressemblance, si elle en est éloignée par la maladie, & redonnera la santé. Un excellent remede est tres-contraire à la maladie, quand il est tres-semblable à la nature ; sa grande contrarieté vient de sa grande ressemblance, & c'est ce que je trouve principalement dans le Lieutenant du fruit

de vie ; & c'eſt ce qui me fait derechef conclure pour finir, que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables.

CHAPITRE XII.

Concluſion ; Dans laquelle, pour avoir la longue vie, on exhorte à la bonne vie.

PArce que les principes que j'exprime icy paroîtront nouveaux, & même contraires à ceux qui ſont reçûs de longue main, & que les effets que j'en promets ſont peu communs, je ne doute quaſi pas qu'ils ne ſoient rejettez preſque d'une commune voix ; les Médecins ordinaires en feront une raillerie picquante : Ces Meſſieurs

qui ont juré *in verba almæ Facultatis*; qui ne peuvent aprouver que ce qu'elle enſeigne, & qui n'agréent que les remedes dont elle autoriſe l'uſage, condamneront unanimement tout ce que j'ay dit icy. Je ne ſçay même ſi dans tout mon diſcours ils trouveront quelque choſe de raiſonnable : mais je ne m'en mets pas en peine, ce n'eſt pas pour eux que j'écris ceci; je conſens de bon cœur que ceux qui ne veulent pas voir, ne voyent goute, & que ceux qui ſont rebelles à la lumiere, ne joüiſſent pas de ſa ſplendeur, leur aveuglement volontaire ſera leur châtiment; ils peuvent s'évanoüir tant qu'il leur plaira dans leurs propres imaginations, pour moy il me ſuffira de dire icy aux amateurs de la vie &

de la vérité, qu'en imitant l'Auteur de la vie, ils suivront le véritable chemin, & qu'ils pourront, en le suivant, conserver long-tems la vie.

C'est principalement pour vous que j'écris, Zoïphile : Si vous voulez découvrir quel est le Lieutenant du fruit de vie, considérez attentivement ce que je dis icy, priez Dieu qu'il vous éclaire, & qu'il vous en donne une connoissance qui vous profite : Mais souvenez-vous avant toutes choses, que du Trône de Dieu sort le Fleuve de la vie, luisant comme un beau crystal bien pur & bien net. Cela veut dire, que la vie se trouve dans la pureté des bonnes mœurs, & non pas dans l'ordure & la corruption : Que sur les rivages de ce

Fluvium aquæ vitæ splendidum tanquam cryſtallum. Apoc. 22.

Fleuve croit l'Arbre de vie, qui produit son fruit tous les mois de l'annee, & ses feüilles sont pour la santé des Peuples. Que ce Fleuve qui sort du Trône de Dieu, est la parole de Dieu * *Præceptum Domini lucidum illuminans oculos.* Que c'est de cette divine parole dont le Sauveur a dit : *Verba quæ ego loquor spiritus & vita sunt ;* les paroles que je profére sont esprit & vie; & c'est d'elle dont les Apôtres parloient lors qu'ils disoient à ce même Sauveur, qui leur demandoit s'ils ne vouloient point aussi le quitter, comme les Capharnaïtes : *Seigneur,* lui répondirent-ils, *où pourrions-nous aller pour trouver mieux, vous avez les paroles de la Vie éternelle :* Que cette parole demande tous les mois de l'année; c'est à dire en tout tems

Lignum vitæ afferens fructus duodecim per singulos menses reddens fructum suum, & folia ligni ad sanitatem gentium. Apoc. 22.

* Ps. 18.

Joan. 6.

Ibid.

d'être mise en pratique par les bonnes œuvres, & que ces œuvres sont des fruits de la vie éternelle, dignes d'être servis à la Table du Roy des Anges.

Voila ce que vous devez faire, Zoïphile ; *hoc fac, & vives* : mais souvenez-vous encor qu'il n'est point de vie, pour longue qu'elle soit, qui ne finisse. Celle de ces hommes qui ont vécu des neuf cens ans a trouvé sa fin ; la nôtre aura aussi la sienne, & chaque instant du tems qui passe nous y entraîne avec une rapidité extraordinaire. Pendant que j'ay écrit de la longue vie, je sens que ma vie s'est accourcie ; chaque page que j'ay fait m'en a emporté une partie : Pendant que j'ay écrit un mot, elle est devenuë moindre ; & je n'ay

point formé de lettre, qu'elle ne ſoit diminuée d'autant de tems que j'ay été à la former : Vous-même, qui liſez ceci, Zoïphile, vous étes plus proche de vôtre mort, que quand vous avez commencé à lire. Depuis le peché du premier homme en commençant à vivre, on commence à mourir : Le premier pas à la vie eſt le premier pas à la mort. Je ſuis mort pour cinquante-huit années que j'ay déja vécu, & plus ce qui me reſte à vivre ſera long, plus je ſeray de tems à mourir. La longueur de la vie n'eſt rien autre choſe qu'une longue prolixité de mort. Les hommes dévroient toûjours avoir devant les yeux cette penſée, que le tems de la vie ne leur eſt donnée

Ipſe enim quotidianus defectus corruptionis quid eſt aliud quam quædam prolixitas mortis. Gregor.

Vita hujus principium, mortis exordium nec prius augeri incipit ætas noſtra, quam minui. Saint Proſper.

que pour glorifier Dieu & pour faire leur ſalut ; & que qui ne fait pas l'un & l'autre, perd ſon tems & ſa vie, dont on lui demandera un compte tres-rigoureux : que le tems ne leur eſt donné que par momens; que ces momens ſont indiviſibles, comme le point mathématique, qui n'a aucunes parties; qu'il n'y en peut avoir deux à la fois, & que comme les Mathématiciens diſent que la ligne eſt la trace que laiſſe aprés ſoy un point qui coule, *fluxus puncti*; & qu'elle peut bien être diviſée en ſa longueur, mais jamais en ſa largeur, puis qu'elle n'en a point : de même je puis dire que le tems n'étant compoſé que de momens indiviſibles, qui ſe ſuivent & ſe chaſſent l'un l'autre, la durée du tems eſt une lon-

Perdit vitam qui non diligit. Auguſt.

longue ligne, composée de points indivisibles, qui sert comme d'une planche pour passer à l'éternité, qui peut bien être divisée en longueur, mais jamais en largeur. Cette longue suite de momens qui se succedent les uns aux autres est la voye ; & c'est par cette voye qu'il faut que les hommes bons & mauvais passent leur vie, elle n'est jamais soûtenuë que d'un moment à la fois, ce qui est une chose extrêmement caduque & mince. Cette voye est *via arcta*, c'est la voye étroite, puisqu'elle est longue sans largeur : cependant il y a une grande difference entre la vie des uns & des autres, ils y marchent bien differemment ; elle est non seulement étroite pour les bons, mais elle est encor droite. Les mechans

Matth. 7. 14.

voudroient bien se mettre au large dans cette voye, & en faire une voye large; mais ne pouvant pas le faire autant qu'il seroit necessaire pour contenter leurs desirs, elle est toûjours étroite en dépit qu'ils en ayent, ils la font oblique & courbée, & ils tâchent de s'y mettre au large, prenant tantôt trop d'un côté, & tantôt trop de l'autre; ils y font mille détours, & ils ne vont jamais le droit chemin; aussi n'avancent-ils point dans leur voye, & ils n'arrivent jamais à Dieu, qui doit être leur fin, ce qui est déplorable. Ce qui fait qu'ils en usent ainsi, c'est que dans cette voye ils suivent toûjours des conducteurs aveugles & sans lumiere; l'amour-propre, la chair, les sens, les passions, l'interest, la concupiscen-

In circuitu impii ambulant. Pseau. 11.

Matth. 7. 13.

ce, &c. & les ſuivans ; ils ſe flâtent qu'ils n'auront que d'heureux momens. Ils ſe trompent pourtant lourdement ; la perte de ces momens, qu'ils n'employent qu'en œuvres de bagatelles & de tenebres, leur donnera de la douleur ; ils connoîtront un jour, mais trop tard, qu'il n'eſt point de bons momens ; qu'il n'eſt point d'heureux momens, que ceux qui ſont conſacrez à Dieu ; les ris ſe tourneront en pleurs, & la joye en triſteſſe. Aſelle & Fatuë donnent tous leurs momens au jeu, dont elles ſont affolées ; elles veulent paſſer le tems ſans ſentir qu'il ſe paſſe, elles y réuſſiſſent fort bien, leurs jours courent à leur fin, & elles ne penſent pas pourquoy la vie leur a été donnée ; il y a lieu de penſer qu'el- *Fallere tempus.*

les joüeront jusques sur le bord du tombeau. Ceux, à mon avis, qui passent ainsi le tems, vivent le moins en ce monde, ils veulent le tromper, & ils se trompent eux-mêmes; il est court pour eux, lors qu'il est long pour ceux qui le passent dans l'ennui : Le plaisir & l'ennui mesurent mal le tems; celui-ci le fait trouver trop long, & celui-là le fait trouver trop court. Ce n'est pas vivre que de passer la vie en de vains amusemens, tels que le jeu, quand Dieu veut qu'on le passe à faire sa volonté, ou si c'est vivre, c'est abuser de la vie, c'est en perdre le tems, dont nous devons faire un meilleur emploi. Mabile n'a autre chose en tête que les delices de la vie, les biens de la fortune, les grandes élevations, les

grands établissemens dans le monde ; pour les acquerir il est prest à tout faire : mais il ne pense pas que quand il se sera procuré toutes ces choses avec bien de la peine, il n'aura travaillé qu'à se rendre la mort plus amere lors qu'elle se presentera à lui, dans la vûë de toutes ces choses qu'il faut abandonner, & dans la vûë du salut éternel qu'il a négligé. Onagre se joüe de Dieu & de la Religion, il les fait servir à son interest & à son ambition, il n'est point pour eux de loi si sainte qu'il ne viole. Sadim veut se venger d'une injure imaginaire ; il perdra s'il peut l'objet de sa haine de biens, d'honneur & de vie ; tout cela lui paroît juste, parce qu'il le regarde au travers de sa passion. Agripin veut s'enrichir, il

prend à toutes mains ce qui ne lui appartient pas ; tout le bien d'une Province n'est pas capable de remplir son avidité, & les miserables qu'il dépoüille ne lui font aucune compassion ; il n'épargne pour faire ses affaires ni fourbes, ni injustices, ni concussions, ni parjures : le bien est sa fin ; tous les moyens qui servent pour en avoir sont bons pour lui. Putrede est un pourceau de l'étable d'Epicure, il s'est soüillé dans les plus infames bourbiers de la volupté, mais la volupté s'est changée pour lui en tourmens, son corps seroit fort propre à representer Job, s'il en avoit l'innocence. Gorgias n'est homme qu'une heure ou deux pendant chaque jour, le reste du tems le vin le met au rang des bêtes.

C'est ainsi, Zoïphile, que la plûpart des hommes marchent dans leur voye, & passent le tems de leur vie : faut-il s'étonner, cela étant ainsi, si leurs momens n'étant remplis que de mal, ces funestes semences ne leur produisent que du mal ? faut-il s'étonner si ces momens, qui ne sont pleins que d'œuvres de tenebres, menent ceux qui les ont fait à une éternité qui n'est que tenebres ? faut-il s'étonner si des aveugles conduits par d'autres aveugles tombent dans le grand abîme d'une éternité tenebreuse, selon l'Oracle de la Sagesse Incarnée, mais une éternité de tenebres exterieures ; c'est à dire, qu'ils tombent dans des tenebres où Dieu, qui est toute lumiere, ne se trouve point, au moins pour

Euntes ibant & flebant, mittentes semina sua. Psalm. 125. v. 7.

y faire ſentir les effets de ſon amour, de ſa bonté & de ſa miſericorde, il n'y eſt que par ſa juſtice, & il y exerce toutes les rigueurs de ſes vengeances; ceux qui ont le malheur d'y être tombez, n'ont point là d'autre occupation que les pleurs, les grincemens de dents, les rages & les deſeſpoirs; ils y blaſphêment ſans ceſſe le Dieu du Ciel, pour l'inſuportabilité des tourmens qu'ils endurent. En verité, mon cher Lecteur, ſi au moment que tu as fait une action de tenebres, un peché, tu avois penſé qu'il a de ſi terribles effets, l'aurois-tu commis? Profite de ce que tu lis maintenant, & ſouviens-toi pour ne l'oublier jamais, que d'un moment dépend l'Eternité, & qu'un plaiſir criminel d'un inſtant eſt châtié d'u-

ne éternité de peines ; mais qu'au contraire un petit poids d'une tribulation legere & momentanée dans la vie presente, enduré pour l'amour de Dieu, opere dans le Ciel un poids éternel d'une gloire inconcevable, selon l'Apôtre. 2. Corinth. 4. v. 17.

La voye des Justes ce sont ces mêmes momens, c'est par eux qu'ils passent leur vie, aussi-bien que les impies : mais leur conduite est bien differente ; en les passant ils les remplissent d'actions de lumiere, parce qu'ils sont conduits par la raison, la vérité, la justice & la grace, qui sont des guides éclairez & pleins de lumiere, & ces momens lumineux deviennent pour eux des semences d'une éternité lumineuse, de laquelle Dieu est la grande lumiere. Ces guides *Euntes ibant & flebant; mittentes semina sua.* Psalm. 125. v. 7.

fidéles leur font voir de loin ce Dieu de lumiere & son éternité, qui n'est point differente de lui-même, & leur disent : Vous voyez ce Dieu, vous lui étes redevables de tous les momens de la vie, c'est lui qui vous les donne ; pour n'en être point ingrats, rapportez-lui tous ces momens, consacrez-les à son honneur & à sa gloire ; il n'y a point de bons momens, il n'y a point d'heureux momens, que ceux qui lui sont consacrez ; courez dans la voye de ses Commandemens. Si vous en usez ainsi, tous ces momens ne passeront point pour vous, vous les retrouverez dans l'éternité, où leur volubilité sera fixée. Heureux ceux qui en usent ainsi ; tous les hommes sont des insensez, s'ils ne rapportent pas

tous ces momens de leur vie, qui ſe paſſent à cet inſtant fixe de l'éternité qui ne paſſe point, & qui comprend lui ſeul une durée plus grande que celle de tous les ſiecles. Le Soleil de ce monde fait tous les momens paſſagers du tems: Dieu, le grand Soleil de l'Eternité, n'en fait qu'un; mais ce moment *Nunc ſtans.* Bocce. eſt parfait comme l'être divin, il ne paſſe point non plus que lui, parce que Dieu lui-même eſt *In æternitate idem eſt indiviſibile & ſemper ſtans.* S. Thom. 1. p. q. 42. a. 2. ad. 4. l'éternité & la meſure des choſes éternelles. O qu'un Juſte, quoi que pauvre, qui a toûjours dirigé ſes actions à la gloire de ſon Dieu, finit ſa vie avec une grande tranquilité; au prix de ces heureux du ſiecle dont nous avons parlé, Zoïphile; qu'il a de calme dans la conſcience! qu'il a de paix dans

ſon ame ! cette paix eſt ſans doute un avant-goût de celle qu'il trouvera dans le Ciel. Qu'heureux eſt celui-là qui conſiderant la rapidité avec laquelle le tems entraîne cette longue ſuite de momens, qui ſe vont perdre dans l'éternité, penſe à fixer la legereté avec laquelle ils s'échappent par la fixité de cet inſtant fixe, qui ne paſſe point, & qui dure autant que Dieu. Tâchez, Zoïphile, d'être de ce nombre : croyez-moy, ne vous mettez point en peine de la longue vie ; quelque longue qu'elle ſoit, elle ſera toûjours tres-courte, comparée à l'éternité, efforcez-vous ſeulement à la rendre bonne. Vous ne pouvez pas manquer de vivre autant que Dieu le veut ; & qui vit autant que Dieu le veut, il vit

Vanitas eſt longam vitam optare, & de bona vita parum curare. De Imitatione Chriſti, lib. I. cap. I. num. 4.

Si frequentius de morte tua, quam de longitu-

assez. Gardez-vous sur tout de suivre les guides aveugles & sans lumiere des impies, ils vous feroient tomber dans le précipice de l'abîme. Laissez-là la vanité des plaisirs, la tromperie des richesses, la fumée des honneurs ; abandonnez les grandes élevations, méprisez ces grands établissemens, qui ne sont que pour le tems, afin de vous établir dans l'éternité ; aspirez à une vie stable & fixe, dont la durée ne passe point, & attachez-vous à l'être necessaire & éternel, qui est Dieu, en executant sa volonté, dans laquelle est la vie : *Vita in voluntate ejus.* Celui qui par une amoureuse obeïssance quittera ici bas sa volonté pour accomplir celle de Dieu, il recevra en son ame des impressions toutes divines,

dine vita cogitares, non dubium quin ferventius te emendares. Idem, lib. 1. cap. 21. num. 5.

ſa volonté ſera toute diviniſée, & il deviendra un même eſprit avec lui; & aprés lui avoir été ſemblable ſur la terre, il lui deviendra encor plus ſemblable dans le Ciel par la beatitude qui lui ſera communiquée. Voila la recompenſe de ceux qui en ce monde prennent à tâche de s'aſſimiler à Dieu pendant cette vie mortelle. Je vous exhorte de tenir cette conduite, Zoïphile; & ſi vous en uſez ainſi, ſoyez ſûr que tous vos momens s'en iront aboutir à l'éternité du bonheur; ils vous y conduiront avec eux, & là vous vivrez en la compagnie de vôtre Dieu, dans un comble de delices, d'une vie éternellement heureuſe & heureuſement éternelle : *Hoc fac, & vives.*

Qui adhæret Deo, unus ſpiritus eſt. 1. Corinth. 6.

F I N.

